MAR 24 1938

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 MARS 1938

JACQUES CHARDONNE	*Terre de l'Amitié*	241
★ ★ ★	*Quand l'État a nationalisé*	253
LUCIEN MAULVAULT	*Glaïeul noir.* — Fin	264
MAJOR JARVIS	*Les Israélites au Sinaï*	309
MARCEL ARLAND	*Terre natale.* — II	332
JEAN MISTLER	*Après Berchtesgaden*	361
F. LE LIONNAIS	*Le Jeu d'Échecs*	371
PAUL ÉMILE	*L'Expérience Roosevelt*	387
CHARLES MORGAN	*Défense du Roman*	409
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire*	426
GÉRARD BAUËR	*Léon Bérard à l'Académie*	434
GÉRARD BOUTELLEAU	*Neville Chamberlain*	440
FRANÇOIS PORCHÉ	*Gabriele d'Annunzio*	454
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	461

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

45e ANNÉE *NUMÉRO 6*

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement :

LE CORSAIRE

PAR

MARCEL ACHARD

LES SOUVENIRS

DU CHANCELIER SCHUSCHNIGG

DESCARTES

PAR

MARTHE DE FELS

LES MÉMOIRES DE M. DE LAJARD

(Ministre de la Guerre de Louis XVI)

UNE PEINE PERDUE

PAR

JACQUES CHENEVIÈRE

TERRE DE L'AMITIÉ

DANS les livres, j'ai suivi la pensée des hommes tant que j'ai pu, sans en retenir grand'chose. Mais un livre ne nous montre jamais un homme, un homme tout simple et tout entier.

J'ai appelé Charente une terre de l'amitié. Elle n'est pas une imagination ; c'est pourquoi je ne pourrais la peindre. La lumière de la Charente existe, sans pareille en France, même dans la Provence. Elle n'est pas traduisible en mots. Partout, on ne sait quoi d'ineffable baigne la nature ; l'homme aussi.

*
* *

La lumière de la Charente est limitée à un petit espace. Un peu plus loin, c'est un autre ciel et d'autres mœurs. Je n'ai pas connu, même dans mon enfance, les étés qui embrasent l'œuvre de François Mauriac, et nous étions presque voisins. La Charente est plus douce.

L'automne dernier, j'ai revu Barbezieux où je suis né. Les ormes de mon enfance sont tombés de vieillesse et les platanes encore vigoureux, qui ombrageaient une avenue abrupte, sont ébranchés pour faire place à des fils électriques. Les bourgeois ruinés ont quitté la maison et la propriété de leurs pères. En quarante ans, sans révolution, la société d'une petite ville est décapitée, et ce sacrifice n'apaise personne. De nouveaux

venus pleins d'envie veulent gagner davantage et dénoncent l'iniquité permanente.

La sous-préfecture est fermée ; les charmants fonctionnaires d'autrefois, les juges lettrés, les avocats galants n'ont plus leurs sièges ici. Mais des automobiles traversent la ville, venant de Bordeaux ou de Paris, et trouvent à chaque tournant des paisibles Allées un dépôt d'essence. Devant ces progrès, il me semble que les Barbeziliens ont rétrogradé, plus racornis que les vieillards d'autrefois. Des femmes enfermées comme des musulmanes, et qui se n'évadent de leurs maisons que bien cachées dans une automobile, vivent inconnues. Elles ne lisent rien, n'aiment rien, même pas leur maison ; du moins on le dirait à voir le fouillis des chambres et le jardin sans fleur. Déjà les enfants songent à partir. Le Français est un émigrant. Il s'en va à Paris, il s'enfuit sur place, replié dans sa coque, et c'est là peut-être toute son originalité.

Dans cette petite ville découronnée ai-je touché le tuf de la province, le fond desséché de ce Français qui, dans un pays comblé, ne goûte rien, ne veut rien voir, mais, retiré en lui-même, ennemi de son entourage, crée des merveilles pour d'autres avec une abnégation d'artiste ?

Je me trompe sans doute ; je ne suis plus d'ici et déjà des idées trop générales me font divaguer. Je veux partir à mon tour et retrouver ce que je connais, les êtres en petit nombre qui sont pour moi la Charente et bien davantage ! Mais d'abord je veux revoir mon pays. Que par ce jour d'automne, gris et lumineux, Robert Delamain vienne de Jarnac et m'emporte dans sa voiture ! Il sait lire profondément le paysage charentais, un peu ardu parfois. Nous irons dans la Grande Champagne, vers Lignières, Bouteville et Segonzac, par des routes capricieuses ; elles flânent d'un village à l'autre avec des détours de leur choix, ou enlacent d'un coude brusque un coteau arrondi qui porte d'un côté, comme un pan de velours, son champ de vignes touffues. Tout d'un coup, la vue est immense et découvre des crêtes crayeuses doucement infléchies, comme modelées, atténuées par un long travail et, plus loin encore, des ondulations bleues que l'horizon dilue.

Les noyers piqués dans les vignes comme un bouquet de feuillages, les champs et leurs teintes de vieille tapisserie, les

peupliers dans les bas-fonds ont je ne sais quoi de grave sous la lumière onctueuse d'octobre. Parmi tant d'aménité, on sent poindre le sol de craie et comme la nudité du proche hiver.

Rien ne frappe d'abord, même la lumière, dans ce pays sans pittoresque, à la fois verdoyant et un peu désertique, souriant et intimement triste, où l'homme invisible est si mêlé à la terre. Mais ce n'est pas le sentiment d'une beauté secrète, inventée peut-être, qui me plaît ici : c'est la certitude d'une beauté réelle garantie par son dénuement exquis. Elle n'est saisie que par une longue connaissance et une sorte d'amitié.

Dans la voiture, la mélopée du moteur ronronne entre nos genoux et accompagne la voix basse, un peu chantante de Robert, qui détache en parlant une main du volant et, d'un geste court, caressant, comme on frôle les cordes d'une guitare, montre un point de l'horizon que ce signe fait soudain résonner ; car Robert vit dans la familiarité de ce pays, il en sait l'histoire, l'âme et l'ossature.

Sans ce geste, je n'aurais jamais vu distinctement les villages si curieux de la Grande Champagne, où pourtant je suis venu souvent dans ma jeunesse. Je découvre aujourd'hui ces rues comme inhabitées entre des murs qui cachent les maisons, ces impasses que l'on dirait bordées de monastères, et l'église romane aux tons dorés, avec son clocher trapu. On hésite à pénétrer chez ces reclus qui s'entourent de murailles si hautes, mais le paysan de la Grande Champagne, qui, par déférence, ne salue jamais l'étranger le premier et qui se froisse si on ne lui dit pas bonjour, accueille gentiment le visiteur. Voici, dans la cour, sous son toit de tuiles romaines, la maison en pierres calcaires d'un joli gris, austère et solide. Le luxe de la propreté et de l'ordre se concentre dans une salle, qui a pour tout ornement un parquet ciré, une table, une armoire brillante, des chaises contre le mur. A la maison d'habitation font suite la grange, le pressoir, la brûlerie, la cave secrète, où, comme un titre de noblesse, le paysan garde quelques fûts de vieille eau-de-vie.

L'hiver, quand la famille en sabots patauge dans la cour, et que derrière les grands murs un voile de pluie cache les coteaux sombres, la brûlerie est tiède et toute pénétrée de senteurs vineuses. C'est là que le paysan distille son vin. Nuit

et jour, il surveille la température de sa chaudière, l'égouttement du liquide blanc et, sans hâte, les pas assourdis dans ses savates, jetant dans le foyer une briquette de charbon, maniant dans ses doigts épais de délicats instruments de verre, roulant des barriques, dormant sur une paillasse, il guette le moment où il doit « couper la chauffe » quand « la bonne chauffe est rendue ».

Ainsi se poursuivent l'hiver, sous d'autres formes, les soins que la vigne a demandé l'été et cette attention, ce discernement qu'il faut renouveler sans cesse, quoique les procédés soient invariables et très anciens.

Mais cette eau-de-vie sera payée cher au paysan, le plus cher possible, par les négociants de Cognac. Les deux maisons qui règnent sur le pays depuis deux siècles ont compris ce qu'elles devaient aux vignerons.

Il y a solidarité entre le vigneron et le négociant qui a répandu le cognac dans le monde : deux races d'hommes qui ont chacune leur compétence et leurs mœurs propres, mais en commun le même point d'honneur, ce cognac dont on justifie toujours la provenance et la pureté.

Les uns et les autres savent que ce produit, s'il est naturel, n'est pas un cadeau de la nature, un bien qu'il suffit de recueillir et de partager. Dans cette contrée qui n'offrait jadis qu'un méchant vin, le cognac a enrichi la communauté charentaise parce qu'on a maintenu des usages très stricts, le renom de certaines marques, des connaissances et des facultés héréditaires chez le vigneron comme chez le marchand. Ils savent que l'on ne peut rien changer à ces choses sans revenir à la pauvreté première, au seul don de la nature : le vin aigrelet de ces coteaux qui ne supporte pas le voyage.

*
* *

A Jarnac, j'ai une surprise : voici une petite ville qui n'a pas changé. Elle a gardé ses rues pavées de granit brun entre des trottoirs de pierres blanches, ses magasins vieillots où l'on ne trouve que le nécessaire sans grandes illuminations, ses belles maisons en pierres de taille, toutes unies, au bord de la Charente, et habitées par des négociants comme elles

l'étaient autrefois, quand les barriques s'en allaient dans des gabares qui remuaient l'eau de la rivière en passant devant les roseaux et des laveuses agenouillées.

Les ruelles du quartier des chais sont toujours désertes et leurs murs noircis par les vapeurs de l'eau-de-vie. A travers une vitre brouillée, je vois les tonneliers méticuleux en tablier de cuir maniant des outils biscornus, parmi des cercles de châtaigniers et d'antiques chevalets au gros corps sur des pattes menues. Ils ont l'air de façonner quelque objet magique pour un docteur Faust : ce baril ventru, blond et lisse. Mais c'est dans la nuit des chais et de vieux fûts couleur de terre que le cognac lentement s'améliore.

Depuis des siècles, les bâtiments, les procédés, les gestes sont pareils ; nul progrès ne peut modifier sans préjudice une réussite parfaite et certaines méthodes à jamais excellentes.

A peine de légers perfectionnements dans la manutention : les capsules sont rivées par un mouvement mécanique qui soulage l'ouvrière ; mais tout de suite la bouteille est reprise à la machine, saisie par une femme qui colle l'étiquette, l'ajuste sous ses doigts avec de petits tamponnements, comme une dernière caresse.

Quelle bonne odeur dans cet atelier de mise en bouteilles ! On dirait un parfum de bois précieux. Je ne voudrais pas qu'il se perde et, silencieux tout à coup, je respire. Ce parfum qui embaume tout un bâtiment émane de ce filet de cognac qui s'écoule d'un baril, tandis que l'on remplit les bouteilles piquées en gerbes brillantes et comme givrées quand elles sont vides.

Je suis dans la maison de commerce de Jacques Delamain. Les chais ne sont pas vastes, mais recèlent de bonnes eaux-de-vie. Celle que l'on met en bouteilles, en ce moment, est une grande Champagne 1858, qui provient de Langeac.

Elle est destinée à des Anglais. Personne en France ne sait apprécier un cognac ancien et de bon cru. En Angleterre seulement, des aristocrates conservent le goût de ces vieilles Grandes Champagnes qui ne se révèlent qu'aux connaisseurs. C'est là un commerce intermittent et trop limité pour intéresser les grandes maisons. Par hasard, on trouve une barrique ou deux qu'un paysan consent à vendre.

L'âge d'un vieux cognac est difficile à établir. Il faut se référer à son arome, reconstituer son histoire, écouter les propos des paysans, regrouper les témoignages. L'Anglais désire qu'un lot de cognac ait une histoire ; il croit au roman plus qu'à la date.

Jacques Delamain me dit qu'il n'est pas un bon commerçant, et je m'en doute. Il est devenu commerçant parce qu'il était le fils aîné, et que dans sa maison, depuis deux cents ans presque, l'aîné n'a jamais manqué à son poste ; mais son métier l'intéresse et il l'exerce à sa manière, ne croyant qu'à l'efficacité des relations amicales et de l'extrême probité. Je sais qu'il a retenu ainsi des clients puissants. Rien ne plaît aux Anglais comme une nature absolument droite, incapable de la moindre habileté vulgaire.

Un jour, Jacques et Robert ont acheté des eaux-de-vie à un paysan avant que les cours de l'année ne soient connus. Peu après, le cours fut fixé à un prix supérieur. « Tant pis ! fit le paysan. Ce qui est conclu est conclu. J'ai perdu ». Jacques et Robert lui dirent : « Nous voulons partager avec vous la différence. » Le paysan répondit : « Je ne vous l'aurais pas demandé, mais je pense que cela est juste. »

De l'Anglais au paysan charentais on sent ici, parfois, comme une épuration de l'espèce humaine, un très haut degré de civilisation. Même si cela n'existe que par exception dans un petit canton de France, c'est suffisant. L'essentiel est que cela soit possible quelque part dans le monde. Je ne sais si de telles relations entre les hommes, dans cet âpre domaine des *affaires* où la subsistance est en jeu et les intérêts prétendus vitaux, sans cesse en conflits, proviennent d'une longue accointance avec ce cognac sans artifice, qui ne peut lutter contre ses rivaux que par son essence rare ; ou bien si des hommes de belle race ont naturellement rejeté comme une vulgarité inutile l'appareil suranné des ruses.

J'aime à voir les bureaux de la maison Delamain, qui donnent sur des toits enchevêtrés couverts de tuiles rondes, et un petit jardin plein d'herbe. J'ai connu par l'intérieur et considéré du sommet de vastes entreprises. Cela m'a donné de l'estime pour les petites maisons. Elles sont plus réelles, plus sensibles et le moindre faux pas y retentit. Elles sont

plus humaines, faites à la mesure de celui qui les dirige, à la mesure de l'employé qui vraiment y prend part. Ces rapports humains sont tout le sel du travail. Et, en fait de sel, dans la vie, il n'y en a pas beaucoup d'autre.

Ici, on est à l'étroit, mais à son aise pour accueillir le sort changeant ; tout respire la durée, la patience et ce calme que donne, malgré l'attente, le sentiment que l'on ne pouvait pas mieux faire, que toujours devant l'étagère de la salle de dégustation, goûtant de vieilles eaux-de-vie sans se tromper sur leur passé, ou des eaux-de-vie nouvelles dont il faut discerner l'avenir, on a choisi la meilleure.

*
* *

Enfant, redoutant le monde des hommes, et le regard, le sourire des gens qui semblaient dire : « Ce petit est drôle avec sa tête trop grosse pour son corps », Jacques Delamain ne se sentait libre que chez lui. Dans le jardin il y a les volières, le domestique borgne qui soigne les oiseaux, et toujours des événements nouveaux et curieux : les faisans dorés ont réussi leur couvée, le couple des cardinaux de Virginie s'est décidé à faire une ponte, un paysan apporte un hibou petit-duc qu'il faut nourrir de souris. On contemple la collection de papillons du grand-père, des serpents, des lézards bien conservés, et surtout on feuillette les petits volumes d'une vieille édition de Buffon pleine de gravures coloriées. Ce monde merveilleux, plus beau que celui des contes de fées, est vivant, saisissable : de la vase des fossés de la Gibauderie qui écoulent doucement leurs eaux vers la Charente, sous les peupliers, le filet ramène sur l'herbe le triton marbré, le dityque à élytres de bronze qui saute et, tombant sur le dos, révèle ses dessous fauves ; les soirs d'été, à la lisière des bois de Montagaut, volent les capricornes, et le carabe sycophante qui porte en écharpe un arc-en-ciel de reflets métalliques court sur le sol.

Ces promenades dans la campagne étaient empreintes de sérieux et d'application. On espérait toujours rapporter au grand-père une bête rare.

Mais l'oncle Léopold, notaire près de Paris, amoureux de

la forêt, éveilla chez l'enfant l'imagination et l'esprit d'aventure. Il venait dans la famille pendant les vacances, que l'on passait à Saint-Palais, près de Royan. Conduits par lui, les enfants allaient à la recherche des sources du Rat. Le Rat était un ruisselet qui déshonorait alors la plage de Saint-Palais, où il se jetait dans la mer. Il a disparu depuis, mené souterrainement vers son destin de filet d'eau douce qui se perd dans l'océan. La source se trouvait sans doute derrière les dunes, dans la plaine marécageuse, et l'oncle Léopold assurait que l'on verrait là-bas ces beaux papillons qui se nomment paons de jour. On passait sur les dunes, foulant les immortelles, ramassant le cadavre du hanneton des pins piqueté de blanc ; on s'engageait dans les prairies, le long des fossés bordés de roseaux ; et, en effet, posés sur les capitules des scabieuses, ils étaient là, les magnifiques paons de jour, qui, tout à coup comme en transe étalaient leurs ailes, montrant de grands yeux noirs et bleus sur un fond de velours.

Près de Jarnac habitait un paysan trop débile pour les travaux de la terre et qui avait pris la profession d'empailleur et de marchand de bestioles rares. Il se nommait Touchet. Souvent, Jacques l'accompagnait dans ses randonnées. En blouse bleue, muni d'un filet, d'un parapluie et de tout un attirail de boîtes de métal ou de carton, Touchet balayait les graminées de son filet de toile, ou tendait son parapluie renversé sous un buisson qu'il battait de sa canne, récoltant des chenilles, des coléoptères jaune citron et les cantharides vertes. Point de fantaisie ou de poésie, comme dans les promenades avec l'oncle Léopold. Touchet enseignait à l'enfant la nomenclature des êtres et des plantes, et leurs noms latins.

Les années de lycée interrompirent l'enchantement de cette découverte du monde des bêtes, mais parfois un livre plus excitant qu'une promenade venait le prolonger.

Jeune homme, Jacques Delamain commença une collection des oiseaux de son pays. Il fallait se mettre en chasse, tuer, dépouiller la victime avec précaution, désinfecter l'intérieur de la peau. Pour le collectionneur, étouffer un papillon en lui pressant le corselet, abattre un oiseau d'un coup de fusil, c'est un sacrifice nécessaire. Jacques Delamain a raconté dans la préface de *Pourquoi les Oiseaux chantent*, comment

lui vint le dégoût de l'inutile cruauté et l'attrait de l'étude pour la bête vivante.

L'amour de la vie se manifeste partout à la Branderaie de Garde-Épée, où Jacques Delamain habite depuis trente ans. C'est une butte sablonneuse entre Cognac et Jarnac, îlot de végétations étranges dans la Charente calcaire. Les pins maritimes se mêlent aux chênes et leurs dômes d'aiguilles laissent passer le soleil ; la nuit, parmi la masse sombre des chênes, on voit les étoiles à travers leurs branches. En sous-bois, des ajoncs et des bruyères ; dans les fonds humides, des bouleaux et des fougères. L'hiver, la Branderaie de Garde-Épée reste colorée avec les taches vertes de ses pins, le tapis de fougères jaunes, les tons crayeux des bouleaux et des hêtres, où l'écorce tendre des jeunes ramures fait comme une gaze rose et mauve en suspens dans la futaie nue.

Maintenir la vie autour de la maison exige beaucoup de soins. Au réveil, la fenêtre grande ouverte, Jacques Delamain a déjà perçu de son lit chaque note d'oiseau. Il faut donner une poignée de grains aux tourterelles de Barbarie et aux pigeons-paons. Les moineaux du Japon, qui nichent dans des bûches creuses, ont-ils assez d'herbes sèches pour construire leur coupe, et la colombe d'Australie, des branchettes pour bâtir une plate-forme ? Attention aux canaris saxons ; si les jeunes entendaient le chant d'un canari commun, leur voix serait à jamais gâtée ; ils n'hériteraient pas de leur père les roulades qui plaisent l'hiver dans la maison. Les lotus de Chine ont besoin d'eau dans leurs grands pots de terre et il faut défendre avec le sécateur, contre fougères et ajoncs, le buisson d'églantines d'Écosse ou l'azalée rustique.

Mais j'entends Jacques Delamain me dire :

— La campagne, ce n'est pas cela. C'est voir de sa fenêtre le loriot nicher dans un chêne, ou suivre de la terrasse le vol du busard au-dessus des bruyères en bas de la butte ; à l'automne, faire lever la bécasse tout près du jardin, écouter la nuit l'extinction graduelle des cris des grillons, le claquement d'aile du hibou, le trottinement du blaireau sur les feuilles sèches, ou surprendre après la pluie dans les bois humides les noces nocturnes de la grande salamandre tachetée.

Ces plaisirs de sa jeunesse, il les goûte encore d'une âme

fraîche à soixante ans. Je ne connais pas d'être plus jeune et je n'imagine pas qu'il puisse vieillir. Il possède toute la science de son temps sur le monde des oiseaux et de la nature proche ; mais l'âge ni le savoir n'épuisent rien. Chaque saison lui offre son renouveau et, la lorgnette à portée, il est à l'affût ; la nature pour lui n'est jamais vide ; tous les jours sont utiles, tout instant a sa plénitude terrestre, avec sa leçon ou son chant.

Faute de savoir ce qui nous est nécessaire, nous vivons dans la gêne. Ce nécessaire est très réduit ; au delà, rien ne compte. Chez la plupart des hommes, c'est le discernement qui manque. Ignorant leurs vrais besoins, ils sont insatiables, flottants et malheureux.

Pour Jacques Delamain, la campagne est sûrement indispensable. Tant qu'il possédera une petite maison au bord d'un pré en pente, à la lisière d'un bouquet de pins, je ne vois pas ce qu'il pourrait souhaiter. Là, il me paraît presque invulnérable, là il est heureux autant qu'il est possible sur terre, parce qu'il demeure au milieu des objets de son goût et des êtres selon son cœur et que sa vie à la fois active et contemplative, conditions d'une bonne respiration, est orientée vers cet horizon strictement humain et infini, qui se situe à la jointure des choses et de la pensée.

Depuis trente ans, il tient son journal. Les premières notes qu'il consigna sont brèves, sèches et se rapportent aux faits constatés, sans commentaires. Il fait un inventaire du voisinage. Plus tard, apparaissent des notes d'un autre accent, dont voici un exemple :

« Sur le coteau, balayé par le vent du nord, en cette matinée d'avril, le cerisier éclairé par le plein soleil détache ses bouquets de fleurs blanches sur un ciel bleu pâle. Les branches se dessinent en noir profond sur ce fond blanc et bleu. Une mésange s'agrippe aux branchettes noires, parmi les fleurs blanches. Son ventre jaune-soufre, barré par la large cravate noire, est d'une couleur aussi vive que tout ce blanc et tout cet azur. Il faut bien qu'il y ait dans la parure de la bête, plume de l'oiseau ou poil du mammifère, quelque chose de plus vivant que dans les autres teintes de la nature, pour que ce jaune-soufre, qui pourrait être si fade dans un cadre aussi coloré,

brille du même éclat frais et jeune que cette floraison et ce ciel. »

L'oiseau dont il raconte les mœurs, et qu'il dépeint avec une justesse et une variété de touches si surprenantes, n'est pas un simple objet de curiosité ; avant tout, c'est un instant de beauté, une émotion qu'il veut fixer. Écrivain à partir de cette émotion et afin de l'exprimer, fidèle à sa vision, inspiré par elle, il n'est point écrivain par principe et hors de nécessité. D'où cette sûreté du trait qui tendrement enserre toute nuance, cette précision amoureuse qui veut tout retenir, cette simplicité qui est l'effacement de soi dans la ferveur. Il est le Chardin de notre littérature, un écrivain unique et ravissant, l'un des rares d'aujourd'hui dont l'avenir est sûr.

Il m'a dit :

— Si je cherche à définir quelle émotion me pousse à écrire, je distingue à l'origine une vision : courbe de vol d'un épervier qui suit la pente du coteau, vol nuptial d'un ramier. Soudain, j'ai la sensation d'une vie accrue, soulevée hors d'elle-même et le désir d'exprimer la minute d'extase ; alors je m'arrête ou je descends de ma bicyclette pour noter cette image dans mon carnet, comme si l'émotion allait disparaître et ne plus revenir.

En bras de chemise, le crâne nu au soleil, penché sur ses baquets de nénuphars qu'il épluche feuille à feuille, ou revenant de Jarnac, sa sacoche de bureau en bandouillère, les mains pleines de mouron qu'il répartit entre les cages pendant que le déjeuner refroidit, il oublie les soucis de la maison de commerce en abordant la butte couronnée de pins. Après le dîner, il fait une promenade sur la route, exactement deux kilomètres, rite quotidien, comme une purification, comme un rendez-vous de chaque soir avec la solitude et le rafraîchissement de la nuit, puis il va s'asseoir à la table où sa femme traduit *Sparkenbroke*. Ce moment de la soirée où il écrit n'est pas très différent des autres et, si le style, la poésie exprimée, ajoutent on ne sait quoi à la vision réelle, cette poésie est pourtant répandue tout au long du jour, elle est dans l'homme même, dans sa vie, ses habitudes, ses amours.

Charles du Bos cite, dans *Approximations*, ces lignes d'Étienne Gilson sur l'*Esprit de la philosophie médiévale :*

« En luttant contre la *chair*, l'ascète médiéval veut restituer le *corps* dans sa perfection primitive. Le siècle que le penseur chrétien déteste, c'est ce désordre, cette laideur et ce mal que l'homme a introduit dans la création. Par son effort héroïque, il nettoie la face de l'univers pour y faire resplendir à nouveau la face de Dieu. Rien de plus positif qu'un tel ascétisme, rien qui suppose plus d'espérance et un optimisme plus résolu ».

Je ne sais si ces lignes définissent exactement l'ascète médiéval, mais elles expriment très bien mon sentiment sur l'artiste et, en particulier, sur l'artiste qu'est Jacques Delamain. L'Art n'est qu'un inventaire, mais choisi et transcrit avec dévotion. Il n'y a point de créateurs chez les artistes, il n'y a que des fidèles.

JACQUES CHARDONNE

QUAND L'ÉTAT A NATIONALISÉ

Le 15 novembre 1936, la *Revue de Paris* publiait, sous le titre « Quand l'État nationalise », une étude montrant dans quelles conditions étranges la loi sur la fabrication des matériels de guerre était appliquée à l'Aéronautique. La presse manifestait alors une extraordinaire indifférence aux bouleversements intervenus et personne ne semblait reconnaître l'intérêt du véritable cri d'alarme que nous étions les premiers et les seuls à pousser. Aujourd'hui, la question est à l'ordre du jour, et le marasme effarant de la quatrième arme fait l'objet de commentaires effrayés ou de protestations indignées.

Il ne suffit pas de s'occuper des fautes lorsqu'elles sont commises. Pour nous, nous nous étions préoccupés de les annoncer alors qu'il était temps d'y remédier. Quoi que ce soit peut-être pécher par orgueil, nous demandons instamment à nos lecteurs de se reporter à notre article d'il y a quinze mois. Nous n'avons pas un mot à changer à l'exposé que nous faisions alors et qui annonçait d'une façon précise les catastrophes vers lesquelles marchait la France. Il est vraiment inconcevable que tant d'hommes qui prétendent se dévouer à l'intérêt national s'avèrent incapables de juger sainement et posément les conséquences qu'entraîneront inéluctablement leurs actes. Que le pays, dans son ensemble si mal et si tard informé, ne réalise les choses que lorsqu'elles sont irrémédiables, cela est peut-être inévitable. Mais que des hommes,

dont c'est le métier de gouverner, de prévoir et de juger, fassent preuve d'une telle inconséquence, c'est là ce qui paraît inadmissible.

La formation politique dite Front Populaire a abouti à une série de résultats en opposition absolue avec le programme qu'elle prétendait appliquer. Ayant annoncé qu'elle maintiendrait le franc, elle l'a condamné à mort dans les délais les plus rapides. Ayant annoncé qu'elle augmenterait le pouvoir d'achat des masses, elle a déclenché une hausse des prix telle que la plus grande partie de la population a vu son niveau de vie baisser de façon sensible. Ayant annoncé qu'elle poursuivrait une politique pacifique, elle nous a mis dans le plus grand danger de guerre que nous ayons jamais connu.

Nous disions en 1936 : « Le fonctionnement des sociétés nationales nées dans un vrai fourmillement d'illégalités sera d'un intérêt considérable au point de vue financier comme au point de vue social... Dès à présent le rendement dans les usines visées par la nationalisation a baissé d'une façon effrayante et les prix de revient montent au point de compromettre tout équilibre de l'entreprise... La nationalisation de l'aviation est beaucoup plus destinée à permettre une expérience communisante dans l'industrie qu'à sauvegarder les intérêts nationaux que représente l'aviation... *La nationalisation de l'aviation ne se présente à aucun degré comme une entreprise d'intérêt militaire ou d'intérêt public.* Elle porte exclusivement la marque de préoccupations politiques qui s'abritent derrière des prétextes nationaux. Elle constituera un progrès considérable dans la socialisation du pays *en même temps qu'un abaissement incontestable de sa puissance militaire et de sa force créatrice...* »

L'événement a confirmé ces prédictions d'une façon irréfutable. L'état dans lequel se trouve l'industrie aéronautique française au printemps de 1938 nous permet de montrer comment a été réalisée en pratique la destruction d'une industrie florissante et indispensable à la défense nationale.

On éprouve une grande répugnance à parler de l'insuffisance aéronautique en France, étant donné les réactions d'ordre extérieur que cela peut susciter. Aussi nous bornerons-nous à rassembler des chiffres qui ne peuvent être tenus comme

confidentiels puisque, si les Français qu'ils intéressent au premier chef les ignorent, ils ne sont malheureusement que trop connus à l'étranger.

Voici l'effectif comparé des avions modernes dits « de première ligne » en novembre 1937 :

Allemagne	3 000	appareils.
U.R.S.S.	3 000	—
Italie	1 900	—
Angleterre	1 500	—
France	1 020	—

L'ancien ministre de l'Air, M. Pierre Cot, s'est permis, en janvier 1937, de déclarer qu'à la fin de l'année 1937 la France serait à la tête, à peu de chose près, des forces aériennes du monde, étant tout au plus dépassée par la Russie dans cette voie. Tout commentaire est superflu.

A côté du nombre des avions, il importe de connaître leurs performances : la confusion la plus scandaleuse a été établie entre les résultats obtenus par les avions « en service » dans les aviations étrangères et les avions présentés comme « prototypes » dans l'armée française. Il est évident que la plus élémentaire probité exige de comparer les résultats obtenus soit par les appareils qui sont en usage dans les diverses armées, soit par les appareils prototypes dans l'un ou dans l'autre pays.

Les avions de chasse français les plus récents (Dewoitine 510 et Loire 46) ont une vitesse de 400 kilomètres à l'heure. Les avions de bombardement les plus récents (Bloch 210) atteignent 330 kilomètres.

Bornons-nous à la comparaison avec l'armée allemande : les avions de chasse Messerschmidt 109, équipés de moteurs Junkers, atteignent 480 kilomètres, et, équipés de moteurs Daimler, 550 kilomètres. Les avions de bombardement Dornier font 450 kilomètres ; le Heinkel 111 atteint 500 kilomètres.

Certes, la France a actuellement en essai des appareils d'excellente qualité. Pour la chasse, le Morane 405 et le Potez 63 atteignent 460 kilomètres à l'heure, et pour le bombardement le Bloch 131 fera 375 kilomètres. Encore ces chiffres doivent-ils être dépassés par les améliorations qui

sont actuellement en cours et l'on peut espérer pour les appareils de chasse 500 kilomètres. Mais on doit alors comparer ces appareils avec ceux que l'Allemagne a déjà établis, sans toutefois les mettre en service. Or, le dernier type de Messerschmidt dépasse 600 kilomètres et le dernier type de Heinkel pour le bombardement dépasse 500 kilomètres.

L'infériorité de notre état actuel est manifeste. Aucune dénégation ne vaut contre elle. C'est même ajouter une seconde faute à la première que de masquer la gravité d'une pareille situation.

La question est de savoir dans quel délai les appareils prototypes pourront être mis en service et comment des études nouvelles pourront remettre l'aviation française à la place qu'elle occupait autrefois et encore tout récemment.

Quant au délai de réalisation, les lenteurs administratives et industrielles dépassent tout ce qui est raisonnable. Le Bloch 130 a accompli son premier vol en juin 1934 ; le type définitif, sur lequel des commandes ont été passées, n'a été arrêté qu'en octobre 1937. Ainsi, dans le courant de 1938, sera livré un appareil conçu plus de quatre ans auparavant.

Encore les avions qui portent aujourd'hui les espoirs de la France pour demain sont-ils en si petit nombre que les essais qu'ils font sont constamment interrompus par des accidents. Les deux Nieuport 151 ont été détruits ainsi que les deux Loire 140. Le Morane 405 s'abîmait au moment précis où on vantait, à juste titre d'ailleurs, ses remarquables performances.

Pour rattraper un retard aussi considérable que celui que nous constatons, il faut une industrie débordante d'activité. On sait malheureusement quel est le rythme actuel des productions mensuelles d'avions :

Allemagne	200	appareils par mois.
Italie	180	—
France	40	—

L'industrie française en sommeil possède-t-elle en puissance de quoi inventer les modèles qui devront, demain, connaître le succès? Une réponse ne peut être faite à cette

question qu'en examinant le régime de l'Aéronautique nationalisée.

Le problème soulevé ne doit prêter à aucune équivoque. La nationalisation de l'aviation ne porte certainement pas la responsabilité unique de la situation présente. Nous n'avons aucun goût pour les discussions posthumes suivant lesquelles chaque ministre accuse son prédécesseur. L'important est de savoir si les mesures qu'il prend sont susceptibles d'améliorer la situation ou si, au contraire, on peut être certain qu'elles vont l'empirer. C'est à ce point de vue très net que nous nous étions placés, il y a quinze mois, pour annoncer ce qu'on devait attendre de la nationalisation, et nous nous y placerons aujourd'hui pour voir comment cette dernière a multiplié à l'infini les maux qu'elle avait l'insoutenable prétention de guérir.

La nationalisation a été décidée en août 1936 et effectuée au plus tard le 31 mars 1937. On a tort d'attendre d'un homme ou d'un système des résultats immédiats. Mais au bout d'un an et demi, il ne suffit pas de s'abriter derrière les délais nécessaires. La création de l'aviation allemande en peu d'années, et au milieu de difficultés financières et internationales sans nombre, prouve que l'on peut aller vite en cette matière. D'autre part, d'innombrables exemples français montrent que si en un mois on ne peut rien faire, en un an on peut agir. Le redressement de Citroën, qui était au bord de la faillite, est incontestable : on voit par là ce que peuvent faire des industriels avisés et vigoureux transformant une situation qui était publiquement présentée comme désespérée.

Toutes les usines de cellules ont été en principe nationalisées (à de très rares exceptions près) et leur gestion a été confiée à six sociétés nationales. L'État doit posséder les deux tiers du capital de celles-ci et il a mis à leur tête d'anciens dirigeants des affaires expropriées. Quant aux moteurs, une seule usine a été nationalisée, mais l'emprise de l'État doit y être plus vigoureuse que partout ailleurs, puisqu'il a pris l'intégralité du capital et qu'il a renouvelé entièrement la direction.

La vie des sociétés nouvelles est mal connue. Le public n'en sait à peu près rien et, chose curieuse, le Parlement,

jusqu'à ces derniers jours, n'en savait pas davantage. Un député a pu se plaindre à la tribune, en décembre 1937, « qu'on refuse aux membres des Commissions de l'Aéronautique le tableau des sorties mensuelles des usines, chiffres qui sont régulièrement transmis à la C.G.T., puisqu'elle a un représentant officiel dans chaque Conseil d'administration des sociétés nationalisées ». On savait déjà que la C.G.T. était un super-État en France. On n'apprendra pas cependant sans stupeur que les représentants de la nation française sont considérés comme suspects au point qu'on leur refuse des renseignements qui sont donnés au premier venu des militants d'une organisation révolutionnaire.

Deux exemples, tirés l'un des cellules, l'autre des moteurs, permettront de comparer le potentiel de l'industrie libre et celui de l'industrie nationalisée.

L'avion de beaucoup le plus brillant qui vienne de paraître, et qui a ravi un record difficile, l' « Amiot 370 », piloté par Rossi, apportant à la France, dans des heures difficiles, un réconfort pour son amour-propre, est sorti de la seule usine restée libre sur le territoire français et d'un bureau d'études qui n'a rien à faire avec l'État !... Il serait peut-être excessif d'attacher une importance décisive à cette constatation paradoxale, mais elle prend néanmoins une valeur particulièrement symbolique. D'autant que, parmi les dirigeants des six sociétés nationales de cellules, certains choix étonnent à juste titre en raison de la parfaite incapacité des personnalités désignées que rien, dans leur passé ou leurs qualités techniques, ne préparait au rôle que l'État leur a confié.

La même observation peut être faite pour les moteurs. En effet, le chef d'une société restée indépendante, la maison Gnôme et Rhône, a déclaré publiquement, il y a peu de jours, « qu'il était en mesure de satisfaire à toutes les demandes de la Défense nationale et que la capacité de production de ses usines était loin d'être atteinte ». Au même moment, et comme pour faire pendant, un des journalistes les plus en vue de l'aviation écrivait (le 8 février 1938) : « Si une usine de moteurs est organisée pour produire à un rythme normal, si une deuxième tente d'augmenter sa production malgré de nombreuses difficultés à vaincre, une troisième — celle qui

est nationalisée — fonctionne toujours au ralenti. La production de la Société nationale de Construction de Moteurs est infime. Le rendement de la mobilisation industrielle est bien bas... *La commande de moteurs s'exécute à une cadence qui bat tous les records de lenteur.* On signalait à cette occasion qu'une maison de cellules n'avait reçu pour ses moteurs que ceux qui existaient en stock lors de la nationalisation et qu'elle devait stocker ses cellules sans pouvoir les livrer à l'Armée de l'Air, louant pour cela de vastes hangars sur les rives de la Seine... »

La baisse de production dans les usines nationales a fini par impressionner à tel point ceux qui avaient quelques lueurs sur ces questions que le ministre de l'Air a dû céder la place et que le ministre de la Guerre et son état-major se sont vu attribuer la haute main sur les fabrications de l'Aéronautique. En même temps, de véritables conseils secrets se tenaient au Parlement pour mettre les trois Commissions de Défense nationale à même de juger enfin la triste situation de notre aviation et de chercher les moyens d'en sortir.

Si les choses avaient répondu à l'optimisme officiel dont faisaient preuve les tenants du Front Populaire, on ne comprendrait pas de pareils bouleversements. Il y a trois mois à peine, M. Bossoutrot, président de la Commission de l'Aéronautique disait littéralement à la tribune (*Journal officiel* du 12 décembre 1937) : « On représente souvent notre industrie aéronautique comme désorganisée par la nationalisation. En fait, elle ne l'est pas, bien au contraire *(très bien ! très bien !)* La réalité est toute en faveur de la nationalisation. Cette mesure, tant décriée parce qu'elle lèse des intérêts particuliers, a permis de réorganiser l'industrie de l'Air. Que dis-je ! de la créer... En nationalisant, M. Pierre Cot a bien mérité de l'Aviation. »

Que de pareilles affirmations puissent être avancées en toute tranquillité d'esprit, voilà de quoi plonger dans la stupeur tout homme raisonnable. Les approbations qui ont ponctué certaines de ces contre-vérités ne font qu'ajouter à la tristesse avec laquelle on voit que la vérité est devenue affaire de partis et d'amitiés politiques. M. Jouhaux lui-même ne semble pas avoir jugé aussi favorablement les opérations

en cours lorsqu'il a déclaré au Comité national de la C.G.T. du 14 février 1938 : « Les nationalisations qui ont été ébauchées sont aujourd'hui battues en brèche. Elles ne disposent pas des capitaux qui leur sont indispensables pour leur fonctionnement régulier et normal. »

Un tel aveu est sans prix. Il fallait que le chef de la C.G.T. reconnût lui-même que les nationalisations n'avaient pas un fonctionnement régulier et normal. Aussi, ajoutait-il : « Nous devons réclamer que ces nationalisations puissent se développer normalement. Nous devons aussi faire comprendre aux camarades employés dans ces entreprises qu'ils ne sont pas sur le même plan que les autres ouvriers et qu'ils ont peut-être pour ce début des nationalisations des sacrifices à faire... »

Tout observateur se demandera comment un Gouvernement qui a eu licence de faire entièrement ce qu'il voulait et qui a trouvé une majorité aussi docile qu'aveugle peut reconnaître, après dix-huit mois d'expérience, que l'aviation est dans une situation irrégulière et anormale, sans avouer par celà même qu'il a commis la plus irréparable des erreurs.

Si la nationalisation était destinée à doter la France d'un matériel puissant et nombreux, on voit qu'elle a atteint le but exactement opposé. S'est-elle du moins débarrassée, comme elle le voulait, des bénéfices qu'elle jugeait excessifs des « marchands de canons » dénoncés à la vindicte publique?

Depuis quelque temps, l'opinion est alertée sur les conditions singulières dans lesquelles seraient rémunérés les détenteurs des brevets dont les sociétés nationales n'ont repris que l'usage. Les éléments d'appréciation manquent pour se faire une opinion sur cette question. Mais il est étrange que l'État ne s'aperçoive qu'après deux ans d'une des plus grosses difficultés que devaient précisément rencontrer les nationalisations. L'industrie aéronautique est en pleine évolution, c'est-à-dire en pleine invention. L'État ne pouvant encore domestiquer les cerveaux et faire travailler les ingénieurs au régime des manœuvres, il était sage de ne pas séparer le développement des bureaux d'études de l'activité des sociétés nationales. Le jour où les ingénieurs de l'État auront apporté à celui-ci des dessins, des machines, des brevets et des

outillages lui permettant de construire des avions d'inspiration étatisée, le problème sera résolu. Nous croyons, quant à nous, que cette échéance ne se produira jamais, mais, en tout cas, en attendant, ou bien l'État devait renoncer à construire les appareils dont il avait besoin, ou bien il devait payer tribut aux droits de l'intelligence.

Que la nationalisation soit à ce point de vue une très mauvaise affaire financière, c'est infiniment probable. L'industrie aéronautique venait en effet de recevoir un choc terrible du fait des hausses désordonnées de salaires, tandis que l'État s'opposait aux relèvements de marchés qui eussent dû en résulter. Il a préféré, pour des raisons purement idéologiques, abandonner cette position très forte et assumer lui-même tous les risques de la fabrication. On peut s'en étonner. L'État avait en main le pouvoir de contrôler intégralement l'aviation, puisqu'il était quasiment le seul client français et qu'il avait, d'autre part, institué des impôts spéciaux sur les bénéfices des industries de guerre, ce qui était parfaitement légitime. L'État ne peut pas se plaindre d'une situation toute différente, et beaucoup moins avantageuse pour lui, puisque c'est lui qui l'a délibérément voulue.

La fabrication industrielle elle-même va-t-elle du moins procurer un avantage à l'État par la suppression du profit capitaliste qu'il suffit de nommer pour susciter un vertueux effroi ? On ne saura rien de précis jusqu'à ce que les sociétés nationales publient leurs bilans. Certes, il faudra examiner ceux-ci avec le plus grand soin, car ils comporteront une partie seulement des dépenses, l'État en acquittant directement une part élevée. Néanmoins, on pourra alors se faire une idée de l'efficacité des méthodes étatistes en matière industrielle.

Dès à présent, ce que l'on sait, c'est que les sociétés nationales ont obtenu des relèvements de marchés dépassant de beaucoup ce que les sociétés anciennes avaient en vain réclamé de l'État. A l'assemblée de la plus grosse société construisant des moteurs en France, laquelle est restée libre, il a été exposé un fait bien curieux : « Il y a lieu de signaler que les industries nationalisées, concourant comme la nôtre à la production de matériel d'aviation, ont obtenu du ministère de l'Air des prix privilégiés, supérieurs de 10 p. 100 à ceux accordés

à l'industrie libre. Ainsi les industries libres et les industries nationalisées sont placées dans des régimes différents quant à la rémunération de leurs fournitures. »

Ceci n'est qu'un avant-goût de ce qui nous attend. Les usines nationales jouissent en effet actuellement, toutes proportions gardées, d'une situation financière extraordinairement facile, puisqu'elles n'ont pas supporté les frais de l'expropriation dont elles ont bénéficié. Ici encore l'opinion attend, sans recevoir satisfaction, de savoir ce qu'a coûté la nationalisation, comment elle a été opérée et combien elle a été payée, si tant est qu'elle l'ait été. Les bruits les plus curieux continuent à courir, et les assemblées générales des sociétés expropriées ont entendu des exposés d'où il ressortait avec clarté que la loi avait été violée dans presque toutes ses dispositions et que les sociétés nationales se livraient à des opérations financières qui seraient jugées avec une sévérité indignée s'il ne s'agissait pas des succédanés de l'État.

★ ★

Un article de revue, et surtout de revue non spécialisée, ne prétend pas résumer en quelques pages un programme général de redressement de l'aviation. Il peut seulement faire le point et contribuer, dans la mesure de ses moyens, à éclairer une opinion indignement abusée. Certes, les hommes ont changé. Le Parlement, d'autre part, semble avoir compris la véritable trahison que représente un désarmement inconscient, mais réel, de la France. De nouveaux crédits vont être votés. Mais ce serait une singulière erreur que de penser qu'il suffit de quelques milliards pour rétablir la situation. L'argent ne suffit pas, et nous nous étonnons de la toute puissance que les destructeurs du capital paraissent précisément lui attribuer, alors qu'il n'est rien qu'un serviteur.

L'industrie aéronautique est fragile, l'armée de l'Air est sensible. Sur ces deux points, il faut reconstruire un édifice fait sans doute d'efforts matériels nouveaux, mais bâti aussi de bonne volonté, de dévouement et de l'ardent désir de sauver la France. Dépenser quelques centaines de millions de plus ou acheter, comme on l'a fait, des licences en Amérique, c'est

confondre l'instrument avec le cerveau qui doit le diriger. La lamentable histoire de l'aviation française montre à quel degré de désordre un pays peut être entraîné lorsque les hommes qui le dirigent sont enflammés de passions politiques, et ignorants ou méprisants de toutes les réalités subtiles de la vie.

Cette expérience est douloureuse pour le passé. Il convient surtout qu'elle ne soit pas perdue pour l'avenir. Un député a pu dire que « les critiques, dont les faits les plus indiscutés avaient démontré l'exactitude, ont eu, semble-t-il, pour effet d'exaspérer les principes paradoxaux sur lesquels était établie la doctrine du ministère ». Voilà le mal le plus profond dont la France a failli périr. Les esprits sectaires vivent dans les nuées de leurs combinaisons intellectuelles, et plus les faits leur donnent tort, plus ils se rebellent contre eux. La nationalisation de l'aviation a été conçue comme une œuvre de pure politique démagogique. Elle porte tous les stigmates de cette triste passion. La France doit savoir désormais ce qui se cache de potentiel de destruction dans des opérations ainsi inspirées. Une ligne de conduite générale s'en dégage. La nationalisation de l'Aéronautique est faite. Il ne s'agit plus de la discuter, ni même de la regretter : il s'agit, à travers et malgré elle, de sauver la quatrième arme. La discussion des principes est inutile dès lors que les événements sont passés, et il faut considérer la nationalisation comme un handicap supplémentaire mis à notre développement aéronautique, handicap que toutes les intelligences et toutes les bonnes volontés françaises doivent compenser par un renouveau d'activité et une absence totale de parti pris.

Mais qu'on écarte résolument toute nouvelle expérience de cette sorte. Notre pays absorbe avec assez de difficultés, et au prix de sa santé, les improvisations qui lui ont été infligées. Sous de nouveaux coups de cette espèce, ce n'est plus assez de dire qu'il fléchirait : il mourrait.

★ ★ ★

GLAÏEUL NOIR[1]

Le 30 juillet 1937, un homme venant de la rive française franchissait le pont international d'Irun, présentant son passeport et son sauf-conduit aux autorités militaires du Gouvernement de Burgos. Cet homme, c'était moi, Alain Destagel.

Je tenais ma promesse.

Un peu moins de six semaines s'étaient écoulées depuis le jour où j'avais laissé Laura Sandoval à son destin, dans la foule d'un quai de gare à Saint-Sébastien. Je n'étais pas guéri d'elle. Il s'en fallait. Le temps n'avait pas jeté sa cendre. A Paris ou ailleurs, lorsque je me retrouvais seul — et j'aimais justement me retrouver seul — à la faveur d'un peu de silence ou seulement d'un ralentissement, d'une trêve dans le flot des occupations quotidiennes, l'image de Laura Sandoval s'imposait à moi, comme une chose simple et fatale. La moindre émotion me venait d'elle, à travers le sentiment que je conservais d'elle.

Je traînais une vie dolente. La raison me commandait d'oublier, mais mon cœur tenait un prétexte tout prêt : cette assurance que j'avais donnée de retourner la voir. Une promesse d'amitié, certes, mais justement de celles qu'on ne trahit pas volontiers. Et, faut-il le dire, je suis de ceux qui estiment que l'amour ne doit pas effacer l'amitié. Il y eût eu de l'injustice de ma part à lui retirer la mienne pour ce

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mars 1938.

motif, dont elle n'était après tout pas responsable, que de l'amour s'y était mêlé.

Peut-être, pourtant, par peur de souffrir, n'eussé-je pas fait le voyage de Zarauz si, dans mon courrier, il n'y avait eu un matin, rue Galilée, une lettre timbrée d'Espagne, mais une lettre dont l'écriture ne m'était pas tout à fait inconnue : une écriture de femme, haute et angulaire. La sienne...

Cette lettre de Laura Sandoval était la dernière en date d'une série d'autres lettres, émanant celles-là soit de son mari, soit de son père, Henri Labartès. Elle explique à elle seule mon retour en Espagne, mon voyage à Zarauz. Les autres m'eussent poussé plutôt à une détermination contraire.

Elle était très courte, cette lettre. Je ne m'en rappelle pas bien les termes, mais elle était conçue à peu près comme ceci : « Vous m'avez promis votre visite avant la fin de juillet. Croyez qu'elle me sera très agréable. Quelles que soient vos pensées à mon égard et le souvenir que vous pouvez conserver de moi, n'hésitez pas à l'accomplir. Lorsqu'on a vécu ensemble de tels moments, on peut avoir une amitié durable l'un pour l'autre. Bien que les questions de chiffres soient maintenant, du moins je le crois, réglées entre mon mari et vous, je sais que vous pourriez éprouver encore quelque susceptibilité à les évoquer en sa présence. Venez de préférence le 30 ou le 31 à Zarauz. Ainsi, vous serez sûr d'avance qu'il n'en sera pas question. Je vous tends les mains. »

Dans cette périphrase, je percevais son souci de m'épargner une entrevue avec Mateo Sandoval. Une pareille délicatesse ne dépassait guère les limites d'une affection féminine. Elle ne manquait pas, en même temps, d'une certaine habileté à mon endroit. En me laissant choisir par préférence, pour lui présenter mes devoirs, un des deux jours qu'elle proposait, je confirmais implicitement la nature des sentiments qui m'avaient fait agir envers elle. J'avouais ainsi qu'aujourd'hui comme naguère, de moi à elle, il y avait plus que de l'amitié, presque de l'amour.

Quelle tentation c'était pour moi d'accourir ! Il me semble, lorsque je me remémore les circonstances, que si, faute d'autorisation de la *Comandancia* d'Irun, j'avais dû languir

davantage en France et manquer le 30 juillet à Zarauz, j'eusse traversé la frontière par la montagne, avec les contrebandiers d'armes et de billets de banque.

Mais, au fait, je n'allais pas tarder à suivre un pareil chemin. Seulement, ce chemin-là, c'est en sens inverse que j'allais le prendre...

Parlons d'abord des autres lettres. « Bien que les questions de chiffres soient maintenant, du moins je le crois, réglées... » m'écrivait Madame Sandoval. Réglées? Elles ne l'étaient pas du tout. Mais, dans de telles conjonctures, l'essentiel pour moi, c'était qu'elles le parussent dans l'imagination de ma chère Laura. Et, à cet égard, sa lettre me causait une grande joie — une joie qui effaçait de mon souvenir toute la liasse d'une infâme correspondance antérieure.

Dans mon dossier, que j'avais intitulé : « Rapatriement de Madame Sandoval », écrit à la plume de ronde, comme chez les avoués, il y avait de tout, même le faux passeport. D'abord la copie de ma première lettre à Mateo Sandoval, à Zarauz, que j'avais écrite, qu'on me pardonne cette hypocrisie, sur le papier à en-tête de la Croix Rouge Internationale :

« Monsieur, je vous remets ci-inclus, avec la fiche d'enquête sur Madame Sandoval, prisonnière des Rouges à Madrid, de juillet 1936 à juin 1937, le détail des dépenses entraînées par son rapatriement. J'ai cru pouvoir les engager sans votre assentiment, en raison de la qualité de l'intéressée et des dangers quotidiens auxquels sa vie était exposée. Ci : 86 600 francs. »

Cet amer envoi s'était d'ailleurs croisé avec une première lettre de Mateo Sandoval, rédigée en français correct, mais dans des termes très secs :

« Il me revient que c'est à votre intervention personnelle que je dois à la fois la libération de ma femme et son retour au foyer. Il est impossible que tant de complaisances aient pu être assurées gratuitement (ici s'intercalaient quelques appréciations injurieuses à l'égard des autorités républicaines de Valence). J'attends de l'administration de la Croix Rouge Internationale un détail complet de vos dépenses à ce sujet, ainsi que des frais de voyage et de séjour de Madame Sandoval. »

Ces lignes, à vrai dire presque impertinentes, se terminaient par quelques courtois remerciements, comme il se devait.

La seconde lettre de Mateo accusait réception de la mienne. 86 600 francs... Le coup avait été rude. Sandoval était trop fier pour refuser de payer. Mais il en confessait l'impossibilité dans des termes aussi cruels que pathétiques. On sentait saigner son orgueil. Cet argent, il l'avait eu autrefois. En ce temps-là, il me l'eût volontiers jeté à la face. Mais maintenant il était comme une bête blessée au fond de sa tanière. Humilié, ruiné, Mateo Sandoval. Il traînait cette existence diminuée, en attendant que l'Espagne reprît vie.

Il terminait sa lettre en m'avisant qu'il transmettait ma requête à la famille de Laura, réfugiée à Marseille depuis la révolution espagnole. D'origine française, elle aurait probablement conservé assez de ressources pour me dédommager, dût-elle le faire par fractions.

La lettre de Marseille ne m'était parvenue que dix jours plus tard, signée de Henri Labartès, le père de Laura Sandoval. Il y était question, pêle-mêle, de son usine de Barcelone tombée sous le contrôle des syndicats anarchistes, de l'industrie des jouets, de dépôts de fonds bloqués et des sœurs de Laura, encore fillettes, charge très lourde — trop lourde évidemment — pour la famille Labartès, réduite à des moyens d'existence précaires. Détail presque risible, le père prétendait que 100 000 pesetas, ce n'était pas beaucoup pour faire évader quelqu'un d'Espagne, même une femme, surtout lorsqu'on s'appelait Sandoval et qu'on se trouvait en état de détention virtuelle. Il en connaissait, lui qui avait vu les premiers jours de la révolution à Barcelone, qui avaient payé plus cher, jusqu'à 500 000 pesetas, pour fuir en avion de Sitges à Toulouse. Bref, 86 600 francs, c'était à la fois trop ou trop peu. Trop pour ses moyens. Trop peu pour la vraisemblance des faits.

Il demandait des preuves, des témoignages de moralité, celui de Laura par exemple. Mêler mon glaïeul noir à cette controverse? Ah! non! J'en rejetais jusqu'à l'idée. Quant aux preuves, je les expédiai le surlendemain même : un double de l'avis de virement et l'acquit du négociant Feliu Puig.

« Pas démonstratif », répondait deux jours plus tard mon correspondant. Son pli était même recommandé. (Et pourquoi, mon Dieu? Comme les honnêtes gens ont la méfiance mesquine!) « Envoyez-m'en un triplicata tout de même. Je vais faire mon enquête moi-même. » Oui, cela valait mieux. J'étais excédé. « Et si, entre temps, vous receviez une lettre de ma femme, je vous prie de considérer ses promesses comme nulles et sans effet. Les mères ont plus de cœur que de raison. »

Ça, c'était trop. La moutarde commençait à me monter au nez. Je m'attablai incontinent devant ma machine à écrire et ripostai à peu près en ces termes : « Dans de pareilles circonstances, Monsieur, il n'y a pas de preuve qui tienne. Ou vous me considérez comme un homme d'honneur et vous ratifiez le chiffre sur-le-champ, dussiez-vous d'ailleurs renoncer à l'espoir de me payer, ou nous en restons là. Je n'attends heureusement pas cet argent, croyez-le bien. Cet argent m'écœure même! Il m'écœurait avant de vous lire. Il m'écœure aujourd'hui encore bien davantage. Je vous salue. »

Cette reculade de ma part à l'égard d'une dette aussi grosse devait, je le sus cinq jours plus tard, être interprétée par Labartès comme un aveu de ma duplicité. A la mi-juillet, j'étais devenu, dans la pensée de ce brave homme, une espèce d'escroc international. L'escroquerie au rapatriement! Au fait, elle eût peut-être tenté des spécialistes du genre? Je devais, à mon propre insu, être une sorte de novateur. Une industrie nouvelle pouvait naître de ce coup d'imagination magistral. C'était à rire ou à pleurer, on ne savait trop.

Nous arrivons à cette visite qui allait mettre le comble à l'absurdité de cette histoire. Mais, la veille, Mateo Sandoval m'avait écrit pour me dire qu'il supposait « qu'un règlement équitable de cette douloureuse dette avait pu intervenir entre son beau-père et moi ».

Une tentation très forte me prenait d'annoncer à Henri Labartès que Sandoval avait pu de son côté me désintéresser. Si un pareil subterfuge avait pu réussir, j'en eusse fini d'un coup avec cette affaire sordide. Mais comment imaginer qu'un beau-père resterait sans communiquer avec son gendre? Je renonçai à cette idée et en restai là avec mes correspondants.

Venons-en maintenant à mon visiteur... Il était trois heures de l'après-midi. Mes consultations commençaient. Celui-là n'avait pas pris rendez-vous. Entre deux d'entre elles, il me restait cinq minutes peut-être, de ces minutes vides, trop courtes pour qu'on pût les remplir en entreprenant un travail quelconque. C'est ainsi que je me décidai à le recevoir quand même. Par l'entre-bâillement de la porte, je l'avais vu bien vieux, la figure mangée par une barbe sale. Cette barbe, je la vois toujours... Il était entré, un peu solennel, avec un air de la pousser devant lui que, Dieu me pardonne, je trouvai ridicule. Ce faisant, il jetait des coups d'œil de biais à mes appareils de radioscopie. « Si c'est pour une *thoracique*, pensai-je, il va falloir qu'il la relève... »

— Asseyez-vous, dis-je.

Il ne voulait pas s'asseoir, apparemment. Il appuyait ses mains — des pattes plutôt, mais de la couleur peau de tambour, pareilles à une garniture d'andouillettes — sur le cuir de mon bureau, comme l'eût fait un homme qui respire mal. Ses yeux perdus entre leurs bourrelets blêmes semblaient scruter au delà de moi-même. Et scruter quoi? Qui était malade ici : lui ou moi?

— Ce sont les reins, sans doute...

Oui, ce devaient être les reins. Le facies était d'un néphrétique. Et cette position...

— Mais asseyez-vous donc!

Il tira une carte de visite de la poche de son veston. Je ne la lus pas tout de suite. J'avais aperçu seulement qu'elle était imprimée en deux couleurs. S'agissait-il donc d'un représentant de commerce? Je commençais à m'impatienter. Il graillonna et ouvrit enfin la bouche :

— Georges Lansabère, du cabinet de police privée Leontino, à Marseille, fit-il sans me quitter des yeux.

Avec une telle barbe! C'était vraiment comique. Je me mis à rire. Il y avait fort longtemps que je n'avais ri. Je l'éprouvais jusque dans les muscles de ma figure qui étaient comme noués, raidis.

— Excusez-moi, lui dis-je. C'est sans doute au sujet de ce rapatriement.

Nous nous étions calés dans nos fauteuils, l'un vis-à-vis

de l'autre. Il n'y avait plus qu'à écouter cette voix de rogomme et interrompre le moins possible.

— Alain Destagel, trente-sept ans, docteur en médecine? (J'approuvais de la tête). Mes renseignements sont excellents, Monsieur. Vous gagnez au bas mot 300 000 francs par an. Votre loyer est de 28 000. Vous voyagez presque chaque mois, souvent pour votre agrément. Célibataire. Clientèle étendue. Villa aux environs de Saint-Jean-de-Luz. Deux domestiques ici, deux autres là-bas. (Il caressait sa barbe, puis claquait ses lèvres comme un homme qui en vient au « mais » de la fin.) Besoins d'argent subits... Besoins très pressants (il appuyait sur « très »)... Très pressants. Revenus habituels devenus insuffisants. Bref, vous avez recours à une indus trie annexe.

Je l'interrompis, ironique.

— Tentatives d'extorsion de fonds. Escroquerie au rapatriement d'otages de bonne famille.

— Ne biaisons pas, voulez-vous, monsieur Destagel? Je répète. Une industrie annexe : celle de la contrebande de guerre en faveur de l'Espagne rouge.

— Vous devez faire erreur.

— Cautionnement d'un wagon de nitro-glycérine. 100 000 pesetas-Valence. Transitaire : Feliu Puig, route d'Elne, à Perpignan.

Laura chérie, mon glaïeul noir, et le jardin de Los Robles, jonché de pétales sous ses pins toscans enchantés de cigales, comme vous étiez loins ! Un wagon de nitro-glycérine ! C'était contre ça que j'avais échangé cette fleur martyre.

— Vous ne me répondez pas, monsieur Destagel?

Non. Je continuais mon rêve. Il s'écoula ainsi une minute, plusieurs peut-être. Enfin je repris vie. D'un signe, je congédiai l'intrus.

— Vous pouvez vous retirer. Nous n'avons rien à nous dire.

— Au contraire !... Notre enquête peut demeurer secrète. Mais nous y mettons, bien entendu, une condition : C'est que cette affaire des 86 600 francs..., cette fameuse affaire que vous devez bien connaître, monsieur le docteur...

Alors j'éclatai d'un grand rire, tout contre sa barbe obscène, imprégnée de relents de nourriture.

— Voulez-vous un reçu de la somme? Le voulez-vous? m'écriai-je, en armant mon stylographe.

Il reculait, inquiet, comme si j'avais manipulé sous son nez la cuiller d'une grenade à main. Moi, je vociférais toujours :

— Le voulez-vous, oui ou non?

— A proprement parler, non... Nous avons de quoi vous fermer la bouche!

— Vous ne le voulez pas? Alors, sortez! *Get out! Afuera!*

Il était indigné. Mais moins que moi. Il s'en fut sous mes invectives et se trompa de porte. A le voir de dos s'efforcer d'ouvrir, j'en eus tout d'un coup pitié. Le pauvre homme! Et sa barbe qui n'était pas même postiche. Vue de derrière ainsi, cela ne trompait pas. Elle était bien à lui. Une barbe naturelle. Un vieil imbécile avec de la barbe, espèce insupportable entre toutes, certes! Mais cette barbe, tout de même, c'était une chose à laquelle il tenait dans l'entendement de son orgueil d'autre homme. Une chose dont il était fier. Une pièce à cette panoplie qui devait le rendre vénérable. Alors je le retins par l'épaule, avec un retour de douceur.

— Par ici. Et pardonnez-moi, monsieur Lansabère. Moi, je vous pardonne volontiers. Vous m'avez fait rire. Vous avez fait rire un homme qui s'embête à crever — à crever, m'entendez-vous? — avec ses 300 000 francs de recettes annuelles...

Par la route, Zarauz est à vingt minutes de Saint-Sébastien. La montagne s'incline pour dessiner là une large conche de sable beige, bien lisse, ourlée par la houle du large. Sous les tamaris et les magnoliers, des maisons claires aux volets rouges, à la mode basque, et sur tout cela un ciel nuageux, pareil à un labour gris qu'on eût éclairé d'en dessous.

On m'avait dit que la villa des Sandoval était sur la hauteur. Peut-être en apercevait-on déjà le toit parmi d'autres toits penchés, épars dans les feuillages que rebroussait la brise.

Je montai à pas lents, savourant mon émoi. Une longue

haie de troènes, puis une porte sous un arceau de vigne vierge. C'était là... Déjà !

Je dis : déjà. Peut-être me fais-je mal comprendre. Mais l'attente d'un bonheur, n'est-ce pas déjà le bonheur lui-même ?

Aussitôt le seuil franchi, tout en suivant l'allée de gravier qui menait à la maison, je vis Laura. Elle était sous l'arcade du péristyle et regardait qui venait par le jardin. Sa robe noire la faisait plus longue et flexible que le souvenir que j'avais conservé d'elle. Elle s'avança à ma rencontre. Mes regards se posèrent dans ses regards. Et je me sentis tout à fait bien — là, devant ses yeux sincères — comme si la perfection existait en ce monde.

De ce qu'elle me dit, de ce que je lui répondis au cours de cette première entrevue de Zarauz, peu de paroles me restent dans la mémoire. Il me semblait que de rompre le silence allait déranger quelque chose, et que tous les sujets dont nous pouvions nous entretenir ne feraient que rendre perceptible un regret ou une souffrance. Alors, je me taisais surtout. Elle me considérait avec gentillesse et je sentais dans sa façon d'être de l'indulgence à mon trouble.

— Heureuse ?

A ma question, elle avait balancé la tête, un peu comme elle le faisait pour dissiper une fumée de cigarette.

— Non.

— Puis-je vous secourir ?

Elle avait souri avec douceur. Sa main pressait la mienne.

— Non.

Il y avait de la résignation dans le ton, une nuance d'excuse. Sans doute voulait-elle se faire pardonner de décliner mon offre. Elle avait toujours été une grande fille obstinée. Ces « non » taciturnes, je les avais connus précédemment, à Madrid par exemple, alors qu'il eût fallu descendre dans les abris souterrains. Ils me revenaient encore à l'esprit, mais d'un passé bien plus ancien lorsque, sur la route d'Urrugne à Olhette, par une soirée d'août, m'ayant prêté ses lèvres, elle me les avait refusées ensuite, comme si plusieurs baisers engageaient davantage qu'un seul.

Je me trouvais devant elle, devant le mystère de sa vie, de ses sentiments, comme on serait devant une porte close, mais

une porte derrière laquelle, à des souffles à peine perceptibles, on devinerait que quelque chose souffre, quelque chose de contenu et d'amer.

De me sentir ainsi au bord d'elle-même, dans cette obscurité de ses approches, quelle exaltation c'était ! Et, aujourd'hui comme autrefois, Laura, devenue la dame d'Arotsenia, est demeurée la même, au fond. Elle ne s'est jamais livrée, ni de corps ni d'âme. C'est encore la pénombre, l'incertitude, une incertitude qui consume, mais qui retient, plus forte que la possession.

Et, en vérité, a-t-on jamais rien possédé ? Illusion ! Je ne crois pas à la possession. Je sais que, dussions-nous être cœur contre cœur, l'un dans l'autre, nous serons toujours des êtres distincts, capables de ces évasions que d'aucuns, par dépit ou par incompréhension, appellent des trahisons.

Allons, laissons ces choses et revenons à notre histoire.

Lorsque l'heure arriva de quitter cette Laura, il me parut que j'avais dû rêver. Le soleil, qui jouait maintenant entre les nuages, avait tourné d'un angle par la grande baie du salon. Dehors pendaient toutes les roses de l'été. Le calme des alentours était plein des petits frissons des arbres agités par le vent de mer, de la chanson des fils du télégraphe. Et ce calme, peut-être prenait-il le visage de l'ennui, de la tristesse même, pour cette jeune femme qui demeurait là et qui pensait trop.

— Laura, quand vous reverrai-je ?

Ah ! ces pauvres mots, toujours les mêmes, et que nous avons tous prononcés — images contractées de la nostalgie qui renaît — quelle supplication ne renferment-ils pas ?

— Je vous reverrai encore cet après-midi, me dit-elle. Vous me trouverez sur le chemin de la falaise, à cinq heures du soir. Les idées sont étroites ici, et cette année personne ne passe inaperçu. Il y a si peu de touristes, à cause de cette guerre ! Certainement, mon ami, nous ne faisons aucun mal en nous rencontrant à Zarauz, mais puisque vous avez choisi un de ces deux jours-ci pour venir me voir, il vaut mieux que votre visite reste entre nous tout à fait. J'ai raison, n'est-ce pas ?

J'approuvai de la tête. A cinq heures sur la falaise... De quoi nourrir ma joie tout le jour.

— D'ailleurs, reprit-elle, après un court silence, nous n'avons qu'aujourd'hui pour nous revoir. Je vous avais parlé de deux jours. A l'époque où j'écrivais ma lettre, j'avais pensé...

Elle eut un geste de déception et n'acheva pas.

— Il rentre ce soir?

— Ce soir ou demain matin.

— Et ensuite?

Elle me regarda bien dans les yeux. Quelle lassitude dans ses prunelles! Ensuite? Mais la vie recommencerait, régulière, monotone, pour elle comme pour moi, sans qu'il soit besoin de se comprendre davantage : Elle à Zarauz, moi à Saint-Jean-de-Luz. Soixante kilomètres seulement, mais une frontière, celle de deux mondes distincts. Le sien et le mien. Bien sûr, nous penserions affectueusement l'un à l'autre, mais nous ne nous rencontrerions jamais, à moins d'une faveur du Ciel semblable à celle dont nous profitions aujourd'hui.

◘

Eh bien, une telle vie n'était plus possible. Pour elle si, peut-être, mais pour moi, non. De l'avoir retrouvée, cela mettait trop en évidence ce qui m'avait manqué jusque-là. Ce baume à ma peine, c'était sa présence. J'étais comme l'aveugle qui perçoit une lueur. Je ne voulais pas retomber dans mes ténèbres.

J'ai eu de ces révoltes dans ma vie. Elles furent terribles. Au fond, d'avoir arraché Laura Sandoval à la clinique d'Atocha, ç'avait été l'explosion d'une de ces révoltes-là. Il arrive un moment où l'homme a besoin de briser des chaînes, de forcer des destins, de se montrer capable de choses grandes ou seulement audacieuses, fussent-elles insensées ou criminelles. Criminelles? Mais sans avoir commis de crime, ne sommes-nous pas presque tous des criminels, n'avons-nous pas, ne serait-ce qu'un moment au moins de notre existence, senti le crime nous apparaître comme possible?

Notre conscience ne l'a-t-elle pas en quelque sorte légitimé, fût-ce le temps d'un éclair, par la force d'une impulsion soudaine?

En suivant le sentier des falaises, à travers les landes de fougères, je me découvrais à ce degré d'exaltation mentale : celui de la révolte et celui du crime. J'allais courir un grand danger, je ne savais encore lequel ; mais je l'appelais de toutes mes forces. J'étais prêt. Quelque chose m'avertissait que je traversais des heures rédemptrices et que j'allais briser tout un passé, à moins que ce ne fût un avenir. Je l'ignorais encore.

C'était plus confus que de l'inspiration ou de la colère. Cela ressemblait à de la foi, mais à une foi barbare, probablement égoïste.

Vivre maintenant sans Laura, c'était un peu comme de renoncer à ce soleil, qui descendait du ciel et mettait sur la mer, à l'Ouest, un miroitement d'or blanc. « Non, pas vous... » Oui, évidemment, elle avait dit et redit cela. Elle le répéterait même tout à l'heure. Entre elle et moi, c'était entendu, il y avait une présence inconnue contre laquelle on ne luttait pas ; son cœur lui avait probablement juré fidélité. Mais était-ce même une présence? Si ce n'avait été qu'un souvenir? L'âme est faite de beaucoup plus de sentiments anciens que de sentiments récents, un peu comme le monde se compose de plus de morts que de vivants. « Pas vous... » Pourquoi cette distance, cette obstination renfermée?

Et dire qu'il y a des flammes que nous n'avons pas le don d'allumer, devrions-nous y dépenser tous les trésors de l'amitié? « Pas vous... » Pourquoi, mon Dieu?

J'avais envie de me coucher sur la terre, de poser mon front et de gémir, comme un primitif en peine sur le seuil de sa caverne. Était-il possible que cette Laura, celle qui m'avait fait tressaillir enfin du fond de mon désert, fût seulement un visage qui s'approche, puis s'éloigne? Était-il possible que cette femme au merveilleux pouvoir ne voulût pas même régner?

Et qu'importait, après tout, qu'elle ne m'aimât pas d'amour, pourvu qu'elle se laissât chérir ! Qu'importait ce « Pas vous... » jeté entre nous aux prémices du désir? Nous passons notre

vie à coucher avec des femmes que nous n'avons jamais aimées ou que nous avons cessé d'aimer. Nous pouvons donc bien en aimer d'autres, avec lesquelles nous ne coucherons probablement jamais !

Oui, elle montait, cette révolte. Je me sentais plein de tumulte et de résolution, comme au moment du sacrifice.

Laura venait d'apparaître, en robe claire cette fois, la tête sous une ombrelle, grimpant par les bruyères. Derrière elle, il y avait la mer, ridée jusqu'à l'horizon comme un maroquin bleu de Prusse. Le ciel, de ce côté, était propre, avec deux longues traînées de lait. J'avais dix-huit ans. Je m'approchais de cette forme féminine avec un cœur en transes, empli d'un de ces regains de candeur qu'ont parfois les hommes de nos âges, lorsqu'il arrive qu'une tragédie mûrit dans leurs profondeurs.

Je demeurai un long moment avec elle sans parler. Et comme je craignais de l'inquiéter par mon silence, je tournais mes yeux vers ses yeux, par instants, pour quêter son indulgence. Elle me souriait alors et nous continuions d'avancer côte à côte, dans un état de trouble où le délice confinait à la douleur.

Tout près des vagues qui déferlaient, régulières, par vivantes pulsations, nous trouvâmes une dépression de falaise, un petit creux d'herbage couleur de jade, qui servait de pâture à des moutons solitaires. Laura s'assit et je lui pris les doigts. Elle vit dans mes prunelles que j'allais prononcer des paroles fatales. Peut-être eût-elle souhaité me fermer les lèvres pour en retarder l'échéance. Mais il était trop tard déjà, beaucoup trop tard.

— Laura, laissez-vous aimer, murmurai-je.

Je tremblais. J'étais pitoyable. Je n'avais plus, dans mon émotion, qu'un dernier souci : celui de ne pas trahir trop ma faiblesse pour qu'elle se sentît au moins le courage d'être vraie, au cas où cette vérité devrait me meurtrir.

Une expression d'affectueux reproche se peignait dans ses traits.

— Il ne faut pas m'aimer, dit-elle. Aimer, c'est souffrir. Et surtout pour vous, mon ami, m'aimer ce serait souffrir.

Oh ! je sais... Ces choses-là ne se commandent pas. Mais non, vous seriez déçu. Je ne permets pas.

Souffrir ? Aimer ? Mais c'était d'abord lutter. La souffrance n'était qu'un accident de cette lutte. Comme si, d'approcher une jolie femme, ça n'était pas déjà un péril et de l'aimer un défi ! Comme si, autour d'elle, il n'y avait pas toujours un faisceau de convoitises à rompre ou à écarter, un charme à conjurer, quelque chose de son passé ou de son présent à modifier ou à éteindre !

— Mais non, Laura. Vous ne me décevrez pas. Je regarde les choses de ce monde sans aucune peur, croyez-le. Je les aime comme elles sont, non pas comme je rêverais qu'elles fussent. Avant nous, il y a toujours eu quelque chose ou quelqu'un. S'il en était autrement, d'une femme de votre nature à moi, c'est que je ne serais pas moi et qu'elle ne serait pas elle. Et l'expérience n'aurait donc plus aucune valeur.

— Il ne faut pas m'aimer, reprenait-elle en secouant la tête.

— Vous voulez m'épargner comme si j'étais faible. Aimer, c'est souffrir, soit. Mais vivre, c'est tuer aussi. Et pourtant, il faut vivre. Je suis venu ici vous chercher — oui, ici comme à Madrid... Ne protestez donc pas. Vous savez bien qu'il n'y a pas plus de bonheur pour vous à Zarauz qu'à Madrid. L'expérience est maintenant faite. Je la lis sur vos traits. Pourquoi nier l'évidence ? Tous vos gestes, votre comportement l'attestent. Vous êtes comme une longue fleur qui souffre, une fleur ligotée, raidie, à laquelle on veut offrir l'espace d'un jardin entier. Laura, laissez-vous emporter...

Elle me caressa la tempe, mais du bout de ses doigts seulement, appuyés avec lenteur, cherchant dans ce geste à détendre cette volonté probablement funeste qu'elle sentait se nouer derrière mon front.

— Comme vous êtes fou, mon ami... Et si jeune et vieux à la fois ! Imaginez-vous seulement l'épreuve à laquelle vous voulez vous soumettre ? Et croyez-vous surtout que je puisse accepter de vous laisser vous y soumettre pour moi ?

— Oui, Laura, je sais que vous ne m'aimez pas. Donnez-moi seulement une espérance et je ne serai pour vous, toujours, que ce que vous voudrez que je sois, sans rien de plus. Mais venez, venez surtout...

— Mon ami, il n'y a pas de liberté pour une femme sans ressources, à qui on refuse même de travailler de ses mains. Et ce qui est vrai en Espagne demeurerait vrai en France. Il paraît qu'une Sandoval ne doit pas travailler. Pour elle, soigner même des mourants, panser des plaies en échange de la pitance quotidienne, pliée sous une servitude militaire, c'est encore déchoir. Ah, quels prétextes votre jalousie masculine n'invente-t-elle pas pour nous circonvenir et nous domestiquer ensuite ! Tenez, par moments, je regrette la clinique d'Atocha, tous ces pauvres corps enfin vaincus, implorant grâce dans leurs souffrances. Je regrette le bruit des obus, le coup de tonnerre des maisons qui s'effondrent. Je regrette ma fatigue, mon esclavage, tout ce qui faisait que je m'oubliais moi-même, que je vivais sans penser, le cerveau vide, contractée par l'effort, pour quelque chose dont la signification me dépassait moi-même...

Il y eut un silence. Il me sembla que, de nous deux, elle seule pourrait et devait le rompre.

— Pardonnez-moi, reprit-elle. Je me souviens de ce que vous avez fait pour la malheureuse captive que j'étais. Je ne veux pas diminuer ce que fut votre rôle ni paraître une ingrate. Vous avez bien fait de m'emmener et je vous jure que je vous ai suivi sans arrière-pensée, le cœur ivre, absolument ivre de la joie de cette libération, de cette folle aventure. Sans doute, et vous l'avez bien deviné, si la geôle n'est pas la même ici, elle est aussi étroite. Mais voudrait-on en sauter le mur, qu'on n'aurait même pas d'excuse... Pourtant, c'est la servitude toujours : ici comme là-bas. La servitude sans aucune cesse. Oh ! ni faim ni soif ! Mais du temps pour réfléchir, comprenez-vous, beaucoup de temps pour réfléchir...

Elle avait baissé la tête et arrachait du sol des brins d'herbe, un à un, pour tromper sa nervosité. Une moue amère tirait sa lèvre. Moi, j'étais penché sur son front, ce front lisse encore, mais têtu, comme gonflé d'une sève de rêves indomptés.

— Je vous emporte, Laura. Je vous emporte. Une seconde fois... Rentrez en France, avec moi. Oubliez tout. Venez, mais venez sur l'heure...

Ma main tremblait. Je fouillais dans une poche intérieure

de mon veston et en tirai à demi le faux passeport, comme pour aider à la tentation. Du sauf-conduit espagnol, on s'en passerait bien. La montagne basque était vaste et solitaire et il faisait si bon la nuit, quand on était en fuite, avec tout une vie qui s'ouvre devant soi. Ah ! Que n'eussé-je fait et dit pour la convaincre ?

— Laura, oubliez mon amour puisqu'il éveille des scrupules en vous. Je vous en conjure, oubliez-le. Ne retenez de moi que mon amitié. Abandonnez-vous. En France, je vous procurerai du travail et je vous ferai libre, libre comme vous l'entendez.

Elle me serra la main affectueusement.

— Du travail, mon ami ? Jamais un homme comme vous n'a laissé travailler la femme qu'il aime. Vous, tout comme Sandoval. Quant à la liberté... Non, je ne crois pas que vous me la donniez non plus. Il y a de ces cages qui demeurent grandes ouvertes, mais qu'on ne voudrait pas quitter pour tout l'or du monde. Votre maison d'Arotsenia, je la vois ainsi. Alors, je crains de vous décevoir. Déjà, je vous dois trop, me comprenez-vous ? Je vous dois et je ne vous paie de rien.

Elle m'avait retiré ses doigts et se levait pour partir. La lumière déclinait. Les embruns montaient de la falaise comme une brume à l'automne. On entendait bêler quelque part, du côté de la montagne. Un oiseau surpris, dans les fougères, partit vers le ciel comme une pierre qu'on lance. Tout cela était la réalité.

Je me sentais gourd, brisé d'émotions. Mais d'imaginer qu'elle allait disparaître et que tout, du même coup, entrerait dans le passé... Non, cela me traversait d'un dernier sursaut.

— Je dois vous revoir, dis-je. (Il y avait une extraordinaire âpreté dans ma voix, je m'en souviens.) Je ne m'en retournerai en France qu'avec vous. Tout à l'heure encore je me demandais si j'en aurais l'audace et la volonté. Mais maintenant, Laura, j'en suis sûr...

— Vous êtes insensé, mais tout à fait insensé...

— Je le suis. Pourtant, Laura, écoutez-moi : il n'y a que les insensés pour agir vraiment. Les autres ne font que suivre. J'attendrai, dissimulé dans votre haie de troènes. J'attendrai ainsi toute la nuit. Et vous viendrez. Vous penserez que je

suis là et vous viendrez. Vous ne penserez à rien d'autre. Cela vous sera impossible.

Elle se tordait les mains d'impuissance.

— Mon Dieu, que faire? Comment vous détacher de moi, vous faire comprendre ? Et dire, que, quels que soient mes efforts, vous allez souffrir, et souffrir par moi... Je vous vois comme on rencontrerait un homme aveugle et sourd, un homme qui va se déchirer sur un obstacle, et je ne puis même pas vous porter secours, du geste ou de la parole. Je crie, mais vous ne m'entendez pas...

Elle ouvrit très grands ses yeux vers moi, longtemps, longtemps, sans parler davantage, comme si j'avais été pour elle, à compter de cette minute, étranger d'âme et de langage. Elle renonçait. C'était cela, le destin, l'appel de l'abîme. Ah ! Qu'il est donc difficile de se comprendre avec les mots...

Et moi, j'avais peur maintenant. Derrière ces prunelles que le soir assombrissait davantage, jusqu'à les emplir d'une sévérité inconnue, je sentais une volonté plus forte que la mienne. C'était cette sensation qui me pénétrait d'angoisse, comme au cours d'une lutte corps à corps, lorsqu'on commence à faiblir. Et cette conversation avait été aussi rude qu'un duel. Nous étions vraiment ennemis en cet instant.

Peut-être avais-je eu l'air de fléchir? Elle le crut un instant :

— Allons, mon ami. Rentrez en France et revenez vendredi prochain à Zarauz. C'est le seul jour de la semaine où vous puissiez me voir seule.

— Non, Laura. C'est ce soir que je vous revois. Ce soir et tous les jours...

Elle secoua la tête tristement. Il n'y avait donc rien à faire. Aucun raisonnement ne prévaudrait contre mon obstination. Elle ne m'arracherait pas à cette fatalité qui nous suit tous et à laquelle nous cédons comme à une histoire plus longue que la nôtre.

Absolument rien à faire.

— Alors, donnez-moi la main, dit-elle.

Ensuite, je la vis s'en aller, redescendre vers la ville.

Elle ne se retourna pas une seule fois.

Je la rejoignis à la nuit tombée, chez elle, comme un amant. Il n'y a pas un détail, pas une parole de cette nuit-là dont je ne me souvienne. Une horrible nuit. Avec le recul du temps, certaines imprudences étonnent. Mais il faut se représenter l'état mental dans lequel on se trouvait lorsqu'on les a commises. Cet état mental, c'était celui d'un homme résolu à n'importe quelle extravagance. Celui d'un homme tapi dans l'obscurité d'une haie, comme une simple bête prise du mal d'amour.

Je puis dire que jamais davantage que cette nuit-là, cette Laura ne me parut plus forte, plus maîtresse d'elle-même. Je la savais brave, mais elle eût pu connaître certaines lâchetés. Eh bien, non. Elle n'en montra pas l'ombre, même en ces heures où nous côtoyâmes le meurtre.

Dans l'encadrement de lumière que faisait la baie du salon, je la voyais aller et venir. Et soudain elle m'avait distingué là-bas, sous les mimosas du jardin, à demi-effacé par la nuit qui était assez opaque. Il se peut que, depuis le crépuscule, elle eût compris que j'étais dissimulé dans ce coin d'ombre que faisaient les arbres. Mais lorsqu'elle me vit, qu'à ce doute se substitua une certitude, elle n'eut aucun mouvement qui trahit la crainte. Elle ne dit rien, ne fit rien d'abord pour me détourner de demeurer là ou d'entrer plus avant. Elle croisa seulement ses longues mains contre sa gorge, comme le font les saintes lorsque vient le moment du martyre. A elle, le danger était familier. Ses nerfs y étaient rompus. Elle se pencha à la fenêtre et me regarda venir, me dessiner peu à peu dans la lumière. Je m'approchai jusqu'à la toucher.

— Eh bien ! entrez, dit-elle enfin, puisque vous avez osé venir. Entrez dans la maison. Vous ne pouvez pas rester là comme un malfaiteur. Mais ce que vous faites est une folie. Alain, mon ami, cet homme est bourrelé d'images. Il est emporté. S'il vous trouve en rentrant, il nous tue.

— Mais vous, Laura, en avez-vous seulement peur ?

Elle eut un mouvement de la tête comme pour dire : « Peut-être, après tout, en ai-je peur, oui... »

— Mais puisque vous y tenez, reprit-elle âprement, en appuyant sur le verbe. Puisque vous le voulez à toute force... Vous resterez une minute seulement et vous partirez ensuite. Asseyez-vous ici dans l'angle, qu'au moins on ne vous aperçoive pas de la fenêtre en passant sur la route. Il rentre cette nuit même et non pas demain matin. Il m'en a fait prévenir tout à l'heure. Et c'est à onze heures du soir qu'il arrive d'ordinaire. Maintenant, regardez votre montre...

Elle s'en fut un instant. Je la vis traverser la pelouse et pousser le verrou de la grille. Pour rentrer chez lui, il devrait sonner d'abord au portillon. C'était l'unique précaution qu'elle pouvait imaginer pour notre sauvegarde. Ensuite, penchée sur la nuit, elle écouta quelque chose qui pouvait être un pas sur la route. Et cela dura plusieurs secondes ainsi. La lumière du hall qui jouait dans les feuillages devenus translucides accrochait des lueurs sur sa robe. Les bananiers agités par le vent nocturne heurtaient le mur avec un bruit de bête qui lèche. Puis c'était le cri d'une chauve-souris, qui traçait des huit sur le fond noir du ciel.

Laura était de nouveau dans la pièce. A sa manière d'être, au pli mélancolique que dessinait sa bouche, je compris qu'elle ne céderait rien. Elle alluma une cigarette et s'assit vis-à-vis de moi. Si c'était une épreuve que je comptais lui faire subir, elle la subirait, mais rien ne tressaillirait dans son masque. Elle était calme, maîtresse d'elle-même comme elle ne l'avait jamais été, même sous les torpilles dans la maison blanche d'Atocha. Belle, elle l'était aussi. Belle à se faire damner. Sous les plis abandonnés de sa robe, je voyais tout son corps mieux que s'il eût été nu, chacune de ses formes longues et flexibles marquant d'un trait d'orgueil le satin qui le drapait. Mais quel visage... Un visage durci, impénétrable. Personne n'eût pu définir en cette minute si elle m'en voulait de ma témérité ou si, au contraire, elle la trouvait salubre. Alors, je dis :

— Cette folie, me la pardonnerez-vous ? Me la pardonnerez-vous quoi qu'il advienne ?

— Je vous la pardonne. Quoi qu'il advienne.

Sa voix était grave. Elle fit tomber la cendre de sa cigarette et, sans me quitter du regard, elle ajouta ces mots, en détachant les syllabes :

— Rien n'avance davantage qu'un coup d'audace.

Terribles paroles entre les lèvres d'une femme immobile. Je me levai et m'accoudai au dossier de mon fauteuil. Il y a de ces instants où l'on a besoin d'être debout. Il semble que, debout, on se bat mieux. Et je me battais. J'avais l'impression même de perdre mon sang. J'avais l'impression de mourir.

— Je vous comprends, fis-je (ma voix était rauque). Nous n'avons que trop parlé cet après-midi. Taisons-nous ce soir. Vous savez que je suis venu pour vous emmener. Me voici. Je n'ai rien d'autre à dire. Rien.

C'est à cet instant même qu'on entendit sonner à la grille du jardin. Laura écrasa sa cigarette dans le cendrier, posément, sans me quitter des yeux davantage. Ensuite, elle se leva et marcha vers la porte. Je la pris au poignet et la retins ainsi, peut-être deux, peut-être trois secondes. Il me semblait vraiment que ma vie s'en allait avec elle. Elle se dégagea presque rudement, mais toujours sans se hâter. De la précipitation ? Elle était trop fière. Seulement, elle me jeta un regard droit, impératif :

— Partez, maintenant. Partez. Je vous l'ordonne.

Elle me montra une porte au fond de la galerie. Par là aussi, je pouvais gagner le parc et disparaître. C'était ce qu'il me restait à faire.

J'étais vaincu.

Ce qui se passa ensuite à la villa des Sandoval, je vais le dire. Je vais le dire minutieusement. Personne ne me l'a rapporté. Si je le sais, c'est que j'y suis resté, au lieu de m'éloigner comme me l'avait commandé Laura. Qu'on me juge comme on voudra. Mais ce que j'affirme, c'est que, lorsque je quittai la jeune femme pour me diriger vers la porte de la galerie, ma volonté réelle était de partir, d'obéir à son injonction. Si je ne le fis pas, c'est que j'en fus empêché, matériellement empêché. C'est la vérité.

Je me trouvais dans une obscurité presque totale, avec rien qu'un rais de lumière venant du salon pour me guider. Il y avait là une pièce qui avait dû servir de chambre d'ami et ensuite une espèce de cabinet de débarras où, autrefois, du

temps où les Sandoval avaient des domestiques, on avait dû laver et repasser le linge. Je me heurtais à des bassines, à des meubles bas, cherchant une issue avec l'intention sincère d'aboutir. Les fenêtres, sur cette façade, étaient garnies de fers forgés. Il fallait donc nécessairement sortir par une porte.

Cette porte, je la trouvai d'ailleurs peu après. Elle donnait sans aucun doute possible accès au jardin, mais du côté de la campagne. Par le vitrage que l'obscurité de l'intérieur rendait blanchâtre, j'apercevais des arbres, un champ de maïs et l'embranchement de deux chemins de chars défoncés d'ornières. Ces lieux, je les reconnaissais sans peine pour y avoir rodé tout à l'heure, avant de me dissimuler sous le couvert des mimosas.

Or, cette porte résistait. Elle était verrouillée. Et la clef, je ne la sentais pas sur la serrure. Je compris au bout d'un instant que toute fuite était impossible, pour le moment du moins, et qu'il me faudrait attendre longtemps, probablement l'heure où les Sandoval seraient endormis, pour pouvoir quitter la villa, en empruntant pour cela la baie de la salle à manger, celle par où Laura s'était penchée pour m'apercevoir un quart d'heure plus tôt.

Un pas venait vers moi. Quelqu'un alluma une lampe dans la chambre que j'avais traversée à l'instant. Je croisai les bras, faisant face. Encore deux mètres, trois peut-être, et j'allais voir l'homme, ce Mateo Sandoval, dont je n'imaginais pas les traits. Il me verrait probablement aussi, prendrait une arme à feu et tirerait. Onze heures du soir. Pour lui, l'occasion était bonne, que je fusse amant ou voleur.

Il n'y avait donc rien d'autre à faire qu'à attendre. Et cela n'en finissait pas.

Enfin la lumière s'éteignit et j'entendis qu'on s'éloignait vers le vestibule. La mosaïque claquait sec sous les chaussures de Mateo. Ce devait être un homme mince, un nerveux. Tout à l'heure, il avait refusé le dîner que lui proposait Laura. Sa voix était presque douce, avec une intonation de lassitude. Il répondait en espagnol, mais doña Sandoval s'exprimait toujours en français. Au cours de l'atroce colloque qui allait suivre, ces deux êtres que je ne voyais pas, mais dont je me représentais chaque geste, ne cessèrent d'employer leur langue

natale respective. Sans doute, pour Laura, était-ce un moyen de dominer davantage son adversaire et de lui dire « vous... » plus commodément. Et ce « vous » en français, d'elle à lui, c'était vraiment la plus sombre expression de la personnalité asservie qui se rebelle enfin, dans un sursaut de féroce orgueil. Ceci n'était qu'un détail, mais il ajoutait au tragique de leur lutte. Et cette lutte-là était irréductible. A l'accent des premières phrases, je le devinai tout de suite.

Qu'on me pardonne maintenant le récit qui va suivre. Je le veux complet — complet dans son horreur. Il y a de ces choses qu'il faut dire sans fard. C'est toujours mieux. Quand on n'est pas bâti pour entendre la vérité, on s'efface, on cède la place au plus fort, voilà tout. Laura, elle, avait compris cela avant moi, toute taciturne qu'elle était. Elle allait le montrer, et sur l'heure. C'était le jeu. Elle pensait que cette franchise valait mieux. Je le pense maintenant aussi. Et lorsque je reprends une à une, dans ma mémoire, les circonstances qui m'avaient amené — moi — dans cette souricière, je me demande parfois... Oui, peut-être l'avait-elle voulu. Elle ne l'avait certes pas prémédité, mais elle l'avait voulu au dernier moment, oui, elle l'avait voulu, que je fusse à l'écoute... Cette idée-là avait dû germer dans sa pensée, le temps d'un éclair, quand elle m'avait aperçu, caché sous les arbres, ou bien plus tard, lorsque, impavide, la cigarette à la main, elle attendait le coup de sonnette.

J'étais revenu à la villa malgré sa défense formelle. Eh bien ! j'allais souffrir l'épreuve aussi. Elle verrait ce dont j'étais capable.

Je m'assis dans le noir sur un escabeau qui se trouvait là et j'entendis tout, ramassé sur moi-même.

D'abord, la voix de Mateo Sandoval fut indistincte. Je ne comprenais que par bribes ce qu'il disait. Il n'avait pas faim. Il répétait qu'il ne dînerait pas. Il était question entre eux d'un lit dressé dans une chambre du rez-de-chaussée et, dans ses paroles, on sentait la colère monter par frémissements successifs, bien que contenue autant qu'il était possible par une amertume qu'on devinait aride. Mais Laura le dépassait par le ton. Elle parlait sans passion, mais rudement.

— Don Mateo, je ne veux plus être un jouet, même le vôtre

— surtout le vôtre ! — Des bêtes à plaisir, c'est donc tout ce que nous sommes pour vous, les hommes ? Me l'avez-vous assez fait sentir que je vous dégoûtais, que j'étais souillée, irrémédiablement souillée ? J'ai réfléchi pendant votre absence, Mateo. Vous ne pouvez pas continuer à coucher avec votre épouse et la tenir pour une fille, là, en dedans de vous-même. C'est une question de dignité, et pour vous et pour moi. Il faut que tout cela cesse ! Et cela va cesser ce soir même. (Maintenant, sa voix était devenue blanche, terrible à entendre.) Cela va cesser, reprit-elle. C'est moi maintenant qui vous demande une explication : ai-je eu tort de revenir ? Croyez-vous notre bonheur d'autrefois encore possible ?

Il y eut un silence. Mateo Sandoval ne répondait pas. Je ne saurai jamais quelle était son attitude en cette minute. On ne l'entendait même pas vivre. Plus tard, si. Alors, ce fut comme un grondement ou le halètement de l'animal qu'on estoque. Mais à ce moment-là, il se taisait. Cet homme, que je ne devais jamais voir, je l'imaginais contracté, les poings noués, mais dans l'impossibilité de rien dire, en proie à une de ces souffrances qui nous bâillonnent.

— Il n'y a rien à faire pour que quelque chose, même un cri, vous sorte du cœur, murmura Laura. Et dire que j'attends ce cri-là depuis quarante et un jours... Quarante et un jours pendant lesquels j'ai supporté successivement votre répulsion et vos étreintes. Vous me voulez dans votre lit, et c'est là que je vous répugne le plus. Faudra-t-il donc que je me tue pour effacer ce passé que vous me reprochez ? Mais répondez donc ?

» Ah ! oui, Mateo. Je sens qu'il le faudrait, n'est-ce pas ?... Vous attendez de me voir morte, vous attendez de me voir avec du sang qui me coule du nez et des débris de cervelle sur le tapis pour me pardonner. Votre honneur ne sera sauf qu'à ce prix. Je le vois dans vos yeux. Ce sentiment-là est inscrit dans vos silences...

» Me pardonner !... Ah ! brutes d'hommes !... Vous nous voulez esclaves et les esclaves vous écœurent. Eh bien ! oui, j'ai été une esclave à Madrid. Dix mois ! Cela a duré dix mois. Et cela durerait encore si ce Français, ce Destagel, n'était pas venu, en service presque commandé — et commandé par

vous d'ailleurs — me tirer de cette abjection, au péril de sa liberté et de sa vie. J'ai été une esclave, je vous le répète, je vous le crie !

» Mais ici aussi, j'en suis une. A Madrid, je ne les dégoûtais pas. Quand ils avaient fini de jouir de moi, ils ne me rejetaient pas comme une bête sale. C'est vous, Mateo, vous, mon mari, qui faites cela. Et la fureur vous vient, comme à n'importe quel mâle en rut, lorsque j'exige de faire lit à part, lorsque je demande à me dérober à cette infamie charnelle dans laquelle vous me maintenez.

» Mateo, je vous le dis : à minuit aujourd'hui, vous m'aurez réhabilitée ou bien vous ne me toucherez plus jamais. Jamais ! Vous ne me toucherez plus jamais ! Vous m'entendez ? Jamais... Il vous reste trois quarts d'heure pour y réfléchir, pour ruminer une dernière fois vos griefs — et lesquels, mon Dieu ?... Je vous laisse juste ce temps pour vous adonner à votre jalousie rétrospective. Ensuite, vous me rendrez réponse. Et si vous croyez pouvoir oublier enfin, ou seulement me jurer devant ce Christ et tout ce que vous avez de plus cher, de m'en donner les apparences pour toujours, d'agir envers moi comme envers une femme lavée et absoute dans votre âme et conscience, si vous croyez pouvoir m'aimer dignement comme autrefois et que tout ce passé horrible disparaisse entre nous, alors vous viendrez me le dire à genoux. J'exige que vous le disiez à genoux. Si, Mateo ! A genoux ! Parce que vous avez été infâme, infâme jusqu'au cœur.

» Mais avant, avant cela, vous aurez ma confession complète. Vous ne nourrirez plus votre imagination avec des ombres. Tout sera clair. Je ne vous épargnerai rien, absolument rien ! Apprêtez-vous. Cela va être dur à entendre, encore plus dur à entendre qu'à dire. Mais vous êtes un homme. Vous n'êtes pas un chiffon. Vous me direz peut-être plus tard si la vérité était pire que ce qui vous tourmentait dans vos silences, ces abominables silences dont vous m'avez persécutée depuis mon retour — et persécutée avec quel raffinement, n'est-ce pas ?...

» Au fond, je ne crois pas, voyez-vous, que ma vérité soit pire. Je vais vous la dire, Mateo. Écoutez-moi bien. Préparez-

vous. Je vous la jette, comme une piécette à un misérable.

» Eh bien ! voici : deux hommes m'ont touchée. Pas trois, pas dix. Deux seulement. On en a violé, des femmes, en Espagne, depuis le 18 juillet 1936. Moi, non. Deux hommes m'ont domestiquée, consentante. Oui, Mateo. Consentante. Vous m'entendez bien. Vous devez croire, comme eux, que c'est cela, la possession. Vous le croyez presque tous, vous autres... Comme si on possédait un être rien qu'en couchant avec, serait-ce pendant dix mois. Et avec l'un de ces hommes, j'ai couché pendant près de dix mois consécutifs. Neuf mois et douze jours. Rappelez-vous ça. Neuf mois et douze jours... Il ne m'a pas lâchée d'une nuit. Si, peut-être... Celles où nous ne pouvions pas seulement dormir, quand on nous avait apporté cinquante hommes en charpie à huit heures du soir, qu'il y avait du sang et des râles dans toutes les salles, et jusque dans les escaliers, partout, et qu'on arrachait le couvercle d'une pleine caissette de tubes à morphine...

» Vous n'avez pas connu ça, Mateo. Si vous aviez connu ça, vous vous diriez que même une femme d'honneur, une Sandoval, arrive à souhaiter de dormir, de s'effondrer n'importe où, dans n'importe quel lit, avec n'importe qui, pourvu que ce n'importe qui, pour l'amour de Dieu, la laisse en paix quelques heures sur un morceau de matelas et lui permette de reprendre un peu de ses forces nerveuses, de quoi tenir pendant la journée suivante.

» D'abord, j'avais été incarcérée à la prison des femmes, vous le savez bien. J'y suis demeurée pendant près de deux semaines, dans l'exaspération d'une inaction rigoureuse. A devenir enragée ! Rien que des murs lisses et des barreaux. Être en cage comme une bête, mais avec cette dernière persécution : celle d'avoir tout son temps pour penser, pour attendre que quelqu'un vienne, que quelque chose arrive, qu'on vous juge ou qu'on vous assassine, n'importe... D'ailleurs, j'étais presque favorisée. Malgré l'affluence des détenues — toutes des dames de la bourgeoisie — la prison était propre. Seule, la nourriture était immonde ; mais est-ce que cela compte, la nourriture, quand on se sent devenir folle et qu'on a sur le cœur une injustice à hurler ?

» On m'avait dit : des médecins, des infirmières sont

demandés. On les relaxe volontiers sous condition. Pour moi, c'était une lueur d'espérance. Votre cousine Pilar était venue me voir dans le préau. Nous avions parlé une minute. Elle m'avait promis d'aller chercher chez nous mon diplôme et de rédiger une requête en ma faveur. Cabrahigo l'appuierait.

» Cabrahigo... Celui que vous détestiez tant, Mateo... L'*agarrapata* — la tique — comme vous le nommiez. Le porte-manteau à binocle. Celui-là était resté du bon côté, ou du moins ce que les autres appelaient le bon côté : le côté des vainqueurs du moment, des lécheurs. Parmi les médecins de Madrid, il n'y en avait, je crois, pas un quart auquel on eût laissé la vie ou une liberté complète. Tous des fascistes ou des prétendus tels. Mais Cabrahigo, lui, était dans ce quart-là. Je ne lui en veux pas pour ça, d'ailleurs. Je le dis tout net : il a fait son devoir de praticien, sans parti pris politique. Et quand les obus tombaient, il n'avait pas plus peur qu'un autre, vous savez, simplement parce que, de la peur, nous en avions tous au ventre, tous, femmes ou hommes.

» Un matin, deux miliciens ouvrirent la porte de ma cellule : « On te demande au bureau, *bonita* ». Les couloirs étaient encombrés d'hommes armés, de syndicalistes à brassards et à cocardes écarlates. Mes gardiens m'entraînaient à travers leurs groupes, comme on emmène une putain après la râfle. Humilier, salir ! Ravaler chacun au rang du plus bas. Agir en crapule, comme s'il n'y avait au monde que de la crapule. C'est cela, ce qu'on appelle la première réaction populaire. Pas autre chose. Et dire qu'il y a des bourgeois, des professeurs pour l'appuyer, des poètes pour la chanter. Ils devraient y goûter pour voir !

» Ah ! ces couloirs... Un cortège de mots et de gestes obscènes tout le long... Il n'y avait qu'à subir. Cette soldatesque des faubourgs venait relever la chiourme régulière. A compter de ce jour, c'étaient ces gens-là que nous aurions pour geôliers. Ils m'avaient déjà repérée : « Eh ! *chica*, on viendra te dire bonjour cette nuit... » Ils m'appelaient « ma minette ». Mon numéro volait de bouche en bouche. Ils étaient vingt à se tordre de rire.

» Cette infamie cessa dans le bureau d'Irriarte. Irriarte,

Mateo... Mon premier amant. Un homme comme un autre, et pas plus mauvais qu'un autre au fond, seulement vulgaire... Ce qu'il fit, des millions d'hommes le feraient à sa place dans des circonstances analogues, que ce soit la guerre ou la paix. Il était ancien chef de rayon dans un magasin de nouveautés. L'habitude de détenir une parcelle de pouvoir et d'abuser des femmes... Ah ! ce goût du bon plaisir qui tourmente tous ces menus seigneurs !

» Il me tendit une formule administrative et d'autres documents que je lus avec peine. J'étais brisée d'émotion et de honte. A ce moment-là, je n'étais pas encore endurcie. Cela allait venir. Les lettres dansaient devant mes yeux. On m'acceptait comme infirmière, mais sous conditions. Régime des détenus politiques à l'intérieur de l'hôpital. Interdite de séjour hors de Madrid. Dépendant de l'autorité et de la juridiction militaires. Médecin de service répondant : Cabrahigo. Il fallait signer une foule de pièces. Irriarte me tendit un porte-plume en souriant. Il avait les dents sales et sentait le vin. Je m'assis sur un coin de chaise. Il me semblait que jamais je ne pourrais écrire debout. Mes jambes ne me soutenaient plus. C'est alors que je m'aperçus qu'il n'y avait pas d'encre sur la plume. Mon triste bonhomme voulait gagner du temps et faisait le benêt. Mais dans ma candeur — j'en avais encore à cette époque — je m'imaginais qu'il agirait en galant homme et que toutes ses manières cachaient son désir de me faire un brin de cour. Un brin de cour ! Cela me fait rire maintenant. Comme si les porcs allaient se mettre à danser le menuet. Et Irriarte était un porc.

» Monsieur Irriarte, lui dis-je, les miliciens m'ont insultée sur tout le parcours, de ma cellule à votre bureau. Si on ne peut me faire conduire tout de suite à Atocha pour y occuper mon poste d'infirmière, je vous demande aide et protection.

» Il souriait toujours avec une ironie insupportable, pour se donner l'air d'être à mes ordres ; mais de l'encre pour signer, je n'en avais toujours pas. Puis, de béats, ses traits devinrent mauvais. « Les belles pensionnaires, je me les envoie avant » de les lâcher, fit-il. C'est l'usage, ma belle. Autrement, tes » papiers attendront. » Il était en manches de chemise et à chacun de ses dandinements, je voyais, dans l'échancrure du

linge, sa poitrine épaisse où les tatouages l'emportaient sur le poil. Il devenait menaçant. « Allez, dépêche-toi. Ou bien veux-tu que j'appelle quatre types à l'aide ? » Quatre hommes ! « Et une corde pour t'attacher à la table. » Il me la montrait, cette corde. Puis il me montrait les clefs des cellules rangées dans un casier comme à l'hôtel. « Tu vas obéir, hein ? Ou tout » le corps de garde te passe dessus cette nuit. » On a du mal à raconter des moments pareils, Mateo. Mais pour vous, voyez-vous, et à cause de vous, je dois tout me rappeler, tout, absolument tout. Pour vous !...

— Assez, veux-tu ?

— Non, je ne me tairai pas. Vous devez tout savoir. Vous devez tout savoir pour que nous n'en parlions plus jamais.

— Assez...

C'était comme une lamentation. Il avait l'air de parler pour lui-même. Mais, au fond de lui, tout au fond, il demandait la suite. Il ne pouvait plus supporter même de l'attendre. J'entendis comme un choc, le bruit d'un corps dont les rotules heurtent le sol. La sueur me coulait jusqu'aux pieds. Laura ?... Et tout à coup, il y eut un hoquet, une injure qu'il m'est impossible de reproduire tant elle me fit mal et j'entendis de nouveau Mateo, la voix étaillée par la torture :

— Garce, garce... Mais continue donc, continue !

— Alors, laissez-moi. Cela ne sert à rien de me faire mal. Vous ne me ferez jamais aussi mal que cette histoire vous en fera, Mateo... Et si vous me tuez, vous n'en connaîtrez jamais la fin, jamais...

Elle disait cela presque doucement, avec un calme singulier. On eût dit qu'elle avait compris à quel degré de torture Mateo était parvenu. Elle lui faisait grâce, mais grâce de quelques précisions seulement. Elle reprit bientôt, de nouveau implacable :

— Il me retint jusqu'à trois heures de l'après-midi, cet Irriarte. Jusqu'à trois heures de l'après-midi, je dus subir sa présence. Si seulement cela n'avait duré que les quelques minutes nécessaires. Mais non. Il me voulait et me revoulait. Il me fit boire et manger comme une salope de ses faubourgs et me redemanda encore. A la fin, je lui crachai à la figure. Cracher ? J'aurais voulu lui vomir d'un coup toutes ses vic-

tuailles. Mais ça ne sortait même pas. Il avait dissimulé son pistolet pour être plus tranquille. « On ne sait jamais, avec ces femmes du monde », disait-il. Je le vois encore fermer aussi la fenêtre — oh ! pas par pudeur, je vous l'assure, car il n'en avait guère — mais de crainte que je ne me précipite dans le préau, de la hauteur du troisième étage où nous nous trouvions. Il ricanait, le goujat, pas rassuré quand même. A la fin, il devint bon enfant. C'était le vin, peut-être. Moi, j'avais envie de le tuer, de tailler dedans. Avec un canif. C'est très bien, un canif, pour tailler dans la viande. Il avait une veine dans le cou qui me tentait. Mais j'avais assez de raison encore pour me dominer. Il décrocha enfin le récepteur téléphonique et demanda Atocha. Cabrahigo vint au bout du fil : « Vous pouvez venir la prendre, *señor medico* », dit-il. Et il raccrocha, pris du fou-rire de l'ivresse. Je me mis à me rhabiller. La glace, au-dessus de la cheminée, me faisait horreur. J'avais peur de m'apercevoir. Il me semble que s'il ne m'avait pas contrainte à boire avec lui, je n'aurais pas eu la force de vivre au delà, même de vivre le temps d'attendre Cabrahigo. Et pourtant, ton Cabrahigo arriva moins de vingt minutes plus tard.

» Deux soldats devaient m'escorter aussi. Irriarte grognait de sommeil, avachi, bafouillant des refrains de café-concert. Il signa tout de même la levée d'écrou. Il ne me restait qu'à la faire contresigner par les divers comités révolutionnaires qui siégeaient au rez-de-chaussée. Cabrahigo devait être puissant. Moins d'une heure plus tard, je partais avec lui pour Atocha, toujours flanquée de mes surveillants.

» Au début, j'étais incapable de prononcer une parole. Lui non plus ne m'interrogeait pas. Il m'observait en dessous, de la façon que tu lui connais. J'étais comme anéantie par la honte. Il me semblait qu'après moi, après ma peau, mon linge, il y avait encore l'odeur de l'autre, cette poisse d'oignon, de vinasse et de bave. Et mes cheveux me tombaient dans la figure. Un peigne ? J'étais trop hébétée. J'avais la fièvre.

» — Je voudrais me laver, dis-je enfin. Me laver... Je vous demande comme une grâce de me permettre de me laver. Je prendrai mon service ensuite.

» Cabrahigo hocha la tête.

» — Vous pourrez même ne le prendre que demain, me répondit-il. Tous les majors sont dans le Guadarrama. Ils vont nous ramener du monde. On se bat là-bas depuis quelques jours. Il me donna des nouvelles de l'insurrection. Pour lui, c'était une affaire de quelques jours, « une révolte ». Elle serait écrasée comme un pou : entre deux ongles, par la volonté du peuple. La volonté du peuple ! Vous voyez cela d'ici, Mateo ? Il parlait sans cesse de liberté, le pauvre, et son lorgnon remuait sur l'os de son nez, cet os que nous comparions au bréchet d'une pintade. La liberté, elle était ici, à Madrid. C'était lui qui disait ça. Dans l'Ouest, c'était l'oppression militaire. C'était probablement vrai, mais cela réveillait ma colère. J'en grinçais des dents. Ah ! quel malheur de ne pas être un homme !

» — Mais, au moins, ce sont des officiers qui commandent et les hommes obéissent. Et les officiers sont des hommes d'honneur, m'écriai-je. Ils savent qu'il n'y a pas de droits sans devoirs et que cela est encore vrai pour le droit du plus fort...

» — Allons, calmez-vous, ma petite, me répondit-il. Ce n'est pas le moment de faire d'esclandre, surtout sur ce sujet-là, hein ? Il faut filer doux, Madame Sandoval. Si nous avons armé le peuple — *nous !* — c'est pour défendre nos libertés civiques.

» Ses libertés civiques ! Et les miennes ? Et les nôtres à tous et à toutes, nous qui avions le malheur de penser autrement que ceux qui détenaient les fusils ? J'avais envie de le souffleter. Enfin, nous arrivions à la clinique. C'était ma nouvelle prison. Ce bâtiment, je ne l'ai vu que deux fois de l'extérieur : la première fois pour y entrer, otage de Cabrahigo, et la seconde fois pour fuir. Neuf mois et douze jours... Mais j'avais de l'eau, Mateo, et de quoi m'occuper, je vous l'assure...

Ici, Sandoval l'interrompit. J'entendis son poing marteler la table d'impatience.

— Finissons-en, gronda-t-il. Ton deuxième amant maintenant...

Il y eut une nouvelle pause, plus longue que la précédente. « Ton deuxième amant ! » hurlait-il. On entendait le pas de

Laura frapper la mosaïque. Peut-être, dans sa colère — car c'en était une qui la poussait à ce cynisme horrible — peut-être, oui, avait-elle conscience qu'elle allait porter ici son coup le plus rude. Sandoval haletait à pleine gorge comme un homme dont on exige un effort qui dépasse ses moyens physiques. Et c'était probablement le cas. Cela ressemblait à un assassinat.

— Vous ne devinez pas? reprit Laura avec un accent de férocité que je ne lui connaissais pas encore. Non, vous ne devinez pas? Le nom de mon deuxième amant? Mais je le prononce depuis cinq minutes! Cabrahigo, bien sûr!... Oui, Mateo : Cabrahigo. Mon deuxième amant fut Cabrahigo! (Ce nom lui emportait la gorge. Elle râclait l'*r* avec fureur.) Mais laissez-moi donc, laissez-moi... Vous me déchirez la peau. Ah! vous pouvez bien me tuer, allez! mais est-ce que cela y changera quelque chose? Oui, Cabrahigo! Cabrahigo, vous dis-je, lui...

Elle le flagellait avec ce nom. Il poussait des cris sourds qui ressemblaient à des gargouillis, comme ceux d'une bête saignée, à la fin, quand elle expire. Moi, je me tordais les mains, tout seul dans mes ténèbres.

— La suite. Je veux savoir la suite...

Il n'avait plus sa respiration. Il parlait comme un homme dont on eût broyé la poitrine. Mais ce qu'il demandait, c'était plus, toujours plus de torture, comme si de cet excès même allait naître la satiété ou la détente, fût-elle celle de la mort. Ce n'étaient plus qu'imprécations indistinctes mêlées de questions obcènes, de rugissements. Ses mâchoires étaient trop contractées pour qu'il pût articuler tous les mots.

Qu'elle le tue plutôt, pensai-je. C'est trop. Pour moi aussi, j'implorais en dedans de moi-même.

Eh bien! non. Elle recommençait :

— Il m'a eue le cinquième soir. Et cela a duré ainsi jusqu'au dernier jour de ma détention à Madrid. Pas une nuit je ne l'ai passée autrement que dans son lit, m'entendez-vous? Pas une nuit... Les plus basses concessions arrivent à prendre un aspect machinal, à ressembler à n'importe quoi de ce que nous avons convenu d'appeler honnête. Ces coucheries, cela finissait par faire figure de vie conjugale. Oui, aussi morne

que ça... Une vie conjugale avec un sommier de lit cassé au milieu. J'y tombais le soir, épuisée de fatigue. Nous ne nous disions rien. Il me prenait dans ses pattes moites, qui avaient tripoté des cadavres toute la journée. Il sentait le phénol. Moi aussi, sans doute. Je n'étais plus qu'une machine à vivre. Je subissais. Je lui donnais le plaisir de la fin, après l'angoisse et le surmenage quotidiens. Et le matin, il me prenait encore avant de remettre son binocle. « Ma belle Rita, ce sont les plus belles nuits de ma vie », disait-il. S'il n'avait pas eu le front d'avouer cela, je crois que je n'aurais jamais pu ressentir de pitié à son égard. Mais là, il me faisait vraiment pitié... Le pauvre homme ! Ses plus belle nuits !

» Seulement, quand il voulait m'embrasser sur la bouche, je crachais. Jusqu'à la fin, j'ai craché. Ah ! Mateo, je sais ce que vous voudriez savoir... Eh bien ! oui. Certains soirs, il m'a arraché cela du corps à force d'insister. Mais j'étais tombée si bas que cela n'avait plus d'importance. Je n'avais même plus un sursaut pour me dégoûter moi-même. J'étais comme de la chair à améliorer l'ordinaire, mais de la chair vivante, comprenez-vous ?

» Et de quoi me plaindre ? De Cabrahigo ? Mais il me protégeait ! Si, il me protégeait... (Elle répétait certains mots avec égarement.) Son lit, don Mateo, c'était mon refuge, oui, mon refuge... Un refuge à de plus sales déchéances encore. La maîtresse de Cabrahigo, on n'y touchait pas. J'avais acheté à ce héron solennel le droit de me faire respecter des autres. C'était lui qui m'avait fait quitter, le cinquième jour, ce dortoir puant la bête humaine, où chaque nuit, comme des chiens, les hommes se disputaient les filles dociles ou abruties de sommeil.

» Parmi toutes ces femelles avachies, il n'y en avait pas une pour se défendre, pour tenir tête à cette meute avec moi. J'étais seule à me débattre. La plupart des autres, à me voir, se tenaient les côtes de rire. « Tu y passeras aussi, la belle » Rita. Avant trois semaines, tu seras pourrie, pourrie comme » nous toutes. Alors, tu t'en ficheras, je t'assure... Et autant » se donner du bon temps... » Ces êtres, voyez-vous, étaient saturés d'images macabres. Seraient-ils encore en vie demain ? Alors, ils jouissaient. Des fous ! Impudiques comme des fous.

» Avec Cabrahigo, j'avais trouvé le moyen de me soustraire à l'orgie. J'étais une paillasse, mais la paillasse d'un seul.

Il y eut une nouvelle pause. Elle reprenait haleine.

— Je crois bien que j'ai fini, dit-elle enfin.

Sa voix était morne maintenant, la voix d'une enfant malade qui sort du délire.

— Oui, j'ai fini. Interroge si tu veux. Ensuite, tu jugeras, tu me diras...

Elle s'arrêta. On n'entendait plus rien, pas même le souffle de Mateo Sandoval. Et pourtant ce fut lui qui rompit cet affreux silence.

— Il vaut mieux que tu t'en ailles, dit-il simplement.

Laura n'avait rien répondu.

— Il vaut mieux que tu t'en ailles tout de suite, répéta-t-il.

L'intonation était lointaine, sans insistance aucune, comme celle d'un être qui s'efface dans les profondeurs de lui-même. Il parlait même lentement et pour la première fois ce soir, en français.

Les talons de Laura frappèrent de nouveau les dalles. Son pas était rapide, résolu. Elle venait de mon côté. Elle alluma une lampe dans la chambre contiguë à ma cachette et pénétra dans la lingerie qu'elle franchit à son tour. C'en était fait. La lumière se fit sur moi d'un coup. Il me sembla alors que j'étais nu, tant j'avais honte de me trouver là.

Elle s'avança, très pâle, en me regardant bien au fond des yeux. Sa main nerveuse remontait une mèche rebelle comme naguère à Madrid quand elle était à bout d'émotions. Son poignet saignait. Et moi, debout, comme pétrifié, je cherchais sa pensée à travers ce mutisme sauvage.

Ma présence n'avait pas paru l'étonner. Elle avait l'air de dire : « Ah ! vous étiez encore là, vous... ». Elle ouvrit un tiroir d'un geste sec, un tiroir où ferraillaient des ustensiles de cuisine, et prit une clef qu'elle me tendit avec le geste de jeter.

Cet instant-là, lorsque je le revis, me laisse un frisson. Il se range parmi les plus affreux, par le malentendu qu'il paraissait devoir consommer entre nous.

Je saisis donc cette clef et la poussai dans la serrure, sans jeter un coup d'œil derrière moi : un coquin auquel on fait

grâce... La nuit était là, pleine d'une brise humide qui me baignait la face.

Tel un homme ivre, je fis quelques pas sur le chemin, à travers les maïs aux moignons exfoliés qui étaient alignés là, dans la pénombre. Les grands arbres dessinaient des dômes obscurs sur le ciel balafré de lueurs lunaires. Minuit...

Peu à peu, tout en marchant, je me sentis mieux. Une grande clarté se répandait en moi. Les choses me parurent simples, de la simplicité qu'ont les appels venus du cœur, rien que du cœur. Je ne m'étais guère éloigné. Je revins sur la route et m'assis dans l'herbe mouillée, le dos à la haie de troènes. J'attendis.

Laura ne tarda pas à sortir. Elle avait jeté sur ses épaules sa cape d'infirmière. A bout de bras, elle portait un très petit sac. Elle s'en allait ainsi, solitaire. Je la vis parcourir l'allée du jardin. A son approche, les grillons se taisaient un à un. On eût dit que dans les magnoliers le vent aussi avait arrêté ses froissements. Où allait-elle ainsi, Laura Sandoval?

Je la rejoignis alors et entourai ses épaules. Elle se tourna vers moi, avec l'air de sortir d'un rêve et appuya son bras dans mon bras.

— Merci de m'avoir attendue, dit-elle. Si je ne vous avais pas trouvé là...

Elle eut un geste de douloureux abandon. Nous marchions presque vite. Des larmes abondantes coulaient sur ses joues. Je ne les étanchais pas. Elles avaient eu trop de peine à jaillir.

C'est la nuit suivante que nous franchîmes la frontière. Cela se fit avant le jour, sans péripétie dramatique, par un sentier de contrebandier, du côté de l'Izarrieta. Je les ai parcourus tant de fois, tous ces chemins du pays basque qui serpentent dans les fougères, parcourus et reparcourus le makila à la main, en flâneur, que je pouvais y mener Laura sans crainte, même par la nuit la plus noire.

Et lorsque je vis monter les pâleurs de l'aube, je songeai qu'avant le premier soleil, là-bas, où les Pyrénées mettaient comme une ligne de tessons noirs, nous serions en France,

sur la route de Sare, bientôt en vue du coteau d'Arotsenia.

J'avais alors l'impression, dans la simplicité de mon amour, qu'une vie facile et heureuse commencerait pour elle — et peut-être, après tout, pour moi aussi... Et cette pensée ajoutait pour moi au parfum de l'obscurité. Tout était si calme ! Chères montagnes solitaires, refuge des cœurs rebelles ou meurtris, vous nous protégiez encore une fois.

Après avoir contourné une redoute abandonnée, il arriva que j'aperçus vers le nord, bas dans la plaine, des lumières éparses. La pente descendait maintenant sous les chênes. A cela et à d'autres choses encore, parmi lesquelles il y avait le rythme de mon cœur, je compris que nous étions en France. J'étendis un vêtement sur l'herbe détrempée par la rosée et j'invitai Laura à se reposer quelques heures. Sur ce versant, nous n'avions, à proprement parler, rien de sérieux à craindre. Des douaniers ? Ils eussent tôt fait de vérifier que nous ne transportions aucune marchandise. Nous étions des amoureux, seulement des amoureux, ou des touristes noctambules ! Ils nous eussent promptement pardonné nos airs excentriques.

O mon bon pays de France, combien d'années nous laisseras-tu encore cette ineffable impression ? Dans combien de temps les mauvais garçons te contraindront-ils à devenir, à ton tour, une patrie de brutalité ?

— Nous sommes chez nous maintenant, dis-je.

Elle s'allongea sur le dos, croisant ses mains derrière sa nuque, et regarda très haut dans le ciel où des nuées, pareilles à des taches de gouache, commençaient à flamber.

— Chez nous... répéta-t-elle avec un soupir profond. Autrefois, à la maison, mon père avait ramené des Andes une vieille domestique. Quand j'étais triste, elle me racontait des histoires — mais des histoires comme il s'en transmet de bouche en bouche dans les Andes, des histoires rudimentaires et terribles à la fois, où gronde le tonnerre des volcans et des dieux d'autrefois. Je les oubliais aussitôt après les avoir écoutées, le temps d'un rêve. Je comprenais encore si peu l'espagnol en ce temps et elle le parlait si mal, la pauvre Joselia ! Mais je me rappelle une de ses chansons. Celle-là est demeurée dans ma mémoire. Une chanson pour dormir ou pour frissonner :

Je suis un étranger,
Je te ferai souffrir.
Je suis un voyageur
Et te ferai pleurer.

— Alain, on ne devrait jamais épouser un étranger, ajouta-t-elle après un moment de silence. Ni un étranger, ni un voyageur, à moins de se faire nomade soi-même.

Ses yeux se fermaient peu à peu. Elle allait s'assoupir. Au-dessus de nous, un feuillage encore noir mettait sur le bleu naissant du ciel sa résille immobile. Dans le vallon, on entendit des pies. Le soleil allait paraître, fruit écarlate, par-dessus les cimes encore fumantes.

Je m'endormis près d'elle, le front dans le creux de son épaule. Son bras ne se referma pas. Elle était sans tendresse, le cœur encore aride.

La veille, à Saint-Sébastien, elle m'avait vu payer sa subsistance, puis les dépenses de sa nuit à l'hôtel. Ses yeux profonds s'étaient posés sur moi. J'y avais lu un trouble, presque une souffrance.

— Serai-je donc une femme entretenue?

J'avais pris son bras affectueusement et l'entraînais à pas lents.

— Vous ne serez pas une femme entretenue, Laura, bien que, je vous le jure, une femme comme vous peut accepter tout d'un homme comme moi sans déchoir.

— Ce sont des choses qu'on dit, mon ami.

Tout à l'heure, elle avait insisté encore pour reprendre son service dans un hôpital militaire, soit à Avila, soit à Saragosse, le plus près possible de la ligne de feu. Mais cette fois, bien sûr, parmi ceux qu'elle avait appelés les « nôtres », un matin, sous les balles de la patrouille, dans la Serrania d'Albarracin.

« Les nôtres... ». Mais ne leur avait-elle pas déjà assez donné de sa jeunesse? Supposait-elle qu'en France, rien qu'à mes côtés, il n'y aurait pas mille occasions de s'oublier soi-même en besognant au juste prix, libre de cœur et d'âme?

J'avais donc promis, pour la détourner défininitivement de cette attention funeste, de faire d'elle une femme indé-

pendante, de lui rendre le droit de choisir et d'aimer. C'était à cette condition qu'elle avait accepté de me suivre.

— Du travail et un salaire. Me dévouer et rembourser ce que je puis devoir.

— Laura, je vous le jure.

Le soir était venu. Sur l'Alameda, nous avions pris place dans la guimbarde de Vera, puis, de là, pour une piécette, emprunté un char à fourrage qui remontait vide vers une ferme isolée, la dernière qui fût en territoire espagnol. L'enfant qui en menait les bœufs nous avait adoptés sans défiance. Les frontaliers voient tant de choses et, pour eux, les limites géographiques d'un pays sont si arbitraires ! Son grand-père exploitait depuis trente ans, sur ces confins de la Navarre, des terres cadastrées françaises. Mais, dans cette direction-là, il y avait un chemin dans les pommiers, que surveillaient parfois des hommes en uniforme, des hommes à ne pas rencontrer, par conséquent...

Par les landes, c'était bien plus sûr, à condition d'attendre la nuit et de prendre d'abord par le travers de ce pré, puis sous les châtaigniers, en remontant toujours.

Nous avions dîné là dans une sorte de berceau de coudriers, avec du jambon et du pain. De la maison proche montait toute une pastorale de meuglements et d'abois, comme assourdie par l'ouate du crépuscule. Il s'exhalait de la terre molle, juteuse, et des greniers, un parfum d'abondance. C'était déjà la paix, presque l'oubli.

Et le lendemain, nous avions touché le but.

Laura Sandoval habite ma maison d'Arotsenia. Elle y restera jusqu'à l'automne. Je l'emmènerai ensuite à Paris. De sa fenêtre, à l'étage, on aperçoit la mer entre les chênes et à gauche la colline de Socorri, avec sa houppe de grands arbres tourmentés par le vent.

J'ai trouvé un prétexte quelconque pour habiter à l'écart, en couchant chez mon frère à Ciboure. Un bien pâle prétexte, évidemment. Je crois qu'elle n'en est pas dupe. N'importe, cela me paraît mieux. Bien que je souhaite, avec une impatience

parfois intolérable, voir venir l'instant auquel tu penses, auquel nous pensons tous, en vérité, nous autres hommes, dût-il n'arriver jamais, il m'est pénible d'avoir l'air d'attendre et encore plus dur de me laisser aller au désir.

Je ne sais si je me fais comprendre, mais il y a des cas où un homme ne peut même pas faire sa cour sans passer pour un marchand. C'est le mien. Dans de telles circonstances, il faut vivre d'espoir, de l'espoir de quoi, on ne sait pas trop, mais d'espoir, voilà tout...

Pourtant, j'en arrive à me demander si un tel sentiment n'est pas fou ou présomptueux. Échapperai-je jamais avec elle à l'hypothèque de ce passé ? L'avenir le dira.

Bref, vers le huitième jour, sur ma prière instante, elle a consenti à paraître dans la société de Saint-Jean-de-Luz. Cette société, elle l'avait connue trop peu autrefois pour que quiconque pût, ici, mettre un nom sur son visage. Elle allait être pour vous tous la dame d'Arotsenia, simplement... Qu'elle passât pour ma maîtresse, cela lui importait bien peu. Elle m'en avait donné l'assurance de la façon la plus gentille, la plus spontanée. Pourtant, le lendemain, elle allait avoir un mot cruel. Pour elle, son corps m'appartenait bien davantage que celui d'une femme consentante. Je n'avais qu'à prendre. Pas besoin de son approbation.

C'est que, entre cette soirée heureuse et ce lendemain-là, elle avait appris ce que je voulais tant qu'on lui dissimulât. Oui, hélas ! Elle avait appris que je l'avais payée 100 000 pesetas.

Je mentirais en soutenant que je conservais l'illusion de tenir secret longtemps encore ce détail dégradant. A bien y réfléchir, la révélation en était inéluctable. Par instants, même devant elle, devant son regard calme et chaleureux où il faisait si bon vivre, j'étais traversé du pressentiment qu'elle en aurait bientôt l'écho. Il était trop clair que cela ne pouvait tarder et que tout ce fragile édifice de félicité dans lequel je me maintenais allait s'écrouler du même coup.

Le danger venait de toutes parts. Laura écrivait à ses parents. Elle en recevait d'ailleurs des subsides, juste de quoi pouvoir demeurer une invitée pour moi et décliner le reste.

Par prudence, j'avais récrit à Marseille sans donner mon

adresse d'Arotsenia, en affirmant que j'étais dédommagé, qu'on m'avait remboursé de mes frais. Mais le malheur allait prendre sa source ailleurs.

Souvent, je ferme les yeux et j'aime à me souvenir des jours qui précédèrent cette funeste circonstance. Je ne puis m'empêcher de chercher à définir ce qui fût advenu de nous si cet argent n'avait mis un mur de gêne et de malentendus supplémentaires dans nos rapports. Je me vois grimper le sentier d'Arotsenia, chaque matin, et l'appeler au balcon de sa chambre, attendre que son visage paraisse sous l'auvent fourré de vigne vierge, et la saluer là d'un rire heureux. Je me souviens de tout ce bonheur, à la fois triste et voluptueux, fait de désir réprimé et de dévouement dont je m'efforçais d'entourer sa vie.

Toujours elle était demeurée mon glaïeul noir. Et, ici comme à Madrid, ma tâche première était de la protéger. Je lui avais enfin donné ce jardin qui convenait à son âme fière. Et pour qu'il lui parût plus grand, je me montrais peu. Pour elle, je passe, aujourd'hui encore, pour un homme fort occupé, même en vacances. Et ce n'est qu'à moitié exact. Il y a des êtres qu'on a toujours le temps de voir.

Pourtant, on ne m'aperçoit pas souvent là où elle a pris l'habitude de paraître. Je lui laisse ma voiture à discrétion, pour qu'elle puisse venir sans fatigue jusqu'à la ville, mais je m'efface avec application, toujours.

Cet effacement n'est que l'expression d'un raffinement égoïste. Je veux que nos rencontres soient rares et précieuses. Je veux surtout que Laura se sente une femme libre et qu'elle ne me voie jamais sans y consentir d'abord.

Lorsque, une nuit, je l'avais ramenée à l'Arotsenia — ceci se passait il y a un mois à peine, pendant la grande semaine de Chantaco — elle m'avait attiré à elle avec un sourire mystérieux. D'un seul doigt, elle avait caressé mes joues — un geste d'indulgence ou de tendresse naissante, que sais-je...

— Et il vous faut rentrer à Ciboure? avait-elle dit.

Dans le ton, j'avais perçu qu'une telle discipline lui paraissait inutilement cruelle. Il était trois heures et demie du matin. Certes, non, de toute façon, il n'y avait pour moi ni nécessité, ni envie de retourner à Ciboure pour y coucher. Ma

chambre était là. Il suffisait d'en fermer les persiennes sur la nuit douce, d'ouvrir les draps et de s'abandonner au sommeil jusqu'au matin, à l'heure où les oiseaux font trop de bruit dans les arbres pour qu'on puisse dormir plus longtemps.

J'avais balbutié quelques mots. Je ne me rappelle même plus quoi. C'est que, ce soir-là, je la convoitais trop. J'avais trop pressé son corps dans mes bras en dansant avec elle. Il me semblait que mon désir lui faisait une robe par-dessus sa robe, et que s'il avait pu se traduire en lumière comme celui des lucioles, elle eût été habillée de paillettes des épaules jusqu'aux chevilles.

Je lui avais pris les mains, des mains douces, mais déjà pleines de griffes peintes, puisqu'elle était redevenue une dame. Je les baisais et les mordais à la fois. Or, ceci se passait la veille de cette lamentable révélation. Je me demande ce qui serait advenu le lendemain — juste ce lendemain-là — si, à ce moment, elle m'avait donné ses lèvres pour me retenir près d'elle. Heureusement, j'avais lu une prière dans ses yeux.

— Alain, qu'attendez-vous de moi ? avait-elle dit très bas.

Cela m'avait dégrisé. Je m'étais redressé, pris au piège de mon propre orgueil. J'avais été faible à l'instant. Je le regrettais et me reprenais aussitôt.

— Mon ambition, Laura, c'est que vous aimiez toujours davantage mon amour, jusqu'au point de ne plus aimer que lui.

Et j'avais ajouté :

— Pour le reste, dites-vous bien que ni ce qui est aisé, ni ce qui est probable ne me retiendront jamais.

Peut-être n'eussé-je pas dû dire cela. Cela tenait du défi. Sur le moment, on ne fait pas de psychologie. Ce que je sais, c'est que si je n'avais pas eu ce sursaut, je la prenais comme une gerbe et la portais jusqu'à mon lit.

Se fût-elle défendue ? *Probablement non.* Et c'est bien cette probabilité qui me tourmente aujourd'hui encore. Elle ne se fût probablement pas débattue, mais j'eusse été diminué à ses yeux pour cette liberté que j'avais prise.

D'aucuns me diront qu'elle me l'eût pardonné ensuite. Mais il faut se souvenir comme je me souviens. Irriarte,

Cabrahigo — et Mateo Sandoval ensuite... C'était vraiment trop tôt.

D'ailleurs, les événements du lendemain allaient me donner raison.

Cette malheureuse lettre arriva vers midi. Elle était allée d'abord à Paris, rue Galilée. Je vois encore la vignette d'Isabelle la Catholique, le papier gris, le timbre de Zarauz et cette adresse surchargée : « Faire suivre à Ascain, maison d'Arotsenia ». La dernière lettre qui devait remuer cette vieille histoire d'argent... Mais il avait fallu que cette dernière-là tombât sous les yeux de Laura.

Il y a de ces fatalités qu'on voudrait insulter, étrangler comme des bêtes malfaisantes. Si j'étais seulement venu à onze heures, si j'avais aussi donné des ordres pour que mon courrier fût gardé à la poste, et si Laura, au lieu de s'abandonner longtemps à sa cure de soleil matinale, s'en était allée plus tôt à la plage ! Tout une conjonction de circonstances mesquines venait m'accabler.

Le jardinier avait des ordres pour serrer les courriers dans un tiroir dès leur arrivée. Le facteur ne devait les remettre qu'entre ses mains. Mais il était advenu ceci : c'est que cette lettre — justement celle-là et pas une autre — avait été égarée dans la liasse destinée à mon voisin, au domaine d'Haramburu. C'est le valet du comte qui sonna au portillon pour me la rapporter. Les gens ont parfois de ces obligeances malheureuses. Laura était sur le point de partir. Elle prit la lettre et la porta sur la table. C'en était fait. Elle avait compris d'où elle venait.

Lorsque j'arrivai, peu de temps après, j'aperçus cette enveloppe toute seule sur le bois noir. Je m'en emparai avec une sorte d'horreur, comme si j'avais voulu en détruire du même coup jusqu'à l'image et le souvenir dans les yeux de tous ceux qui avaient pu la voir.

Elle ne contenait que quelques lignes signées de Mateo Sandoval : « Mon beau-père m'apprend qu'il ne vous a pas payé et que je ne dois pas vous payer. Vous seriez, m'informe-t-il, un imposteur d'une espèce particulière, un transitaire d'otages et de nitro-glycérine. On m'avait pourtant dit grand bien de vous. N'importe, cette nouvelle m'enlève un poids. Je vous assure de mon profond dégoût. »

Je relevai la tête. Laura était dans l'encadrement de la porte. Elle attendait. Elle avait fait seulement mine de s'éloigner. Aller à la ville? Non. Elle avait trop hâte de savoir ce que pouvait contenir une telle enveloppe, écrite d'une main qui lui était si familière. Peut-être aussi soupçonnait-elle qu'il s'agissait encore de cet argent. Depuis trop longtemps, elle sentait qu'on lui cachait quelque chose et que de telles questions n'avaient pu s'arranger si vite. Elle s'avança. On eût dit vraiment qu'elle voulait tout détruire.

— Puis-je savoir...

— C'est une affaire entre Sandoval et moi, dis-je, très brusque.

Elle me considéra en silence comme si j'avais été tout à coup un ennemi, mais un ennemi de l'espèce tortueuse.

— Il vaut mieux que je sache, insista-t-elle avec fermeté. Vous n'allez pas m'obliger à lui écrire?

— Aimez-vous la vérité?

— Passionnément. Je l'ai témoigné, je l'espère?

— C'est bon. Mais comment ne pas la confondre parfois avec l'erreur?

— Je ne crains pas cela. Les femmes ont mieux que de la raison : elles ont de l'intuition.

— De l'intuition... Cela ne me satisfait guère. Laura, pour l'amour de la vérité, je vous demande de me laisser détruire cette lettre sans vous la laisser lire.

— Soit. Mais le vrai et le faux sont si intimement liés... Une sorte d'amalgame... Vous devez me dire ce qui était vrai dans cette lettre. Je m'en rapporte à vous.

Je m'assis, la tête vide. Non, jamais je ne pourrais avouer cela.

— Si vous ne parlez pas, je parlerai pour vous, continua Laura, imperturbable. Alain Destagel, Mateo vous écrit pour vous dire...

— ... Pour me dire qu'il ne me doit rien.

— C'est exactement ce que je pensais. Il n'a pas remboursé. Il ne pouvait pas. Et maintenant, le pourrait-il... (Elle se parlait à elle-même, les yeux tournés vers le fond de la pièce.) Mon père non plus ne vous a pas remboursé. Je me doutais bien... (Sa voix devint plus âpre.) Je suis une femme achetée. Pas même entretenue : achetée !...

C'en était trop. Je ne pouvais plus me contenir. C'était la rage de l'impuissance,

— Eh bien ! non, ils ne m'ont pas remboursé, m'écriai-je. Ils ne m'ont pas remboursé parce qu'ils ne me devaient rien. Et ils ne me devaient rien, Laura, tout simplement parce qu'à Madrid j'avais un ordre d'enquête et non la mission de vous rapatrier. Personne ne m'avait commandé, ni payé pour vous tirer de cet esclavage. C'est moi seul, m'entendez-vous, moi seul qui l'ai décidé, sous ma responsabilité. Et je l'ai décidé parce que je ne pouvais plus vous voir vivre ainsi, parce que j'étais à la torture, parce que je vous aimais, voilà !

J'avais croisé les bras dans l'attitude du défi. Elle n'avait pas eu l'air de me suivre. Peu à peu, elle s'était mise à rire, pareille à quelqu'un qui sort d'un rêve stupide.

— Combien ? Combien m'avez-vous payée, Alain Destagel ?

— Ah ! Taisez-vous donc !

— Combien ? Je veux savoir. J'exige de savoir. Vous ne comprenez donc pas que cela me fera rire, mais rire !...

A certains moments de la vie, on éprouve subitement le besoin de s'entre-déchirer. Chez moi, il y avait de l'amertume. Chez elle, de la colère. Mais cette colère était communicative. Elle allait tourner au cynisme. Sandoval eût été là, nous nous fussions injuriés tous, dans une confusion dégradante. Elle voulait donc savoir...

— 100 000 pesetas ! Oui, je vous ai payée 100 000 pesetas ! 100 000, Laura Sandoval, et encore, je ne compte pas les pourboires...

Je criais cela. Cela me faisait du bien. Je ne pouvais plus m'arrêter de le crier. J'étais hors de moi. Mais je souffrais comme un damné. Et elle, mon Dieu, si je ne l'avais pas agrippée, je crois bien qu'elle eût arraché sa robe pour s'offrir là, sur place, comme une fille des rues. Ah ! Qu'est-ce que l'orgueil ne nous ferait pas faire...

Maintenant, je pleurais comme un collégien, la tête dans le creux de mon coude, appuyé contre le coin de la table. Était-ce ma faute, cette situation ? Faudrait-il que, toujours, il y eût cet argent entre elle et moi pour m'empêcher de lui parler d'amour et elle de n'écouter que son cœur ?

Elle se calma très vite. Elle se repentait de sa violence,

de son injustice à mon endroit. Je sentis son bras me prendre à l'épaule, m'exhorter. Elle comprenait, bien sûr. Elle comprenait que je l'adorais comme pas un peut-être ne l'avait adorée. Mais comprendre un sentiment, ce n'est pas le partager Il était clair pourtant que seul un amour partagé eût pu tout effacer. Mieux même ! Faire de ce qui nous séparait un aliment à notre tendresse.

Son affection, même ardente, me laissait peu d'espérances. Des amitiés, il en naît de vieilles amours, mais on n'en a guère vu engendrer des passions tardives. On ne lutte pas contre l'évidence : quelque chose d'indélébile demeurerait entre nous. Dans la vie de Laura Sandoval, j'étais entré un mauvais jour et par une mauvaise porte. Peut-être m'eût-elle aimé si j'étais venu plus tard, ou plus tôt. Mais le sort avait voulu qu'il en fût autrement. On ne recommence jamais rien, surtout ces choses-là.

Ces évidences me laissaient contracté, en proie à une solitude complète contre laquelle je ne voulais pas même me défendre, pas même solliciter un secours. Laura s'offrait à rentrer en Espagne. Selon elle, cela valait mieux.

— Même si je ne vous quitte pas, vous penserez que c'est pour vous payer que je reste...

— Alors, quittez-moi, Laura. Quittez-moi tout de suite.

Comme je devais souffrir pour en arriver à prononcer des paroles aussi insensées, à me proposer à l'épreuve d'une séparation ! Elle se mit à genoux près de moi, comme s'il y avait eu dans ma poitrine une blessure à panser. C'était le même mouvement du corps, ce mouvement qu'elle avait appris à la clinique d'Atocha. Il ne manquait à sa main gauche que la cuvette pleine d'eau sanglante et à sa droite le tampon d'ouate. Je l'écartai de moi avec douceur. La pitié même nous meurtrit à certaines minutes. Je ne voulais pas qu'elle fît quoi que ce fût pour moi, par pitié. Notre orgueil, toujours...

Alors, elle se redressa et se mit à déchirer la lettre de Mateo Sandoval, mais lentement, avec une espèce d'application grave.

— Nous sommes des imbéciles, dit-elle.

Je levai les yeux vers elle, vers ce front pensif, presque rude malgré sa pâleur, et que les tourments ne parvenaient pas à marquer d'un seul trait.

— Oui, nous sommes des imbéciles.

Elle avait jeté les feuillets triturés dans la corbeille à papier et revenait vers moi, les mains ouvertes.

— Venez, mon ami, et ne parlons plus jamais de tout cela.

— Nous n'en parlerons plus, mais nous y penserons sans cesse.

Elle hocha la tête.

— Alors, commençons par n'en plus parler.

◘

Destagel s'était tu. Il faisait nuit maintenant. Nous étions seuls. Du jardin montait une fraîcheur d'automne. Il appela la servante. Sa voix était redevenue calme, celle de l'homme le plus ordinaire qui fût, comme si, derrière ce masque de tous les jours, affable et parfois même souriant, rien d'exceptionnel n'avait brûlé.

— Il est tard, mon vieux Paul. Je monte dans ta voiture. Dépose-moi à l'entrée du chemin d'Arotsenia.

— La verrons-nous ce soir?

— Tu la verras. Vous la verrez tous. Je dîne avec elle et nous danserons ensuite. Il faut sourire, il faut danser. D'ailleurs, je me demande par moments si je ne suis pas l'homme le plus enviable au monde. Je n'ai rien d'elle, mais elle est là et se laisse aimer. Tu dois comprendre ces choses, toi.

J'approuvai de la tête. J'étais plus ému que je ne voulais le laisser paraître. Il me toucha l'épaule.

— Seulement, reprit-il — et sa voix s'altéra de nouveau — si jamais un homme l'invite à danser, toi par exemple ou un autre, elle se tourne vers moi d'abord, la dame d'Arotsenia, et me regarde d'un air inoubliable qui me mord le cœur :

— Le permettez-vous, mon ami?

Alors, j'ai envie de poser ma serviette, de me lever et de partir. Partir tout droit, sans me retourner.

— Elle t'aimera un jour, Alain.

Il eut un geste de doute, d'une tristesse infinie.

— Oui, peut-être... Mais n'importe. Pour moi, vois-tu, en amour comme en toutes choses, il n'y a de grandeur et de passion que dans l'incertitude.

LUCIEN MAULVAULT

L'EXODE DES ISRAÉLITES A TRAVERS LE SINAÏ[1]

« Et étant partis de Phihohiroth, ils passèrent au travers de la mer dans le désert. »

NOMBRES XXXIII - 8

Il n'y a pas dans l'Ancien Testament d'événement qui ait prêté à plus de controverses et donné lieu à autant d'interprétations contradictoires que la fuite hors d'Égypte des Israélites; il en est de même du théâtre de leurs pérégrinations à travers le Sinaï. La difficulté d'arriver à une solution s'accroît du fait que cette histoire a trait à deux nations; mais tandis que pour les scribes israélites c'est un épisode qui a fait époque, les documents égyptiens, très complets, si l'on tient compte du laps de temps écoulé, ne font en réalité aucune allusion à la présence des Israélites en Égypte, si ce n'est en qualité de travailleurs étrangers, et leur départ du pays est passé complètement sous silence.

L'Exode a probablement été un événement beaucoup plus important aux yeux des Israélites mêmes qu'à ceux des Égyptiens. L'Égypte, en ce temps-là, était une grande nation; il est donc peu vraisemblable que l'émigration d'un parti composé d'étrangers mécontents ait été considérée par elle comme un coup vital porté à son prestige, ainsi que nous pourrions être amenés à le croire d'après le livre de l'Exode. Il ne fait pas de doute que ce départ ennuya considérablement le Gouvernement de l'époque et que toutes mesures furent

1. Le Major Jarvis, auteur de l'excellente étude que nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs, a été pendant de longues années Gouverneur britannique du Sinaï. Ses études sur les questions égyptiennes et sur la presqu'île sinaïtique font, à juste titre, autorité. (N.D.L.R.)

prises pour faire revenir les fugitifs ; mais on ne possède aucun document établissant que durant cette période un pharaon égyptien ait péri noyé ; à supposer donc que le roi en personne ait vraiment accompagné l'armée vengeresse, il n'a certainement pas été au nombre des victimes.

La plupart des historiens qui se sont efforcés de résoudre la question mystérieuse de l'exacte localisation des errances et de la destruction de l'armée égyptienne, ont fondé leurs manières de voir sur des témoignages documentaires ou sur les inscriptions dont ils disposaient, plutôt que sur des considérations basées sur la configuration géographique du Sinaï et les routes qui le traversent. Il est généralement admis par la majorité des historiens que les Israélites, avant l'exode, étaient installés dans le secteur Zagadig-Ouadi-Toumilat, à l'ouest d'Ismaïlia. Ils formaient, à cette époque, une tribu nomade, et, après l'arrivée de Joseph en Égypte, ils commencèrent à quitter le territoire désertique et à s'infiltrer, à la manière des tribus arabes contemporaines, dans un pays où les pâturages et la culture des terres leur offraient de meilleures conditions d'existence. De même que tous les Arabes, ils professaient une aversion très marquée pour toute immixtion du Gouvernement dans leurs affaires et, tant qu'ils furent libres de vivre à leur guise, sur la terre de Gessen, tout alla bien. En raison du développement que prit la civilisation et de l'extension du système d'irrigation pendant l'une des nombreuses périodes de prospérité que connut l'Égypte, le Gouvernement de l'époque décida que les nomades israélites ne seraient plus désormais exempts de taxes, ni de service militaire, mais devraient participer aux charges du Gouvernement, fournir du travail, des conscrits et payer des impôts. La loi égyptienne imposant des corvées, ou travail obligatoire, était alors en vigueur, comme elle l'est actuellement, et son application aux tribus arabes qui vivent en Égypte sur la lisière des terres cultivables provoquerait aujourd'hui tout autant d'hostilité qu'elle en suscita parmi les Israélites.

L'une des tâches assignées à ceux-ci était de pourvoir à l'approvisionnement des briques, nécessaires à la construction de silos à grains ; ils n'avaient pas seulement à fournir le travail mais aussi les matériaux. Le « tibn », ou menue

paille, qui est une des parties constituantes de la brique de boue, forme aussi le principal élément du fourrage en Égypte pour tous les animaux. Les Israélites, à ce qu'il semble, ne pouvaient se procurer du « tibn » en quantité suffisante sans frustrer leur bétail ; ils durent avoir recours à de l'herbe et à

toutes sortes de plantes ; il en résulta que les briques de leur fabrication laissèrent à désirer. Les fatigues qu'ils avaient dû s'imposer prirent à leurs yeux des proportions gigantesques, comme c'est le cas pour tous les Arabes et tous les nomades réquisitionnés en vue de services publics, si légers soient-ils, et ils résolurent de se dérober au servage, bien que cette décision n'eût d'autre objet que d'échanger la terre

plus ou moins fertile de Gessen contre l'étendue inculte du territoire sinaïtique.

L'attention des théologiens, lorsqu'ils établirent l'itinéraire de l'exode israélite, a été particulièrement retenue par l'emplacement de Succouth ou Pithom. Pendant un certain temps on crut que Succouth était situé à environ vingt milles au sud de Port-Saïd ; si cette supposition avait été exacte, les Israélites, à ce que l'on calcula, auraient pris la direction du Sinaï septentrional et le désastre dont l'armée égyptienne fut victime se serait produit au lac Timsah. Plus récemment, pourtant, Pithom ou Succouth a été identifié avec Tel-el-Mashkouta, vingt milles environ à l'ouest-sud-ouest d'Ismaïlia, c'est-à-dire de vingt-cinq à trente milles au sud de l'endroit primitivement admis. On s'accorde ordinairement à considérer cette manière de voir comme ayant supplanté, à titre définitif, la théorie du Sinaï septentrional et du lac Timsah ; mais il est difficile d'admettre qu'une différence d'environ vingt milles dans l'établissement du point de départ puisse être de beaucoup d'importance pour fixer l'itinéraire d'une caravane qui erra pendant quarante ans.

La manière de voir, que nous adoptons personnellement, ne résulte pas seulement de l'étude de preuves documentaires, mais d'une connaissance personnelle et approfondie du Sinaï et de ses alentours, acquise par neuf années de séjour et de voyages dans la Péninsule, joints à une lecture attentive de la Bible, en ce qui concerne les chapitres de l'Exode et des Nombres.

Un grand nombre de théologiens ont visité le Sinaï avec l'intention de suivre la route prise par Moïse et son peuple ; mais, ne disposant que de très peu de temps, il leur a été impossible de voir quoi que ce fût en dehors de l'itinéraire accepté pendant les dix-sept cents dernières années. La route en question quitte l'Égypte proprement dite pour entrer en Sinaï dans le voisinage de Suez et, se dirigeant droit au sud, vers la région sauvage et montagneuse de l'extrême pointe de la Péninsule, elle aboutit au territoire d'Idumée, dans le voisinage d'Akaba. Des endroits tels que Mara, Elim et la Montagne-Sainte ont été désignés à de tels voyageurs qui, à défaut d'autres indications, et faute du temps nécessaire

pour étudier la Péninsule dans son ensemble, se sont vus contraints de les accepter ; de sorte que la traversée de la mer et l'engloutissement de l'armée égyptienne passent communément pour s'être produits soit à l'entrée du Golfe de Suez, soit dans le grand lac Amer qui, en ce temps-là, pourrait bien avoir été relié à la mer. Ceux qui se plaisent à donner une explication plus ou moins plausible aux miracles de l'Ancien Testament ont cru que l'armée égyptienne s'était enlisée dans l'un des immenses bas-fonds sablonneux qui existent encore à Suez et qu'une vague de marée montante, jointe à un fort vent d'est, occasionnèrent le désastre dans des conditions à peu près identiques à celles de la destruction de l'armée du roi Jean dans le Wash ; d'autres se figurent que la mer s'ouvrit réellement, laissant un passage pour les Israélites, mais qu'elle refoula et engouffra complètement l'armée égyptienne. Il est intéressant de noter que, selon les Mahométans, le désastre survint dans le golfe d'Akaba, sur la côte sinaïtique opposée, bien que la raison de la présence de l'armée égyptienne en cet endroit reste un mystère.

Jusqu'à ces dernières années la théorie a donc été universellement admise que Moïse et son armée, ayant traversé le golfe de Suez dans le voisinage de Suez, se dirigèrent vers le sud, *via* le ouadi Feiran jusqu'au Djebel Mouça (mont Moïse) ; après avoir reçu la Loi, ils seraient demeurés dans cette région montagneuse et aride, se rendant de temps à autre à Cadish Barnea, dans le nord, jusqu'au moment où ils durent traverser l'Idumée pour s'emparer de la Palestine. Il y a cependant un nombre considérable de raisons très convaincantes pour prétendre que, en dehors de ceux d'entre eux qui faisaient paître les troupeaux, les Israélites n'ont jamais pénétré dans le Sinaï méridional.

Une courte description du Sinaï peut aider à se faire une idée de la contrée inhospitalière dans laquelle les Israélites ont passé quarante années. C'est une péninsule triangulaire de 260 milles de long sur 150 milles de large, au nord, se terminant en pointe vers le sud. A l'heure actuelle, on peut géologiquement la diviser en trois régions ; d'abord, une ceinture de terrain sablonneux, profonde de 16 milles, qui, du rivage méditerranéen, se dirige vers le sud ; deuxièmement,

un haut plateau, fait de gravier et de pierre calcaire, coupé de larges ouadis, ou lits de torrents desséchés, qui, de la ceinture sablonneuse, s'allonge en pointe de 150 milles vers le sud ; troisièmement, une masse informe de montagnes granitiques, atteignant 8 000 pieds de haut, qui forme l'extrême pointe de la Péninsule. La ceinture de sable qui longe la côte disparaît, quelques milles à l'est d'El Arisch, faisant place à une terre grasse et sablonneuse qui donne d'excellentes récoltes. Il y a toute raison de croire, à en juger par l'apport alluvial de ces vingt dernières années, que cette ceinture est en grande partie d'origine récente et que, du temps de l'exode, la côte pouvait produire des récoltes en blé sur la totalité de sa longueur.

L'idée plus ou moins généralement admise était que Moïse et son armée errèrent dans le Sinaï pendant quarante années, subsistant seulement de manne et de cailles, mais on peut se rendre compte, par une lecture attentive du livre de l'Exode, que dans tous les sacrifices et dans toutes les cérémonies, le pain, la farine, la viande et autres denrées étaient en abondance ; cela permet d'avancer que les Israélites ne se nourrirent de manne que pendant les premiers mois de leur séjour en Sinaï, avant de se mettre à la culture du sol. La présence de farine, d'huile et d'animaux, tels que les bœufs, les chèvres et les moutons et les ânes, prouve qu'ils doivent avoir pratiqué la culture d'une manière extensive. En d'autres termes, les Israélites, pendant les quarante années qu'ils passèrent dans la Péninsule, doivent avoir mené à peu près le genre de vie des habitants actuels du Sinaï ; ils tirèrent tout le parti possible de ces territoires, dont le sol est propice à la culture du blé, ils récoltèrent des dattes, et ils utilisèrent la partie montagneuse pour la pâture des chèvres et des moutons. Les enfants d'Israël dépossédèrent sans aucun doute de leurs terres les habitants, qui étaient les Amalécites, tribu arabe de nomades, sans doute très semblable aux Azazma, qui occupent à présent le coin sud-est du triangle de terre cultivable. La bataille avec les Amalécites est décrite dans le Livre de l'Exode (chapitre XVII, versets 8 à 16) comme s'étant livrée à Rephidim. Après cet engagement, il nous est permis de supposer que les Amalécites se résignèrent à la défaite et qu'ils furent obligés

de laisser les Israélites occuper leur territoire. C'est une situation analogue à celle qui se produit aujourd'hui en Arabie et qui règnera également en Égypte et en Palestine tant que les Gouvernements ne s'intéresseront pas aux mouvements panarabes. Les Madianites sont probablement les ancêtres de l'actuelle tribu des Lehewat, qui occupe le territoire au sud de la mer Morte et certaines parties du sud-est sinaïtique. Moïse avait épousé une fille de Jéthro, le cheikh suprême, et comme les Israélites ne convoitaient pas leur territoire, ils entretinrent des relations amicales avec la tribu ; et ce fut à l'instigation de Jéthro que Moïse institua ses Lois et son organisation tribale, qui correspondent à tous égards à la codification en vigueur dans le monde arabe d'aujourd'hui.

Les raisons qui permettent de prétendre que les Israélites ne sont jamais venus dans le Sinaï méridional, mais se sont confinés dans le nord de la Péninsule, sont, on va le voir, assez frappantes.

Mais, avant d'accepter une nouvelle théorie, il est nécessaire d'examiner celle que l'on rejette et les considérations qui militent en sa faveur. Le seul argument favorable à la théorie du Sinaï méridional et du mont Moïse, c'est la tradition. On devrait pourtant se rappeler qu'un laps de quinze cents années s'est écoulé entre l'époque de l'exode et celle du départ des premiers pèlerins désireux de repérer l'emplacement de la Montagne-Sainte et que, jusqu'à l'an 300 après J.-C., une montagne totalement différente — le Djebel Serval — fut prise pour cet emplacement. La tradition n'est jamais infaillible et, parmi les populations d'Arabes nomades, la connaissance des lieux et des faits est sujette à tomber complètement dans le vague avec le temps, beaucoup de voyageurs en ont fait l'expérience à leurs dépens. Les pèlerins anciens avaient probablement très peu de données pour guider leurs recherches, en dehors du fait que la Montagne de la Loi était connue pour être très élevée et d'aspect impressionnant ; toutefois, la hauteur, de même que l'impression causées sont en grande partie une question de relativité. Le mont Moïse est certainement une masse granitique des plus imposantes et 8 000 pieds de haut ne représentent pas une faible dimension ; mais le Sinaï septentrional a desmontagnes mesurant 2 000 pieds,

qui surgissent d'une plaine plate et sont tout aussi impressionnantes par rapport au pays environnant.

En second lieu, le Sinaï méridional n'est qu'une masse chaotique, toute de granit, et, lui concédât-on une quantité de pluie considérablement plus importante que celle dont il bénéficie à l'heure actuelle, aucun effort d'imagination ne pourrait permettre de supposer qu'il ait jamais été à même de nourrir les importants troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, etc., qui accompagnaient l'armée, sans faire entrer la question du blé en ligne de compte. Les dattes et quelques fruits, tels que les poires, les amandes, etc., sont les seuls produits comestibles du Sinaï méridional ; on les récolte dans certains des profonds ouadis, sur un sol composé de granit désagrégé, et il n'y a peut-être pas cinquante arpents qui soient capables de produire du blé sur tout le territoire. La seule partie du Sinaï où le blé puisse être cultivé à volonté, c'est le triangle El Arisch-Raphia-Kosseima. Du temps de Moïse, les frontières n'étaient pas nettement définies et il ne fait pas de doute que la steppe sinaïtique s'étendait jusqu'à Aslouj, en Palestine. Cette portion de territoire donne aujourd'hui des récoltes de première qualité en orge et en avoine ; les vestiges des terrasses en pierre que l'on trouve dans tous les grands ouadis prouvent que cette zone était cultivée d'une manière beaucoup plus intensive dans le passé qu'elle ne l'est de nos jours, et cela par une race qui possédait un certain degré de civilisation. Il ne peut faire aucun doute que le lieu de séjour de l'armée israélite se soit trouvé compris dans ce triangle. L'étude de l'Exode et des Nombres montre que les diverses tribus israëlites présentaient des caractéristiques différentes — certaines d'entre elles se composaient de prédicateurs, d'autres d'artisans, etc. Il y a donc lieu de supposer que les cultivateurs et les artisans de l'armée demeurèrent sur cette portion plus ou moins civilisée de territoire, tandis que les pâtres erraient à l'aventure dans le Sinaï méridional et central, en quête de pâturages.

A l'encontre de cette théorie, on peut alléguer l'importance de l'armée, importance telle qu'il n'eût pas été possible à ce petit coin de terre de subvenir aux besoins des trois millions d'âmes (chiffre mentionné dans les Nombres, chapitre I) qui

suivirent Moïse hors d'Égypte. Après la promulgation de la Loi, Moïse fit le recensement des combattants dans les tribus ; chaque homme âgé de plus de vingt ans, et apte au combat, fut dénombré et le total s'éleva à 603 550. Si l'on accorde une femme à chaque combattant, deux enfants et un ascendant âgé, ce qui représente une estimation très modérée pour une race orientale, on arrive au chiffre stupéfiant de 3 millions. L'absolue impossibilité de faire sortir d'Égypte une armée de cette importance et de pourvoir à sa subsistance dans le désert a, depuis longtemps, frappé les spécialistes de l'étude des errances, et sir Flinders Petric a expliqué, d'une manière tout à fait plausible et ingénieuse, les raisons de cette erreur d'interprétation. Le mot hébreu pour mille « alaf » peut aussi signifier famille ou section et, en quelque sorte, s'assimiler au mot arabe « aila », employé dans le même sens. Les Nombres — I, verset 21 — disent : « Ceux de la tribu de Ruben qui furent comptés furent quarante-six mille cinq cents. » Et ainsi de suite. Si l'on prend « mille » pour famille », on arrive au résultat suivant :

Tribu de Ruben ...	46	familles,	500	combattants	— non 46 500
— Simeon ..	59	—	300	—	
— Gad	45	—	650	—	
— Juda	74	—	600	—	
— Issacar ..	54	—	400	—	
— Zabulon..	57	—	400	—	
— Ephraïm .	40	—	500	—	
— Manasse..	32	—	200	—	
— Benjamin.	35	—	400	—	
— Dan	62	—	700	—	
— Ascer....	41	—	500	—	
— Nephtali .	53	—	400	—	

On peut se rendre compte que, dans la plupart des cas, à un grand nombre de familles, correspond un nombre de combattants proportionnellement important — par exemple, Juda 74 familles, 600 hommes, et Dan 62 familles, 700 hommes. Il y a des exceptions à la règle ; mais, dans l'ensemble, la théorie tient bon. Si on accorde quatre serviteurs à chaque combattant, on arrive au chiffre modéré de 27 000 ;

c'est là une armée à même de se déplacer sans beaucoup de difficultés, et qui a pu très facilement vivre par ses propres moyens dans la zone cultivable du Sinaï septentrional ; c'est en réalité le chiffre approximatif de la population qui vit sur ce territoire à l'heure actuelle. L'argument que le nombre total ne doit pas avoir dépassé 30 000 est corroboré par le fait que Moïse remplissait le rôle de juge et de médiateur dans tous les différends et qu'il n'y avait que deux sages-femmes pour toute l'armée.

L'Exode et les Nombres contiennent de fréquentes allusions à Cades Barnea, qui a été identifiée avec l'actuelle Aïn Cadeis, sur la frontière palestinienne, au sud de Kosseima. Aïn Cadeis, cependant, ne consiste qu'en une source insignifiante et Cades Barnea est plus probablement l'actuelle Aïn Gedeirat, située à cinq milles au nord ; à cet endroit, un petit cours d'eau, plein de vitalité, coule à travers la vallée, sur une distance de cinq milles et demi. On trouve là les vestiges d'une culture intensive et de travaux d'irrigation ; entre autres, un très beau réservoir en pierre, mesurant vingt-cinq yards carrés et neuf pieds de profondeur. Le réservoir remonte très loin dans l'antiquité et, jusqu'à présent, on n'a rien découvert dans le ouadi qui puisse donner une indication précise quant à l'identité des constructeurs. D'après la nature de l'ouvrage, ce n'est évidemment pas un travail que l'on puisse imputer aux Romains et il n'est pas du tout impossible que les Israélites eux-mêmes en aient été les auteurs.

Le troisième point qui s'oppose à la théorie du Sinaï méridional comme théâtre des errances israélites, c'est la question de la manne. La plupart des savants ont reconnu que la manne est un dépôt laissé par un petit insecte qui se nourrit de tamaris à certaines époques de l'année. On peut en trouver les petits grains blancs, gros comme une graine de coriandre, en grande quantité, sous les buissons de tamaris, au printemps. Ce genre de nourriture n'est pas précisément appétissant, mais suffirait certainement à maintenir ensemble l'âme et le corps. On rencontre très peu de tamaris dans le Sinaï méridional, mais il y en a beaucoup sur la côte méditerranéenne ; des souches d'arbres à demi-fossiles révèlent qu'avant l'envahissement de cette portion de territoire par les dunes, elle était entourée

d'une véritable ceinture boisée de tamaris qui dut fournir aux Israélites de la manne en quantité suffisante.

Le quatrième argument, et le plus convaincant, se rapporte aux cailles. A deux reprises différentes, une fois après leur départ d'Elim et une autre fois, bien plus tard, à Kibroth-Hattavah, les Israélites vécurent des cailles qui arrivaient de la mer et s'abattirent en une nuée près de leur camp. C'est un spectacle que l'on est à même de contempler aujourd'hui sur presque tous les points de la côte méditerranéenne, durant la migration d'automne. Pendant les mois de septembre et d'octobre, peu après l'aube, presque tous les jours, on peut voir un nuage de cailles venir de la mer dans un tel état d'épuisement qu'elles s'abattent sur le rivage et gagnent, en chancelant, l'arbrisseau le plus proche pour s'y abriter. Les oiseaux, dans cet état de prostration, se laissent très facilement attraper à la main et, une année où la migration est abondante, il serait tout à fait possible à une armée aussi nombreuse que celle des Israélites de s'en nourrir à satiété, et il est aussi très possible, ces oiseaux étant extrêmement gras et huileux, que l'abus de ce genre de nourriture occasionne des troubles gastriques ; c'est apparemment ce qui se produisit à Kibroth-Hattavah. Tout cela pourrait très facilement se répéter de nos jours dans le Sinaï septentrional, mais non dans la zone sud où la caille n'apparaît jamais ; les essaims migrateurs s'abattent sur la rive méditerranéenne et nulle part ailleurs. Cet argument suffit à prouver, à lui seul, que la course errante doit s'être nécessairement déroulée dans le nord et non dans le sud de la Péninsule.

Une autre considération, à l'encontre de la théorie qui fait du Sinaï méridional le théâtre des errances, dérive du fait suivant : bien que les Égyptiens de ce temps-là aient tout ignoré du Sinaï septentrional, ainsi que l'atteste l'absence complète de temples ou d'édifices d'aucune sorte dans cette région, ils avaient des intérêts considérables en Sinaï méridional, où ils possédaient des mines de turquoise et de cuivre et dont les perles, péridots et autres pierres semi-précieuses les attiraient. Des vestiges d'au moins dix exploitations minières existent en différentes parties dans la pointe de la Péninsule et, à Serabit-el-Khadim, on trouve un temple et des ruines de

casernes militaires dont la date prouve qu'au moment de l'Exode le Sinaï méridional était occupé par les troupes égyptiennes qui protégeaient les mines.

Moïse connaissait bien le Sinaï avant d'y conduire les Israélites ; il avait visité le pays et, en outre, épousé la fille de Jéthro, un Arabe du Sinaï ou de Transjordanie. Il est très peu probable qu'il se soit aventuré à conduire les enfants d'Israël dans un pays où ses ennemis tenaient garnison. Entre parenthèses, les casernes de Serabit-el-Khadim ne sont qu'à cinquante milles du mont Moïse et les Israélites, d'après le livre des Nombres, ont campé aux pieds du mont Moïse pendant plus d'une année, c'est-à-dire à une journée de marche des troupes égyptiennes.

Si l'on recherche dans le Sinaï septentrional une montagne qui corresponde à l'emplacement de la Promulgation de la Loi, le Djebel Hellal, trente milles au sud d'El Arisch, s'impose à l'esprit immédiatement. C'est un massif crayeux extrêmement imposant, haut de plus de deux mille pieds, qui surgit au milieu d'une vaste plaine alluviale ; bien plus petit que le mont Moïse, il est beaucoup plus impressionnant, car il se dresse isolément. Le mont Moïse, au contraire, est seulement l'un des dix pitons de dimensions identiques qui couvrent un espace de vingt milles carrés et il n'est ni le plus élevé, ni le plus imposant de la chaîne.

Ce nom de Djebel Hellal a une signification particulière, car le mot arabe « hellal » veut dire « légal » et s'applique généralement à l'égorgement des animaux, c'est-à-dire que si un animal est tué selon les règles, qui consistent à lui couper la gorge, il passe pour être « hellal ». Comme le mont Moïse évoque d'abord l'idée de la Promulgation de la Loi et, en second lieu, de nombreux sacrifices d'animaux égorgés à la manière juive — qui, entre parenthèses, est celle des Mahométans, — le nom d'Hellal laisse supposer que cette montagne peut très bien avoir été le véritable siège de la Promulgation de la Loi. En Égypte et en Palestine, la plupart des noms de lieu ont une signification. Par exemple, Luqsor est une corruption de el Aqsar — les Forts ; Bir Sheba signifie Septième Puits ; Tek-el-Kebir veut dire la Grande Colline, etc. et la tradition a toujours une explication en réserve quant au

sens ; mais, pour Hellal, les Arabes de l'endroit n'ont aucune interprétation. Ils vous disent que c'est le lieu où les animaux étaient égorgés selon les prescriptions de la loi ; mais si on leur demande à quelle époque ce massacre prenait place, alors, ils ne peuvent que dire : « Wallahi, min arif? (« Mon Dieu, qui le sait? »)

Puisqu'il s'agit de noms, il est intéressant de noter que dans le livre de route des errances israélites, relatées au chapitre XXXIII des Nombres, alors que les différents terrains de campement sont mentionnés par ordre, on ne trouve qu'un seul endroit en Sinaï méridional offrant quelque ressemblance avec l'un de ceux mentionnés dans cette liste. C'est le ouadi Feiran qu'on suppose être la steppe de Paran, où les Amalécites furent battus. Cependant, dans le Sinaï septentrional, il y a aujourd'hui un grand nombre de noms qui, en arabe, n'ont aucune signification et ressemblent de près aux endroits mentionnés dans l'Exode. Ce sont : Cadeis, qui a déjà été reconnu comme étant Cades Barnea ; Hazira, qui peut être Hazeroth ; Hariedin, qui ressemble à Haradna ; Libni, qui serait Libnah ; Rissan Aneiza ou Rissah ; Arisch ou Alouch, etc., et tous ces endroits sont situés dans le triangle de terre cultivée à portée du Djebel Hellal.

En lisant l'Exode, on y trouve mention des espaces incultes et du désert sinaïtique, des steppes de Chour et de Paran, etc. Tous ces endroits ont fait l'objet d'études méticuleuses et il est regrettable qu'on n'ait pu en tirer aucune conclusion quant aux délimitations que les Israélites assignaient à ces différents territoires désertiques. Les livres de l'Exode et des Nombres présentent tous deux un grand intérêt et ce sont de merveilleux spécimens de la littérature du temps ; mais comme livres de route, ce sont des pièces à conviction qui laissent beaucoup à désirer. Il est absolument impossible de dessiner exactement la carte de l'itinéraire adopté par les Israélites et toute tentative dans ce sens demeure infructueuse. Tout ce que l'on peut faire, c'est de les suivre, plus ou moins, dans leur course vagabonde jusqu'au triangle El Arisch-Raphia-Kosseima.

A deux reprises, cependant, on trouve mention de la mer Rouge ; une première fois, comme l'endroit où fut engloutie

l'armée égyptienne et, la seconde fois, dans le récit de la halte que les Israélites revinrent y faire après leur départ d'Elim, et c'est en cette occasion que la première nuée de cailles s'abattit sur le camp. Le fait que la mer Rouge est mentionnée avec précision porte à supposer que, *ipso facto*, la destruction de l'armée peut avoir pris place près de Suez et que les pérégrinations israélites ont eu pour théâtre le sud de la Péninsule. Mais, dans le document hébraïque, « mer Rouge » est la traduction des mots hébreux « Yam Suf » et l'équivalent exact de « Yam Suf » n'est pas mer Rouge, mais mer des Roseaux (Sea of Reeds). Il ne croît aucune espèce de roseaux dans la mer Rouge et il n'y a par conséquent pas la moindre raison d'établir un lien entre Yam Suf et le golfe de Suez, ni avec aucune autre partie de la mer Rouge. Le seul endroit qui, de quelque manière, puisse suggérer l'idée d'une mer de roseaux, c'est le grand lac Bardawil, qui s'étend le long de la côte méditerranéenne, entre Port-Saïd et El Arisch. A certains endroits des bords de ce lac on trouve de grandes étendues couvertes de roseaux et, si nous pouvons accepter le lac Bardawil comme étant le Yam Suf de l'écriture hébraïque, les pérégrinations israélites, les épisodes des cailles et de la manne, la Promulgation de la Loi et même l'engloutissement de l'armée égyptienne s'adaptent l'un l'autre comme les pièces détachées d'un casse-tête en bois découpé.

Ainsi que je l'ai déjà mentionné, il y a un certain nombre de gens qui se plaisent à accepter les miracles de l'Ancien Testament les yeux fermés, et d'autres dont la nature terre à terre les incite à en rechercher l'explication plausible. Ces derniers considèrent les Israélites comme une race fanatique, imbue de l'idée qu'elle est l'élue de Dieu, plongée dans la superstition, qui attribuait à l'intervention directe du Tout-Puissant les événements que, dans son ignorance, elle jugeait inexplicables ; aussi ces esprits réalistes réclament-ils, non sans motif, une explication positive de tous les miracles dont les Israélites furent l'objet.

Le coup de verge dont Moïse frappa le roc de Rephidim et le jaillissement d'eau qu'il provoqua font l'effet d'un véritable miracle, mais l'auteur de cette étude a été le témoin oculaire d'un épisode identique. Certains hommes du corps des gou-

miers sinaïtiques avaient fait halte dans un ouadi et creusaient dans le sable mou, accumulé sur l'un des flancs du roc, pour atteindre une source dont l'eau filtrait lentement, au travers de la roche crayeuse. Comme les hommes travaillaient mollement, le Bash Shawish, le sergent porte-drapeau, leur dit : « laissez-moi faire » et, s'emparant de la pelle de l'un des hommes, il se mit à creuser activement, suivant la coutume de tous les sous-officiers du monde quand ils veulent montrer leur savoir-faire à leurs hommes, sans être d'ailleurs dans l'intention de continuer pendant plus de deux minutes. L'un de ses vigoureux coups de pelle heurta le roc, le fit craquer et réduisit en miettes la croûte dure et polie qui se forme sur la pierre à chaux exposée à l'air et, de la roche poreuse ainsi mise à nu, s'élança un grand jet d'eau claire. Je ne puis que déplorer l'attitude de ces goumiers soudanais qui, parfaitement au courant des actes de tous les prophètes, et qui, ne brillant pas par un excès de piété, se laissèrent aller à acclamer leur sous-officier aux cris de : « Bravo, le Prophète Moïse. » Voilà une explication très plausible de ce qui se produisit lorsque Moïse frappa le roc à Rephidim, et l'on peut ajouter que Moïse, homme d'un savoir extraordinaire, avait sans doute, dans sa perspicacité, prévu un événement de ce genre.

La théorie, qui veut que les pérégrinations israélites se soient déroulées dans le nord du Sinaï et non dans le sud, n'est pas du tout nouvelle ; elle a été admise pendant longtemps par un nombre considérable de théologiens, quoique, entre parenthèses, cette manière de voir ait été mise en doute par un nombre plus grand encore. Tout l'objet de mes efforts, jusqu'ici, a été de renforcer cette théorie en la présentant sous le jour de neuf années de voyages en Sinaï et d'apporter un nouvel argument, basé sur une connaissance spéciale du pays, à l'appui des conclusions qui en résultent. La partie vraiment déconcertante de l'Exode est la submersion de l'armée du Pharaon, les circonstances dans lesquelles ce désastre s'est produit et l'endroit où il survint. La théorie d'après laquelle, par une marée particulièrement basse et à la faveur d'un fort vent d'est, la mer se serait retirée des bas-fonds vaseux qui forment les alentours de Suez et les aurait laissés à sec

pour permettre aux enfants d'Israël de traverser, est difficile à admettre, car un vent d'est n'aurait pu avoir aucune prise sur la mer à cet endroit. L'autre théorie, selon laquelle le désastre se serait produit dans le grand ou le petit lac Amer, est tout aussi inexplicable, car les grands vents, à cet endroit, ne donnent pas lieu à des déplacements d'eau appréciables. Une rafale des plus violentes aurait pu abaisser le niveau de l'eau de quelques pouces du côté du vent, mais sans parvenir à mettre à nu une grande étendue de sable ou de boue. Du côté de la rive méditerranéenne, cependant, la route que les Israélites sont censés avoir suivie rencontre le vaste lac Bardawil, qui mesure quarante-cinq milles de long sur treize de large et la présence de ce lac fournit une explication très plausible de l'événement.

Le lac Bardawil, ainsi qu'il a déjà été expliqué, renferme de grandes masses de joncs et de roseaux sur sa rive méridionale et peut, par conséquent, très bien être le Yam Suf, non pas la mer Rouge, mais la mer des roseaux, dans laquelle les Égyptiens furent engloutis. Son nom, par conséquent, plaide en faveur de cette hypothèse ; c'est en réalité une immense cuvette d'argile, située à environ six à dix pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée, et séparée de la mer sur toute sa longueur par un très étroit ruban de sable, dont la largeur varie de un à trois cents yards. Actuellement, le lac sert de pêcherie à mulets ; des canaux creusés dans l'épaisseur du banc de sable l'alimentent en eau de mer, mais, à l'état normal, c'est une vaste cuvette incrustée de sel. Pendant la guerre, lors de l'invasion du Sinaï par les Turcs, la pêche dans le lac fut suspendue et il revint vite à son état naturel ; les canaux le reliant à la mer furent complètement envahis par le sable et le lac se dessécha très rapidement, laissant à découvert une surface d'argile saline, incapable de supporter le poids d'une auto, contrairement à l'opinion inconsidérée de beaucoup de conducteurs. La mer, pendant les tempêtes, désobstrua de temps à autre les canaux et inonda le lac, mais les brèches ainsi formées s'ensablèrent derechef et quelques mois plus tard le lac était de nouveau à sec. Nous avons ainsi, à cet endroit, un étroit passage sablonneux formé par la langue de sable qui conduit directement à la

partie cultivable du Sinaï septentrional, près d'El Arisch ; il forme encore une des principales routes conduisant à El Arisch et en Palestine.

Au temps de l'Exode, la branche pélusiaque du Nil se jetait dans la mer à Mohamedieh, qui est l'actuelle Kantara. Mohamedieh, maintenant, n'existe plus que de nom, mais c'était le vieux port de Gherra, et les quais de pierre se voient encore sur le rivage, tandis qu'un peu à l'intérieur des terres, et à l'ouest, se trouvent les ruines de la ville de Péluse. Ce fut là, entre parenthèses, que les Mahométans rencontrèrent d'abord les Romains, et Péluse est la première ville égyptienne tombée sous leurs coups.

La branche pélusiaque du Nil peut donc être considérée comme le point de départ de l'exode des Israélites vers le désert ; ils avaient évidemment pour objectif les riches terres de la Palestine méridionale.

Après avoir traversé la branche pélusiaque, Moïse eut à choisir entre la route qui suit maintenant la voie ferrée, *via* Romani et Bir-el-Abd, et le chemin qui longe le bord de la mer, lesquels sont tous deux également fréquentés de nos jours par les chameliers. Il est possible qu'à cette époque le chemin principal soit passé par Romani, en raison des puits qui s'y rencontraient. A présent, la route est couverte de dunes difficiles à franchir, mais, comme le sable passe pour être d'origine plus ou moins récente, il est très possible que ç'ait été jadis une grande piste praticable. Moïse choisit très probablement l'itinéraire qui suit le bord de la mer, car il l'éloignait davantage des Égyptiens et lui permit ainsi de gagner sur eux quelques heures précieuses. Le chapitre XIII, versets 17 et 18, de l'Exode, s'exprime comme suit :

17. « Or, le Pharaon ayant fait sortir de ses terres le peuple d'Israël, le Seigneur ne les conduisit point par le chemin du pays des Philistins, bien qu'il fût le plus proche, car Dieu dit : « ... de peur qu'ils ne vinssent à se repentir d'être ainsi sortis s'ils voyaient s'élever des guerres contre eux et qu'ils ne retournassent en Égypte. »

18. « Mais Dieu leur fit faire un long circuit par le chemin du désert qui est près de la mer Rouge. Ainsi les enfants d'Israël sortirent en armes du pays d'Égypte. »

Ce qui prête corps à notre manière de voir. L'Exode établit que les Égyptiens rejoignirent les Israélites alors que ces derniers étaient campés près de la mer, à Pi-Hairoth, devant Bahal-Tsephon, qui se trouve entre Migdol et la mer. Pi-Hairoth pourrait bien être la ville même de Mohamedieh ou bien celle de Galss, située vingt-cinq milles plus à l'est, sur la chaussée sablonneuse qui sépare le lac Bardawil de la mer ; mais sa position exacte importe peu, le point à retenir est que l'armée égyptienne, partie de Memphis, ou peut-être d'un poste militaire voisin de Zagazig, s'efforça de rejoindre les Israélites ; comme ceux-ci s'enfuyaient le long de la côte, le parti à adopter semblait être de prendre un raccourci pour essayer de les devancer. Le raccourci dut les faire passer par Kantara et les amener à traverser Katia, sur la côte méridionale du lac Bardawil, qui est étroit à cet endroit. Le Bardawil était alors à l'état normal, c'est-à-dire une cuvette d'argile desséchée. C'était au printemps, en avril, époque à laquelle le temps est tout à fait instable en Égypte. Dans l'Exode, chapitre XIII, il est relaté qu'une colonne de nuages, le jour, et une colonne de feu, la nuit, accompagnait l'armée. D'après le livre de sir Hanbury Brown, *la Terre de Gessen et l'Exode*, ce phénomène aurait été produit par les torches que portaient les caravanes pendant leur traversée du désert pour indiquer la route aux retardataires ; la fumée, dans l'atmosphère transparente, en aurait été visible sur plusieurs milles et, la nuit, le reflet des torches sur le nuage de fumée aurait pris l'apparence d'une colonne de feu. C'est là une explication très plausible, mais ne serait-il pas préférable de considérer la colonne de nuage et la colonne de feu comme quelque chose qui eût suggéré aux Israélites, non la main de l'homme, mais la main de Dieu ?

En Sinaï, lorsque le temps menace, il se forme un amoncellement de nuages très curieux. C'est une immense colonne de cumulus dont le centre est noir, frangé de déchiquetures blanchâtres. Cette colonne, qui part de l'horizon, constitue un spectacle très impressionnant, s'allonge jusqu'au zénith et lance constamment des éclairs qui, la nuit, forment une coulée embrasée et intermittente. Le nuage en question dans l'Exode venait de l'Orient, comme cela s'est produit cette année et,

à cela près, tous les ans depuis que je suis en Sinaï ; il ne fait pas de doute qu'aux yeux des Israélites superstitieux cette double colonne parût être un signe avertisseur du Tout-Puissant, leur indiquant la route à suivre. C'est à ce signe avertisseur qu'ils durent leur salut, puisque la tempête qu'il pronostiquait amena l'engloutissement de l'armée égyptienne.

Les Égyptiens partirent avec l'intention de traverser cette cuvette argileuse pour devancer les Israélites, mais ils se trouvèrent presque immédiatement aux prises avec des difficultés. Dans l'Exode, chapitre XIV, verset 24, il est dit : « Et il arriva que sur la veille du matin l'Éternel, étant dans la colonne de feu et dans la nuée, regarda le camp des Égyptiens et le mit en déroute. » Cela ne concorde pas du tout avec l'idée d'antan que la mer s'entr'ouvrit pour frayer un chemin aux Israélites et se referma sur les Égyptiens. Ç'eût été seulement l'affaire de quelques minutes et le verset ci-dessus suggère plutôt l'idée d'une armée, composée de chariots et de cavaliers qui se sont avancés jusqu'au milieu d'une cuvette de limon trop molle pour les porter, et dont les difficultés s'accrurent sensiblement à la suite d'une pluie torrentielle provoquée par la colonne de nuages.

Il est également mentionné dans l'Exode, chapitre XIV, verset 20, que le nuage se trouvait placé entre les Israélites et les Égyptiens et qu'il était d'un blanc éclatant du côté des Israélites, et noir au-dessus des Égyptiens. C'est là une excellente description d'un des violents orages propres au désert de Sin. Ces orages, qui sont uniquement locaux, déversent habituellement une énorme quantité d'eau sur un espace restreint, d'environ quatre milles carrés, et le nuage qui provoque cette pluie diluvienne est toujours d'un noir intense ; mais, en dehors de son champ d'action, le soleil darde ses rayons sur la pluie qui tombe et lui donne l'apparence d'un rideau d'argent, agité de lueurs scintillantes.

Il est dit au verset 25 :

« Il ôta les roues de leurs chariots et fit qu'on les menait bien pesamment. Alors, les Égyptiens s'entredirent : « Fuyons les Israélites, car le Seigneur combat pour eux contre nous. »

Jusque-là, il n'est nullement mentionné que la mer soit revenue, et, cependant, toute l'armée égyptienne était déjà

enlisée ; les roues avançaient péniblement et certaines avaient été arrachées à leurs essieux.

Les trois versets suivants disent :

« En même temps, le Seigneur dit à Moïse : « Étendez votre main sur la mer afin que les eaux retournent sur les Égyptiens, sur leurs chariots et sur la cavalerie. »

« Moïse étendit donc sa main sur la mer et, vers la pointe du jour, elle retourna avec impétuosité au même lieu où elle était auparavant. Ainsi, lorsque les Égyptiens s'enfuyaient, les eaux vinrent au-devant d'eux et le Seigneur les enveloppa au milieu des flots. »

« Les eaux revinrent et couvrirent les chariots et la cavalerie de toute l'armée du Pharaon qui était entrée dans la mer en poursuivant Israël et il n'en échappa pas un seul. »

Il est reconnu que l'explication de ce phénomène est simple. Le fort vent d'est qui provoqua une très grosse mer sur la côte sinaïtique, beaucoup plus grosse, entre parenthèses, que si la tempête avait soufflé du nord ou du nord-ouest, fit que les vagues vinrent se briser sur la chaussée de sable, en six ou sept endroits différents, incident qui se produit deux ou trois fois l'an, et tout le lac Bardawil se trouva inondé en très peu de temps, à une hauteur de cinq ou six pieds. Il n'est pas suggéré que l'eau soit survenue en trombe, car l'inondation de cette vaste étendue demande du temps et le lac se remplit plus ou moins rapidement, suivant le nombre et la dimension des canaux creusés dans la digue de sable, mais on peut admettre que cet événement fut extraordinaire et l'inondation du lac, rapide. Que celui-ci ait mis un jour ou une semaine pour se remplir, de toute manière c'en était fait du sort des Égyptiens. Ils s'enlisèrent désespérément dès l'entrée et se trouvèrent aux prises avec plusieurs pieds d'eau de mer aussi bien que de boue. Il est facile de se rendre compte que tous les chariots et les chevaux furent perdus et que probablement peu nombreux furent ceux d'entre les hommes qui se sauvèrent à la nage. Cette catastrophe pourrait se produire aujourd'hui si une armée était assez insensée pour s'aventurer au large de cette cuvette de limon, par un temps menaçant.

Le verset 29 dit :

« Mais les enfants d'Israël passèrent à sec au milieu de la

mer ayant les eaux à droite et à gauche, qui leur tenaient lieu de mur. »

C'est précisément l'impression que vous éprouvez si vous longez l'étroite bande de sable qui sépare la Méditerranée du lac Bardawil. La rive méridionale du lac est hors de vue et on a l'illusion de suivre une grande route, très étroite, bordée des deux côtés par la mer, sensation à la fois impressionnante et angoissante. Il n'est pas difficile de comprendre que les Israélites, superstitieux, se soient figurés que Dieu avait ouvert ce chemin spécialement à leur intention.

Dans le chapitre suivant de l'Exode, Moïse entonne son chant de triomphe et on peut excuser en cette circonstance une petite licence poétique quand il parle des flots se dressant en un monceau. Malgré l'emphase de l'expression, il réitère cependant l'assertion que les Égyptiens furent engloutis tout aussi bien par la terre que par l'eau et confirme l'impression qu'ils se trouvèrent enlisés. En tout cas, le cantique de Moïse fut composé environ sept siècles plus tard et ne présente peut-être pas plus d'authenticité que le propos attribué à Wellington, selon lequel la bataille de Waterloo aurait été gagnée sur le terrain de jeu d'Eton, d'où la fameuse légende de l'interpellation : « Debout, gardes, et sus à eux ! »

Immédiatement après avoir échappé à l'armée égyptienne, les Israélites arrivèrent à Marah, où l'eau était amère. Ils se tournèrent probablement vers le sud, à la recherche d'eau potable aussitôt qu'ils eurent atteint l'extrémité orientale du lac et rencontré les puits de Mazar, dont l'eau est incontestablement amère ; elle est même tellement mauvaise qu'elle ne peut être utilisée pour les locomotives du chemin de fer palestinien.

De Marah, ils se dirigèrent à nouveau vers le nord et campèrent près de la mer, à Elim, probablement l'actuelle Masaïd. La, ils trouvèrent de l'eau en abondance et quelques rares palmiers, car c'est là tout Masaïd. Le manque de nourriture se fit sentir à l'état aigu et ils furent miraculeusement sauvés, d'abord par la manne et ensuite par les cailles.

A Masaïd et en allant vers l'est, on rencontre maintenant beaucoup de tamaris, énormes et très vieux, et des troncs d'arbres, qui, autrefois, doivent avoir formé presqu'une forêt,

sont enfouis dans le sable. C'est également le meilleur endroit du littoral méditerranéen pour les cailles.

Au chapitre XVI du livre de l'Exode, verset 13, il est simplement déclaré :

« Et il vint donc le soir un grand nombre de cailles qui couvrirent tout le camp et le matin il y eut aussi une couche de rosée à l'entour du camp. »

D'où l'on conclut que les cailles n'étaient pas particulièrement abondantes, ce qui concorderait avec la migration de retour du mois d'avril, époque à laquelle les cailles survolent le désert septentrional et se reposent pendant un jour sur la côte avant de traverser la Méditerranée. Cette migration est loin d'être aussi importante que celle venant d'outre-mer, en septembre et octobre. Dans les Nombres, chapitre XI, on lit aux versets 31, 32, 33 :

31. « En même temps, un vent soulevé par le Seigneur, saisissant des cailles au delà de la mer, les amena et les fit tomber dans le camp, en un espace aussi grand qu'est le chemin que l'on peut faire en un jour et il y en avait presque la hauteur de deux coudées. »

32. « Le peuple se levant donc amassa, durant tout le jour et la nuit suivante et le lendemain, une si grande quantité de cailles que ceux qui en avaient le moins en avaient dix homers et ils les firent sécher tout autour du camp. »

33. « Ils avaient encore de la chair entre les dents et ils n'avaient pas achevé de manger cette viande que la fureur du Seigneur s'alluma contre le peuple et le frappa d'une très grande plaie. »

Ceci se produisait beaucoup plus tard, après la Promulgation de la Loi, et se rapporte sans doute à la migration d'automne ; à ce moment-là les oiseaux arrivent par nuées et sont extraordinairement gras ; cela expliquerait la désastreuse épidémie de gastrite aiguë dont l'armée souffrit apparemment. L'évaluation à deux coudées de l'épaisseur de la couche qu'elles formèrent au-dessus de la surface du sol ne saurait, bien entendu, être prise à la lettre, car l'idée d'une épaisseur de cailles de trois pieds, sur un espace de quarante milles, prêterait à rire. L'explication semble simple : à savoir qu'elles volaient à deux coudées au-dessus du sol, hauteur à laquelle

se tient normalement une caille fatiguée, de sorte qu'il était relativement facile de les assommer avec des branches de palmiers.

Au delà de ce lieu de campement, aucune tentative pour suivre pas à pas les pérégrinations israélites n'a été entreprise ; la plupart des noms de lieux ont disparu et le compte rendu que nous en donne le livre de l'Exode est tellement vague qu'il est impossible de s'en faire une idée nette. Dans le chapitre des Nombres, il n'est cependant fait mention que de vingt-sept lieux de campement et les endroits cités précédemment dans cet article, dont les noms ressemblent à ceux des localités actuelles, se présentent sans suite sur la carte et apparaissent à tous les stades des errances. Mon opinion est donc la suivante : s'étant rendu compte que le triangle El Arisch-Raphia-Kosseima est la seule partie du Sinaï dans laquelle une armée de cette importance pouvait subsister, les Israélites durent rester là jusqu'à ce qu'ils se soient sentis assez forts pour tenter la conquête de la Palestine et les endroits mentionnés dans les Nombres ne se rapportent pas aux mouvement du gros de l'armée, mais simplement aux divers lieux de campement où Moïse, accompagné de l'arche et des Prêtres, établit, comme chef suprême, ses quartiers généraux.

MAJOR JARVIS

TERRE NATALE[1]

Un jour que j'étais assis devant elle et qu'elle semblait dormir, elle toucha de l'ongle mes cheveux mal peignés.

— Qu'est-ce qui sortira de là? dit-elle.

Elle rêva un instant.

— Votre mère vous mettra peut-être aux classes. Oui, oui. Votre père y était aussi... Et cela ne lui a pas servi à grand'chose.

Je n'osais remuer; il me semblait que cet avenir, auquel je songeais peu, mais que je sentais confusément en moi comme une justification de ma vie, allait soudain prendre forme. D'une main sèche et froide elle entoura mon poignet, en mesura la fragilité.

— Vous ne serez peut-être pas très heureux, dit-elle; mais ce n'est pas là l'important.

Elle ne semblait plus me voir, et cette main contre la mienne me causait un malaise. Puis elle fit une moue affectueuse, et de nouveau portant les doigts à ma tempe :

— Tout de même, dit-elle, il en sortira bien quelque chose.

Mais elle se détourna et parut confuse d'avoir cédé à la faiblesse.

Quand je la quittai ce soir-là, je tremblais d'exaltation. Deux ou trois mots m'ont ainsi soulevé pendant mon enfance, à l'école, et plus tard, dans une petite ville où je me sentais

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er Mars 1938.

perdu, mais où il suffit d'un mot de mon professeur pour me faire renaître. Ce que je dois à de telles paroles, je le sais assez.

L'école se blottissait derrière la mairie, qu'un couloir dallé séparait seul de l'église, et, de la salle de classe, nous entendions parfois un chant lointain d'harmonium. Les murs d'une petite cour nous cachaient la campagne ; mais je la sentais amassée autour de nous, chènevières, vignes et vergers, pleine d'odeurs, de recoins, de fruits, et prête à nous accueillir dès que notre instituteur frapperait l'une contre l'autre ses grosses mains aux doigts courts.

Court de bras et de jambes, le ventre proéminent, la tête ronde aux joues tombantes et au triple menton, M. Bailly nous faisait songer au Bouddha de notre livre de lecture. Quand il se levait de sa chaire, les mains appuyées au pupitre, le parquet craquait et semblait fléchir. M. Bailly reprenait souffle, descendait lentement les deux marches de l'estrade et s'avançait vers nous, le ventre tremblant à chaque pas au-dessus des jambes mal assurées. S'il se penchait sur un enfant, sa respiration sifflait, devenait bientôt haletante.

— Écrivez donc mieux, sapristi.

Il reprenait sa marche. Derrière lui les visages délivrés s'éjouissaient.

— Qu'est-ce que vous apprenez, Marcel ?

— Ma leçon d'histoire, monsieur.

— Bien, bien. Continuez, mon ami.

Je sentais son regard posé sur moi, un regard franc, sévère et bon qui me raidissait un peu et pourtant m'emplissait d'aise. Était-ce en souvenir de mon père ou parce que je cherchais passionnément un refuge dans quelques livres ? Ce gros homme, qui s'emportait parfois jusqu'à suffoquer, me témoignait une affection vigilante, grondeuse, mais non moins douce qu'une caresse. Sa voix, austère et naïve comme son regard, prenait en me parlant un soin nouveau ; il effilait entre ses doigts sa grosse moustache grisonnante ; il lui arrivait de sourire et nous souriions à notre tour.

Mes camarades me savaient aussi pauvre, plus pauvre qu'eux peut-être. Ils avaient admis, pour l'avoir entendu répéter par notre maître, que je serais un jour professeur,

journaliste, historien même ; il me semble que c'était à leurs yeux le signe d'une mystérieuse faiblesse, non sans rapport peut-être avec mon état d'orphelin, qu'ils prenaient garde de me faire sentir. Je trouvais en eux une délicatesse qui depuis ne m'a pas semblé commune. Au reste, je me battais comme eux (moins bien, sans doute), j'avais comme eux mes haines de huit jours ou d'un mois. Peut-être pourtant avais-je des amitiés plus durables. Et j'en étais surpris : que pouvait-on aimer en moi ? J'ai retrouvé l'autre jour de vieilles photographies ; que ce soit au berceau ou à l'école, je garde, à côté de mon frère qui rit de toutes ses dents, une figure maussade, des yeux sombres, une bouche qui semble prendre le monde à partie. J'y cherche en vain quelque trace de grâce enfantine. Timide et violent, toute coquetterie, tout sourire aimable, toute formule de politesse me semblaient d'autant plus affreux qu'on les attendait de moi. Non pourtant que je n'aie point souffert de ne pouvoir les offrir.

La classe commençait à huit heures, après l'inspection des mains sur une double file. Et l'on n'entendait d'abord que le froissement des pages et le déclic des plumiers. Puis notre maître, frappant d'une règle sur son pupitre :

— Vous avez repassé ? Commençons !

J'ai dit qu'il s'emportait parfois avec une extrême violence. Ce n'était pas tout à fait de la colère, plutôt de l'indignation. Ces trente gamins lui avaient été confiés pour apprendre : ils apprendraient. Son cou devenait violet, ses mains tremblaient, il saisissait une oreille, une mèche de cheveux.

— Répétez ! Répétez jusqu'à ce que vous sachiez.

Mais parfois la porte de l'école s'entre-bâillait sur madame Bailly, douce et déjà ridée comme une reinette de décembre.

— Charles ? Une lettre de Maurice !

Maurice, leur fils, malade, infirme, était clerc de notaire dans une ville du Nord. Du coin de l'œil, nous guettions notre maître, tandis qu'il parcourait sa lettre, la bouche entr'ouverte, les jambes en losange. Puis M. Bailly repliait les feuilles, faisait quelques pas, les yeux vagues ou soudain éclairés. Et certains jours :

— Voilà un bout de temps, disait-il, que nous n'avons pas eu de leçon de chant. Allons, en cercle !

Mais les plus belles heures étaient celles du soir, l'hiver. Pas d'interrogations ; les devoirs faits, les leçons parcourues, nous posions nos coudes sur la table et lisions un livre de la bibliothèque. M. Bailly somnolait dans sa chaire. Une grosse lampe à pétrole, suspendue au plafond, mêlait son sifflement à la rumeur des mers ou des forêts du *Magasin pittoresque*. Au dehors, c'était la nuit et la neige, notre cher monde familier où nous entrerions l'heure suivante.

III

On s'enfonçait dans l'hiver. Prendrait-il jamais fin? C'était la neige, le ciel bas sur les toits, le vent qui grandissait à l'approche du soir ; et c'était un village coupé du monde, n'importe, un monde à lui seul, où l'on marchait à pas prudents, où les voix sonnaient bizarrement, un monde où de nouveau il fallait apprendre à vivre.

Nous courions au saut du lit jusqu'à la fenêtre de la cuisine. La neige était encore là, un peu bleuie par le matin, si dense que, dès l'angélus, le triangle d'un traîneau devait ouvrir un passage dans la rue. Nous partions quand sonnait la demie de sept heures, emmitoufflés dans nos passe-montagnes, le capuchon de notre pèlerine rabattu sur le nez. On marche et l'on n'entend point le bruit des pas ; on se sent marcher. On suit un long couloir ; le nez brûle, les doigts se recroquevillent dans les mitaines. On cogne de la tête dans une jupe qui ne sent plus l'étable, ni la sueur.

— Tu vas à l'école? Monsieur Bailly devrait bien la fermer par des temps pareils.

Un gros poêle ronfle dans la salle de classe et l'on entend craquer le long tuyau au-dessus de nos têtes. Entre l'église et l'école, le couloir reste muet. La cour, les arbres, le hangar, tout est blanc autour de nous, qui seuls paraissons terreux. Parfois l'un de nous chuchote :

— Ça tombe !

Un coup de vent fait grincer la girouette de la mairie, siffle sous la grande porte jusqu'à la salle du cadastre, puis se perd dans les combles. Je baisse un peu la tête et creuse le ventre : il me semble que le vent pénètre en moi, et avec lui, dans cette

salle surchauffée, tout le bel et sauvage hiver. Quand il s'apaise, c'est un silence à crier, un silence qui dure et nous déconcerte ; nous levons la tête et nous regardons, vaguement inquiets, souriants.

Les veillées de la maison prolongeaient ces heures de classe. Le dîner à peine achevé, tandis que notre mère nettoyait la vaisselle, nous portions nos chaises, mon frère et moi, de chaque côté de la cheminée et commencions à lire.

— Vous vous crevez les yeux. Approchez-vous donc de la lampe.

Mais il était plus doux de lire dans l'ombre. La flamme bleuâtre de la lampe à essence vacillait au moindre coulis d'air. Déchaussés, nous tendions les pieds vers la bûche qui charbonnait, précieusement couverte de cendre. Parfois, ma mère, s'asseyant entre nous, lisait à voix haute. Je n'en étais pas très heureux. Non qu'elle lût mal ; elle apportait au contraire à sa lecture toute la mise en scène, les sous-entendus, les commentaires, le jeu dramatique enfin dont elle ne se séparait jamais. Mais il me semblait que le mot n'a pas besoin de la voix, qu'il trouve son seul accent juste dans la silencieuse musique de l'esprit. Faute de mieux, j'écoutais, un peu crispé, souriant pourtant, afin que la lecture durât davantage. Il faisait bon ; la maison était close, et la neige pouvait bien tomber et couvrir vingt lieues à la ronde, nous étions l'un près de l'autre, nous avions chaud, nous sentions notre vie. Si je renversais la tête au-dessus du foyer, je n'apercevais plus, par le long couloir de suie, aucun morceau de ciel. Une bourrasque plaquait aux vitres une neige silencieuse, remuait la cendre, gémissait jusque dans l'étable, d'où nous parvenait, si nous prêtions l'oreille, le souffle lourd de la vache. Alors une joie extraordinaire m'envahissait ; je n'y pouvais résister ; je fermais les yeux ; j'avais besoin de toucher, de serrer quelque chose. Tout était trop beau, tout ne pouvait durer et durait pourtant. Et j'avais encore à vivre une vie inépuisable.

Comme la neige presque tout le jour retenait maman à la maison, le moindre prétexte m'était bon pour m'évader.

— Je vais demander du sucre à mes grand'mères.

— Va. Elles peuvent bien nous aider. Mais ne rôde pas.

Une lumière bleuâtre s'élevait obliquement du ciel et frap-

pait, au fond de la cuisine, le visage de mon arrière-grand' mère.

— Vous voilà, mon ami. Vous ne faites donc rien? Ce n'est pas bon pour la santé, celle de l'âme pas plus que l'autre. Vous me direz que je ne fais rien non plus. C'est que mes doigts ne peuvent plus rien tenir qu'un chapelet. Vous voyez, je le tiens.

Longs doigts parcheminés, froids et lisses comme du verre, non moins fragiles, peut-être, quand ils s'approchaient des miens, je regrettais d'être venu. Nos paroles éveillaient dans la salle un écho, comme si la neige et le froid nous les eussent renvoyées.

— Qu'est-ce que je vous raconterai aujourd'hui? L'histoire de l'oncle abbé qui s'était perdu dans les bois d'Auberive et qui a entendu vers le soir une voix qui lui disait : « Prends à gauche ». Non?

— L'histoire du reposoir.

— Ah! l'histoire du reposoir. Oui, oui, c'est une belle histoire. Poussez donc la porte de la chambre.

— Mais elle est fermée.

— Elle est fermée? Vous m'étonnez. Eh bien donc, c'était à la Fête-Dieu, voilà, je vous dirai peut-être soixante-dix ans. Enfin j'étais déjà grande et je commençais à voir clair. Il y avait une femme qui était venue se retirer au village et qui avait fait construire une belle maison à la Louvière. Avec quel argent, Dieu le savait et vous verrez. Voilà-t-il pas qu'à la Fête-Dieu, pour la procession, cette femme se met dans la tête de faire un reposoir devant chez elle. Elle va trouver le curé : « Monsieur le curé, je voudrais faire un reposoir, un beau reposoir pour que vous y portiez le Saint-Sacrement. » Et ma foi, comme elle était toujours à l'église (il y a des gens comme cela), qu'elle donnait aux quêtes, et des « monsieur le curé par ci, monsieur le curé par là », le curé a accepté. Parce qu'il faut vous dire que d'expérience, ce curé-là n'en avait pas plus que de barbe au menton. Si bien donc qu'elle a fait son reposoir, et d'aussi beaux, on n'en avait peut-être jamais vu. Ah! mon ami, le matin de la fête, un orage a éclaté, un seul coup, et il n'y avait quasiment plus de reposoir. Parce que c'était une femme... je ne peux pas vous dire, mais vous

comprendrez plus tard. Et l'on pouvait bien s'y tromper, Dieu ne s'y trompe pas, lui, et il n'oublie rien. Deux ans après, elle s'est pendue. Voilà l'histoire.

Du coin de la fenêtre où ma grand'mère Adeline tricotait :

— Mais, maman, ça n'a pas de bon sens de raconter ces choses-là à un enfant.

— Pas de bon sens? Tu voudrais peut-être que je lui raconte des turlutaines!

Deux ou trois fois, j'avais entendu cette histoire. Elle prenait pour moi à chaque reprise une cruauté nouvelle. L'automne précédent, comme je menais au clos notre vache, la foudre, à vingt pas de moi, avait fracassé un peuplier. Et d'abord hébété, au milieu de la route, sous une pluie ruisselante, je tombai à genoux. Je bégayais de terreur et de gratitude. Comment assez remercier Dieu de ne m'avoir pas frappé? Des prières, oui, et des signes de croix, à la maison, dans la rue, à l'école, même si l'on devait le remarquer et rire de moi. Mais ce n'était pas assez; il fallait, dès le jour suivant, chaque matin, pendant un mois, un mois au moins, me lever à l'aube et courir jusqu'à cet arbre frappé à ma place. Je m'y engageai solennellement; ma vie et celle des miens devaient répondre de mon serment. Vint le matin; j'étais éveillé; mais l'engourdissement du lit, la crainte surtout que l'on ne me demandât où j'allais et que l'on ne prît à la légère une chose sacrée me tinrent partagé, honteux, tremblant, me retinrent. Dès lors la peur du châtiment ne me quitta plus. Je m'éveillais parfois au cœur de la nuit, la gorge serrée. Mon frère était à mon côté, mais je n'entendais pas respirer ma mère. Dieu s'était-il vengé sur elle? Je me prenais à souffler, à geindre, jusqu'à l'instant béni où, de l'alcôve voisine, une voix ensommeillée, mais si vite inquiète, me demandait :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Tu es malade?

— Non, je rêvais.

— Dors. Voilà ce que c'est que de manger trop vite.

C'est la conscience de mon parjure qui me faisait, ces jeudis-là, guetter les histoires de mon arrière-grand'mère. Qui mieux qu'elle eût pu connaître la loi divine? Mais toutes

ces histoires me montraient assez que Dieu ne différait de me punir qu'afin de me frapper plus sûrement.

Je la quittais vers le milieu de l'après-midi pour rejoindre les enfants du quartier. Le froid était trop aigu (oh ! les lèvres gercées, le nez que l'on ne sent plus) pour nous permettre de rester assis sur la margelle de la fontaine. Nous gagnions les Maisons brûlées. C'était, à quelques minutes de la fontaine, un quartier désert où des pans de murs noircis se dressaient entre des buissons de ronces et de sureaux. Je ne sais quand l'incendie l'avait dévasté ; on n'avait rien reconstruit ; simplement on était allé vivre plus loin. Restait pourtant une maison, non pas intacte, sans doute, mais où l'on pouvait reconnaître la cuisine et le cellier, le grenier surtout, qui prenait jour sur la rue par une lucarne ovale. C'est dans ce grenier que je retrouvais Marion et Goriot, qui nous en imposait à tous parce qu'il était borgne et connaissait Belfort. Un tout petit garçon partageait notre secret et nous l'entendions parfois pousser le signal : deux cris brefs et un cri long.

— Monte.

Nous lui tendions la main ; faute d'escalier, il fallait s'aider des fentes de la muraille.

— Alors ils se battent, qu'ils t'ont laissé sortir ?

— S'ils se cognent ! La mère est toute dépeignée et crie qu'elle veut rentrer dans son pays.

Il était fils d'une servante et d'un charron qui vivaient ensemble comme femme et mari. La femme avait vieilli, l'homme se lassait. C'étaient chaque jour des reproches, des menaces, des coups. Puis on se réconciliait autour de la bouteille de marc et l'on faisait sortir l'enfant. L'enfant nous racontait tout le plus simplement du monde et clignait d'un œil entendu. Après quoi nous fumions tous, soit des feuilles séchées d'armoise, soit une tige mince et craquante que l'on appelait du bois de pipe.

Assis en demi-cercle sur des pierres devant le corps éventré de la cheminée, nous aspirions longuement la fumée âcre et jaune et disions, hochant la tête : « C'est à point », ou bien : « Pas tout à fait sec ». Sans doute ne trouvais-je pas à fumer un plaisir réel ; mais c'était un rite, celui de notre âge et de notre quartier ; il nous unissait comme les cartes ou le

billard pouvaient unir nos aînés ; davantage même, d'être célébré dans ce grenier perdu, cerné par la neige, battu certains jours par un vent terrible. Ce fut Marion qui proposa, une après-midi :

— On devrait toujours rester comme ça. Pas seulement dans le grenier, mais dehors aussi, et plus tard quand nous serons vieux. Comme dans le grenier.

Je ne sais si nous avons répondu. Quelques instants nous évitâmes de nous regarder. Je revois quelquefois encore Marion aux vacances ; il est gendarme ; il a conservé son petit front têtu, son menton en galoche, son air braque. Il rit, ses yeux s'éclairent (sinon moi, tous les hommes de mon village ont les yeux clairs) ; il me semble sentir encore entre nous cette franc-maçonnerie de l'enfance.

Dès quatre heures, l'ombre s'amoncelait dans le grenier. C'était l'instant où mes amis regagnaient leurs maisons. Resté seul, j'approchais ma pierre de la lucarne. Une heure s'écoulerait encore avant la nuit, une heure à entendre le vent dans les arbres et dans les caves, au milieu d'un monde de neige. Parfois je voyais approcher un passant. L'aurais-je regardé dans la rue? Mais ce n'était plus l'homme de la rue ; je l'épiais de ma lucarne ; pour quelques instants il m'était livré, et comme il traversait un quartier désert, il s'abandonnait à sa démarche, à sa figure naturelle. Certains de ces passants, qui pourtant m'étaient familiers, je les reconnaissais à peine ; leurs pas étaient plus vifs ou plus lents ; ils semblaient avoir dépouillé quelque masque, au point que, me sentant indiscret, je détournais soudain le regard. Rien ne me troublait davantage que cette vie brusquement surprise ; elle me paraissait plus précieuse que les histoires de mes livres ; et j'étais seul à la découvrir.

Chaque après-midi, vers quatre heures, une forme noire surgissait au détour de la rue, derrière le puits. En jaquette et canotier bis, hiver comme été, un foulard blanc sous le nez violet, un vieillard s'avançait, anguleux, raide et solennel comme un automate. M. de Burge prenait pension chez des jardiniers. J'ignorais tout de sa vie passée ; sa présence, son habit noir, ses promenades ne paraissaient plus insolites. On le saluait en souriant ; il se découvrait avec gravité. Pour

nous, enfants, nous avions de lui une peur secrète et nous en vengions par des grimaces derrière son dos. L'un de nous, un jour, caché par une pile de bois, fit voler d'une pierre son chapeau ; le vieillard resta d'abord immobile ; puis il se baissa et nous entendîmes craquer ses genoux. Je crus qu'il ne pourrait jamais se relever, malgré sa canne. Du revers de la manche, il essuya son canotier ; il se recoiffa et, sans rien dire, sans regarder alentour, reprit sa promenade. Il se rendait parfois auprès de mon arrière-grand'mère ; assis de l'autre côté du fourneau, la canne entre les jambes allongées, il disait un mot, rêvait, crachait soudain dans la cendre. J'ai souvent assisté à ces visites ; elles me frappaient d'étonnement. Et regardant les deux vieillards immobiles, bouche cousue, sinon pour dire que l'air était lourd ou, à propos d'un rien, que les temps changeaient, je me demandais quels mystérieux échanges pouvaient encore les unir, et de quel coin d'eux-mêmes montait à leurs yeux cette lumière froide et délicate — un ciel de mars.

« Il doit être riche, pensais-je, puisqu'il ne fait rien et qu'il a un habit noir. » Je le dis un jour à mon arrière-grand' mère, qui joignit les mains.

— Le pauvre homme ! Vous n'avez donc pas vu le bas de ses chausses tout élimé, on y passerait le doigt ! Je dirais bien à ma fille de le raccommoder ; mais un pareil homme, allez-y voir !

Ce qu'il possédait, il l'avait donné en viager. Mais il tardait à mourir ; on le lui faisait comprendre. De ma lucarne, je le vis un soir s'arrêter dans la rue. Il passa à deux reprises sur son front une main qui tremblait ; puis il promena autour de lui un regard vide. Il me sembla que cette forme noire, étriquée, allait s'affaisser et se disjoindre dans la neige. Une semaine plus tard, on le trouva mort, assis contre son lit, le canotier à ses pieds.

— Il ne voulait plus manger. C'était l'estomac.

Un coq chantait dans la maison de la Grande, d'une voix poussive, grelottante, tout éraillée de sommeil. D'autres

répondaient du fond du village. Je n'entr'ouvrais pas les yeux ; mais, me tournant sur l'autre flanc, il me semblait partir pour une nuit nouvelle. Trop courte nuit ; derrière le mur de notre chambre, la vache meuglait doucement ; des dindes au cri rauque déambulaient devant les maisons ; et dans l'ombre des cages, nos poules commençaient à s'agiter sur leur perchoir. Puis une porte s'ouvre ; des sabots claquent sur les pavés : « Voilà M. Laurent. Encore deux heures avant l'école. »

Très petit, très droit, chauve, maigre, la peau tannée, la moustache énorme et presque blanche, M. Laurent se levait avec le jour. En toutes saisons, il retroussait derrière le coude les manches de sa chemise ; si le froid était trop vif, il endossait un gilet ; mais je ne lui vis jamais de veste ni de blouse. D'énormes sabots semblaient fixer au sol ses jambes menues ; pourtant il les levait si haut et si résolument que sa démarche prenait une allure saccadée ; — du moins quand on pouvait le voir ou l'entendre ; je me souviens qu'un soir, je le surpris qui remontait une côte ; il soufflait, ses sabots traînaient sur les cailloux, mais il dressait encore la tête.

Pendant vingt ans, M. Laurent avait servi de commis dans une pharmacie. Ce fut là qu'il s'éprit d'une femme de chambre, qu'il épousa. Et comme la femme était malade, quittant la ville, il vint s'installer parmi nous. Sa femme, on la voyait à peine ; grosse, geignante, les jambes couvertes d'ulcères et de pustules, il lui arrivait de rester un mois sans mettre le nez dehors. Si l'on s'informait d'elle, « Oui, oui », disait M. Laurent, comme s'il comprenait mal. Il avait deux vaches, un cochon, quelques poules, très peu de terres ; à peine cependant pouvait-il y suffire. Ses vaches avortaient ou restaient stériles, un orage emportait son foin dans la rivière, les mulots et les vers rongeaient ses légumes. « M. Laurent n'a pas de chance. » Cela voulait dire : « Il n'est pas malin. » C'est qu'avec son obstination, ses airs entendus et ses traités d'agriculture, il semblait mal à son affaire. Et de même, en vain s'habillait-il plus mal qu'un paysan ; on lui disait : « Monsieur » ; peut-être, après tout, qu'il n'en était pas mécontent.

On ne disait pas : « M. Laurent », comme on disait « M. Bailly », de l'instituteur, ou « M. Halle », du médecin. Même à nos yeux d'enfants, ce gnome à la voix caverneuse,

aux yeux pâles, aux sabots tapageurs, ne faisait pas figure de vrai monsieur. Ses qualités même, sa droiture, son bon sens, sa rude complaisance, on se demandait quel caprice du sort les avait ainsi logées. Et peut-être enfin eût-il semblé franchement ridicule, si, tout au fond du cœur, on ne l'avait quelque peu redouté.

Car on pouvait bien sourire de lui ; à peine un gamin, dans notre quartier, tombait-il malade, on courait chercher M. Laurent.

— Je viens, je viens.

Il gardait de la ville quelques remèdes, un formulaire et un dictionnaire de médecine.

— Marchez, je vous suis.

De mon lit, j'entendais approcher avec fracas M. Laurent et toute sa science ; je me recroquevillais entre les draps.

— Eh bien, quoi ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Tendez donc la lampe... Oui, oui, les yeux jaunes. Tire la langue... Bon. Donnez-moi de l'eau, que je me lave les mains.

Les sourcils, épais et blancs comme la moustache, se fronçaient, ridant le grand front chauve ; une touffe d'ouate sortait de l'oreille. Et quand il m'avait longuement interrogé, ausculté, palpé, il restait un instant à l'écart, silencieux, les bras mi-croisés, le menton sur la paume de la main. Un souffle profond remuait à ses narines un bouquet de poils jaunes, semés de grains de tabac.

— Je vois, disait-il enfin.

Aussitôt ma mère :

— Ce n'est pas grave, au moins, monsieur Laurent ?

Et lui, lentement.

— Mais non, madame.

Je me reprenais à vivre.

Souvent, quand il conduisait ses vaches au clos, me devinant par l'entre-bâillement de la porte, il criait :

— Viens-tu avec moi ?

— Va, va, disait ma mère. C'est une compagnie instructive.

Pourtant elle m'avait mis en garde :

— S'il te parle du Bon Dieu, dis-lui bien : « Je regrette, monsieur Laurent ; nous n'avons pas les mêmes idées. »

Nous allions d'un pas régulier qui m'était un supplice. Et tant que nous traversions le village, je ne disais mot, gêné de me trouver presque aussi grand que cet homme déjà vieux. Il ne frappait pas ses bêtes ; il leur parlait, les raisonnait.

— Eh bien, Blanche, tu dors !

La vache s'obstinait-elle à renifler une flaque d'eau, il lui passait la main sur la croupe :

— Allons, ma belle, allons.

Puis, tourné vers moi :

— Ce sont des créatures comme nous, comprends-tu?

— Mais, dis-je un jour, elles n'ont pas d'âme.

— Et qu'est-ce qui t'a raconté cela? Ton curé? C'est qu'il ne les confesse pas, vois-tu... Pas d'âme ! pas d'âme ! ...Eh bien, Blanche, c'est pour demain?... Sais-tu ce qu'un grand poète a dit : « Tout a une âme. » C'est Victor Hugo qui l'a dit. Retiens bien ce nom-là : Hugo. Quand il est mort, on peut bien dire que le ciel s'est couvert. On a posé son cercueil sous l'Arc de Triomphe, à Paris, et toute la nuit on l'a veillé. J'étais là et j'ai prié à ma façon, moi qui ne prie pas. C'est comme cela qu'on doit honorer les grands hommes. Comprends-tu ce que c'est, un grand homme?

— Oui.

— Oui? Non, tu ne peux pas comprendre. Un grand homme, c'est un homme qui ne vit plus pour soi, mais pour les autres. Il les guide, il les sauve, il est leur âme, comprends-tu? Pasteur aussi était un grand homme.

Mais j'avais choisi et rêvais à toute une ville, la nuit, autour d'un cercueil.

M. Laurent se baissa pour arracher une fleur qu'il froissa entre les doigts et porta à mon nez.

— De la centaurée, dit-il, et meilleure que celle des pharmacies, qui n'est que poussière. Sens-moi cela, petit. Hein? Toute la médecine est dans la terre, vois-tu ; il ne s'agit que de l'y trouver.

Quand les vaches furent enfermées dans leur clos, il s'assit contre les perches de l'entrée :

— Soufflons un instant.

Mais bientôt, l'œil aux aguets :

— Regarde-moi toutes ces herbes ! On appelle ça l'herbe. C'est vite dit. Ici, c'est du plantain, et ici une ombelle, et ça, c'est une prèle. Te rappelleras-tu ?

A plat ventre, mi-soulevé sur les coudes, je respirais une odeur de terre et d'herbe humide, et c'est là d'abord tout ce qui me frappait de la prairie. Puis, vus de si près, les brins d'herbe semblaient grandir, se séparer et prendre chacun une forme particulière ; l'un s'érigeait en voile, un autre rampait comme une chenille, un autre, sec, net, jaunâtre, ressemblait à M. Laurent. Près de nous, une des vaches se grattait paresseusement à un prunier, le cou tendu, le mufle baveux, les yeux cernés de mouches. J'étais bien.

— Tu prends une mine bien sombre, dit M. Laurent. A ton âge, il faut être gai, que diable !

Ce fut la seule fois qu'il me blessa. Je crus entendre ma mère : « Regardez-le ! On ne sait jamais ce qui lui fait plaisir. » Elle le disait presque toujours au plus aigu de mon bonheur. Je n'osais répondre et prenais honte de moi. J'aimais jouer ; un éloge, une parole bienveillante me pénétraient de plaisir. Mais rien ne comptait auprès de ces minutes tombées du ciel, à l'improviste, à table, dans mon lit, dans cette prairie. Il ne s'agissait plus de peine ou de plaisir ; j'entrais dans un pays sans nom ; mes poings se fermaient, mes yeux s'emplissaient de larmes ; je me sentais éperdu d'une reconnaissance que je ne savais à qui exprimer.

— Allons, dit M. Laurent, debout ! Il est tard.

Et tandis que nous revenions au village :

— J'ai bien connu ton père, reprit-il. C'est un malheur pour toi que tu l'aies perdu. Ta mère, oui... mais c'est une femme, et les femmes ne sont pas comme nous. La nature...

Un peu plus tard, il ajouta, comme pour lui :

— Il faut réagir. On fait son chemin. On regarde les gens en face. Et après, on meurt comme un autre.

Ce fut ce jour-là que nous rencontrâmes Élise, au détour du sentier qui conduisait à son jardin. Quand elle nous vit, elle détourna la tête, fit un geste pour fuir, resta pourtant, puisque nous l'avions aperçue. Elle tenait un panier de carottes ; le panier n'était pas grand ; mais il semblait qu'elle pût à peine le soulever.

— Eh bien ! Élise, dit M. Laurent, tu es donc revenue? Je te croyais encore à Chaumont.

— Oui, oui, murmura-t-elle ; je suis revenue.

— J'ai pourtant vu ton père hier ; il ne m'en a rien dit.

Grande, mince, la jeune fille restait immobile, de profil, les yeux baissés, l'épaule tirée par le poids du panier. Je la regardais et la reconnaissais à peine. Elle avait des mains tachées de terre, elle que son père ne laissait jamais travailler, et portait un vieux peignoir, étroit et lâche à la fois. Mais son visage surtout me surprenait.

— Tu es bien pâlotte, dit M. Laurent ; l'air de la ville ne t'a pas réussi.

— Mais si, mais si, dit-elle en hâte.

Elle s'était empourprée, et cette rougeur même paraissait maladive, soulignant le cerne des yeux et la minceur du nez. J'aperçus, près de son oreille, une cicatrice mal dérobée par la chevelure. M. Laurent examinait Élise avec une attention nouvelle, et la jeune fille, confuse, semblait brûler de fuir, mais n'osait. Elle nous dit enfin au revoir et s'éloigna. Nous reprîmes notre marche ; mais, jusqu'à la maison, M. Laurent resta silencieux.

Quelques jours après, comme maman refermait le livre qu'elle venait de nous lire et que nous gagnions notre chambre, nous entendîmes des pas précipités. Il était tard ; dans le silence de la nuit, le bruit des sabots retentissait comme une alarme.

— Il y a sûrement quelqu'un de malade, dit ma mère. Il faudra que je demande à M. Laurent.

Mais le lendemain M. Laurent passa et revint sans m'appeler ; puis il s'enferma chez lui. Pour moi, j'associais, je ne sais pourquoi, à cette course tardive l'image inquiète d'Élise. J'aurais tout oublié cependant si, moins d'un mois plus tard, on n'avait découvert dans une maison toute voisine de celle qu'habitait la jeune fille le cadavre d'un nouveau-né.

A la tombée du soir, je retrouvai Marion sur la voûte de la fontaine. J'attendais ses premiers mots :

— Alors tu sais...

— Bien sûr.

— Et tu sais que les gendarmes sont descendus chez M. Laurent? Il paraît qu'il l'a soignée, après. Mais il n'a rien voulu dire. Il se redressait, j'aurais voulu que tu voies! N'empêche qu'on parle de lui faire un procès, parce qu'il n'a pas le droit de soigner les gens. Papa dit que des gens comme lui, en ville, il y en a plein qui fricotent dans des histoires, des histoires... tu comprends?

C'était l'un des premiers beaux soirs de l'année. Je m'appuyais au réverbère, dressé au faîte de la fontaine, et sous mes jambes la pierre moussue restait tiède. L'air était doux, si doux qu'à l'instant de se coucher, mon arrière-grand'mère apparut sur le seuil de sa porte et resta un instant immobile, les mains croisées sur sa canne. Un troupeau de vaches descendit la rue et s'arrêta à l'abreuvoir; elles se pressaient dans l'ombre, soufflaient d'un long souffle rauque, et quand elles avaient bu, l'air mêlé d'eau sifflait dans leurs naseaux.

— Dis donc, fit Marion, les jours allongent, hein?

Vers neuf heures, comme nous allions rentrer chez nous, nous entendîmes le roulement d'une brouette. Un homme passa dans la rue sans nous voir. Je me penchai :

— Le fossoyeur.

Au fond de la brouette, sous un sac, nous devinâmes une sorte de caisse; une pioche et une bêche s'entrechoquaient aux moindres cahots. Le bruit décrut; mais longtemps encore nous l'entendîmes. Et nous songions : « Il a pris par la ruelle... Il approche des sapins. » Quand enfin tout fut redevenu silencieux, nous nous laissâmes glisser au bas de la voûte. Ce soir-là, en nous disant bonsoir, nous nous appelâmes par nos prénoms; c'était chose rare dans notre village.

Un autre souvenir reste lié en moi à cette histoire. Quelques femmes bavardaient un jour à l'épicerie, à l'heure du dîner. C'est d'Élise qu'elles parlaient comme chaque soir, le dos au comptoir, mi-tournées vers mon arrière-grand'mère, à qui elles n'osaient s'adresser directement. Et l'on eût dit d'abord que la vieille femme, dans son fauteuil, n'entendait rien, ne se doutait même pas de leur présence. Puis je vis ses traits se serrer, ses yeux fixes se durcir.

— Oh! On ne songe pas à taper dessus, bien sûr. Mais ce n'était pas la peine de faire sa fière.

— Et le père ! Il n'y en avait que pour elle. Une princesse, autant dire.

— Oh ! non, on ne songe pas à taper dessus. Une pauvre malheureuse, voilà ce que c'est maintenant. Qui est-ce qui voudrait d'elle, hein ?

Soudain la vieille femme assujettit sa capeline, se leva et sans un mot, lentement, frappant à chaque pas sa canne contre le sol, elle gagna sa chambre. Les autres femmes, la voix coupée, se regardaient ; puis l'une d'elles murmura :

— A son âge, qu'est-ce que vous voulez ! On a le cœur qui se ferme.

Mais elles ne tardèrent pas à partir.

L'enquête tourna court. Fut-ce par manque de preuves ou ne voulut-on pas accabler le père d'Élise ? Pourtant tout fut changé pour la jeune fille. On ne la voyait plus à la messe : elle ne sortait qu'à la nuit tombante ; si elle rencontrait un passant, elle saluait sans lever les yeux. On racontait que son père ne lui parlait plus. C'était un homme violent et secret ; je le vis un jour au cimetière, près de la tombe d'un fils qu'il avait perdu longtemps avant. Les poings serrés, il regardait droit devant lui, non pas la tombe, plutôt le mur de l'enclos ou le ciel bas au-dessus des champs. Puis il hocha la tête et partit.

On ne reprochait rien de précis à M. Laurent ; mais il s'était mêlé d'une affaire douteuse, que l'on ne pourrait oublier de sitôt. On l'appela moins souvent auprès des malades, et sans doute en fut-il mortifié ; quand il répondait à nos saluts, je croyais sentir dans sa voix quelque amertume. Il ne me demanda plus de l'accompagner aux champs, et moi qui voyais sa gêne, je me prenais à l'éviter et souffrais de paraître ingrat. Mais c'était l'été.

C'était la fenaison. Nous partions vers sept heures, ma grand'mère Vincent, maman, mon frère et moi. Les femmes portaient les râteaux, mon frère le bissac du déjeuner et moi le baril qui nicherait tout le jour dans un coin de la rivière. Nous descendions la colline. Comme les pas sonnaient étrangement dans l'air frais ! Les vignes autour de nous semblaient

encore raidies de sommeil. Le brouillard s'étirait sur les saulaies de la vallée. Peu d'oiseaux ; mais çà et là, venu d'un verger ou d'un buisson, un appel, une réponse, un balbutiement. Pas de vent ; pourtant, au faîte des peupliers, les feuilles tremblaient dans une jeune lumière.

Mon grand-père nous avait devancés dans la prairie ; et quand nous y parvenions, l'herbe nouvellement fauchée jonchait la terre en longues bandes d'un vert blanchâtre. Alors, chacun de nous choisissant un sillon, nous commencions à la retourner. J'aimais ces premiers gestes, simples et faciles ; le râteau de lui-même se balance, et si l'herbe est plus lourde qu'elle ne le deviendra à midi, la fraîcheur de l'air presse la nuque, glisse sous la chemise, et le corps s'éveille, tremble et rit comme s'il se hasardait dans la rivière. On voyait fondre les dernières traces du brouillard à mesure que la lumière descendait des bois vers la prairie. C'était une prairie profonde et large, sillonnée par la rivière et son double rang de noisetiers, morcelée en carreaux pâles ou sombres selon la qualité de l'herbe et le progrès de la fenaison. Très loin, les murs d'un moulin désert semblaient s'élever avec le matin et n'avoir d'appui que cette seule lumière délicate.

Cependant la prairie s'était peuplée. D'un pré à l'autre, on disait : « Bonjour » ou « Beau temps », c'était tout. Les barils posés sur les graviers de l'eau courante et les havresacs sous les vestes parmi les roseaux, jusqu'à midi on travaillait sans rien dire. Les dernières heures étaient longues ; plus de fraîcheur ; une odeur violente commençait à sortir de l'herbe, piquant les yeux et faisant éternuer. D'un bout à l'autre du pré, on allait, revenait, avec des gestes d'automate, le râteau, plus lourd, raclant sur les tronçons rêches, sans s'interrompre, de peur que la fatigue ne se fît brusquement sentir. On me disait vers onze heures : « Es-tu fatigué ? Repose-toi un peu. » En vain m'étais-je juré le matin de travailler tout le jour, à peine me le disait-on, je me laissais tomber à plat ventre au bord du pré. La tête vide, le dos brûlé par le soleil, je sentais la terre tourner lentement et m'emporter. Creusant les reins. plaquant les mains contre l'herbe, je m'abandonnais au voyage.

Quand sonnait le premier coup de midi, il n'était pas un

de nous qui ne tressaillît d'aise. Mais l'on se piquait de n'en rien montrer et l'on travaillait quelque temps encore, jusqu'à l'instant où ma grand'mère proposait d'une voix neutre : « On pourrait peut-être casser la croûte. » Alors, tout travail cessant, nous rangions les râteaux au bord du pré, pour rejoindre aussitôt un voisin sous l'arbre le plus proche.

Et d'abord une sorte de stupeur semblait peser. Les femmes, avec des gestes lents, soulevaient leurs coiffes et s'épongeaient le front. Et les hommes semblaient tout au plaisir de rester immobiles, un peu courbés, et de sentir couler leur sang.

— Casser la croûte? Mais est-ce qu'on a apporté quelque chose?

Nous riions. C'était toujours le même repas qu'on tirait des chaudrons : des œufs durs, du lard ou du lapin froid, parfois un reste de tarte et des poires printanières. Et l'on mangeait quelque temps sans rien dire, avec une sorte de recueillement et de lente gloutonnerie. Tout était bon, et il était bon aussi de découvrir la prairie tout ardente, pâle et craquante, depuis cet îlot d'ombre où nous étions réfugiés.

— Le foin sera beau.

— Il sera beau, il sera beau, et après! Il y en aura tellement qu'on ne pourra plus le vendre.

Mais les récriminations ne duraient pas. Visages détendus, gestes plus libres, assis à midi au milieu des prés, sous le ciel de juillet, on semblait, loin des maisons, en oublier les tracas, les calculs et les ragots. On regardait sans envie les autres groupes disséminés au hasard des saules. Tous fournissaient le même travail, tous appartenaient à la même terre. Nous apercevions, au-dessus de la plus haute colline, les premières maisons et l'église de notre village. Nous aimions les sentir là, si solidement campés. Et parfois, désignant d'un morceau de pain deux ou trois villages de plaine, à l'horizon :

— Si le nôtre levait le derrière, disait un des hommes, tout ça serait écrasé.

J'ai retrouvé souvent cet orgueil du village parmi les gens de mon pays. Ils ne disaient point devant un paysage qu'il était beau : ce sont des manières de passants ou de retraités. Mais ils le sentaient, je crois, ou du moins éprouvaient-ils qu'il était bon. Ils avaient peu voyagé, et la plupart dans leurs

chariots, assez cependant pour savoir qu'à la lisière de la Lorraine ces dix lieues de leur canton et des cantons voisins, avec leurs collines et leurs vallées, avec leurs bois, offraient un subit équilibre de lignes à la fois graves et douces. Je me souviens qu'un jour que mon grand-père était allé acheter des prunes en Champagne, comme on l'interrogeait à son retour :

— Je ne voudrais pas y vivre, dit-il ; c'est plat, ça pousse mal, ce n'est pas de la vraie terre.

Un matin que nous arrivions à notre pré, nous aperçûmes Élise ; seule dans un pré voisin, elle retournait l'herbe, d'un râteau mal assuré dont les dents butaient aux racines. Elle nous vit et baissa la tête : ce pouvait être un bonjour si nous le prenions ainsi. Ma mère haussa l'épaule.

— Elle fait encore sa fière, murmura-t-elle.

D'autres gens survinrent et du coin de l'œil se désignèrent la jeune fille. Elle sentait tous ces regards ; il me sembla que ses bras se raidissaient sur le râteau. C'était la première fois que nous la voyions travailler aux champs. Sa carpette me dérobait son visage (jamais non plus je ne lui avait vu cette coiffe paysanne) ; mais j'apercevais ses mains, plus longues et plus fines que les nôtres ; et jusque dans sa maladresse elle apportait une grâce presque pénible. Brusquement, elle me parut seule vivante dans la prairie.

Elle travailla tout le matin. Quelquefois pourtant, parvenue au bout du pré, elle s'arrêtait un instant, le dos tourné, les mains pendantes, la gorge appuyée sur le manche du râteau. Et quand sonna midi et que nous fûmes étendus sous notre saule, elle s'assit à son tour, au bord du pré, en plein soleil et nous la vîmes ouvrir son panier.

— Eh bien, dit mon grand-père, elle n'a pas chaud.

— Il faut croire.

Un instant plus tard :

— Tout de même, elle pourrait bien venir à l'ombre.

— Mais laisse-la donc, fit ma mère. On ne va pas la supplier. L'ombre est à tout le monde.

Elle avait cette voix de gorge, ironique et mécontente, qu'elle prenait devant un fait déconcertant.

— Mange, me dit-elle.

Je ne répondis pas.

— Comment ! Tu ne m'entends pas ? Vous voyez comme il obéit à sa mère !

Elle nous regarda l'un après l'autre, et soudain, soufflant et prenant une farouche résolution :

— Élise ! appela-t-elle.

La jeune fille détourna la tête.

— Tu ne viens donc pas à l'ombre ?

— Oh ! merci, dit la jeune fille. Je suis bien.

Et ma mère, engageante et courroucée à la fois :

— Mais viens donc à l'ombre. Il y a de la place. Tu vas te rendre malade.

Élise hésita ; puis, se levant, elle prit son panier et s'avança vers nous. Elle nous salua, s'assit enfin à l'écart.

— Tu vois bien qu'on est mieux, dit ma mère d'une voix triomphante.

— Mais oui, oh ! oui.

Mais à présent, j'aurais tout donné pour qu'elle fût restée là-bas. Notre compagnie, la charité satisfaite de ma mère, le silence qui s'établit soudain, il n'était rien qui ne dût l'atteindre. Je la vis prendre dans son panier un morceau de fromage ; cela formait tout son repas avec du pain et des noix de l'autre année. Le teint jaune, amaigrie, le nez luisant d'un coup de soleil, elle mangea sans bruit, portant parfois à ses lèvres un petit mouchoir d'enfant.

— Il y a de l'herbe, lui dit enfin mon grand-père.

— Oui, oui, il y en a.

Puis elle dut songer que c'était à son tour de parler et dit :

— Voilà longtemps qu'il n'a pas plu.

Un peu plus tard, elle se leva, rangea dans son panier un reste de pain.

— Au revoir, messieurs, dames, dit-elle. Merci.

Peu de choses m'ont causé plus de honte que ce merci.

Venaient les heures les plus dures du jour. On étouffait, on ouvrait la bouche, mais on n'osait respirer. Les yeux se fermaient sur une noire lumière. Un pas après l'autre, un geste après l'autre, on allait, sans autre pensée que d'atteindre le soir. Mais le soir était une délivrance.

Il prenait dans cette prairie une ampleur et une gravité qui me touchent encore aujourd'hui plus que tout autre spectacle.

La vallée semblait plus profonde ; les collines, reculant vers l'horizon, offraient dans un air précis le pur dessin de leurs pentes, hautes, mais non pas écrasantes, à cette juste limite où la lenteur n'est pas mollesse, mais recueillement et douce assurance. Les chariots descendaient du village ; c'était un plaisir que d'entendre leurs roues, quittant le fracas de la côte, pénétrer dans le monde assourdi de l'herbe. Plaisir aussi que de voir le foin, tendu à bout de fourche, s'amonceler entre les ridelles. Énervé par les taons, le cheval donnait un coup de collier ; un cri, un juron s'élevait, d'abord frêle et perdu, mais l'instant d'après répercuté dans une clairière. Un tas épuisé, on gagnait l'autre ; mais le roulement avait changé ; rien qu'à l'entendre, on pouvait deviner la charge. Et quand, la haute masse d'herbe peignée, puis assujettie par une perche et deux cordes, le chariot regagnait la route, on ne percevait plus qu'un gémissement mouillé, le choc d'une chaîne contre le brancard et le sourd martèlement du cheval, raidi sur ses pattes de derrière.

On nous juchait au-dessus de la voiture, mon frère et moi, et nous revenions ainsi au village. A l'odeur du foin se mêlait celle de l'embrocation phéniquée dont on avait frotté le cheval. Nous tendions la main au passage vers les branches des peupliers. Le soleil se couchait derrière l'église. L'air était tiède, sinon en de brusques poches, humides comme les feuilles de betteraves où j'aimais à coller ma joue.

Mais parfois on nous permettait de rester encore dans la prairie.

— Tu ne rentreras pas trop tard. On a autre chose à faire que de courir après toi.

— Oui.

A peine pouvais-je répondre ! C'était ma liberté, c'était le silence, et toute cette prairie pour moi, cette nuit naissante, ce corps soudain léger. Je rejoignais alors après du Moulin des Prés les enfants qui gardaient leurs vaches. La rivière, longtemps étroite et gainée de roseaux, s'évasait devant un barrage pour retomber en cascades. Jusqu'au bord, nous étions chez nous ; par delà, c'était l'inconnu. Une herbe plus sombre, mêlée à des joncs, marquait la place d'anciens étangs où l'on faisait jadis rouir le chanvre ; ils n'étaient pas tous asséchés

et dès la tombée du jour les grenouilles s'y mettaient à chanter.

Non loin s'ouvrait un trou d'eau claire et sans fond, que l'on appelait « la Fontaine de la Carrosse » parce qu'une nuit, nous disait-on, un carrosse, voiture, bêtes et gens, s'y était englouti. « N'allez pas jouer près de la fontaine ; si vous y tombiez, on ne vous reverrait plus. » Nous y allions à la dérobée ; quelques pas avant la fontaine, nous nous étendions à plat ventre et n'avancions plus qu'en rampant, tremblant à chaque geste que le sol n'enfonçât. Et ce n'était d'abord que notre visage, entouré de joncs et de nuages, que nous apercevions dans l'eau. Puis il semblait qu'une lueur naquît au fond de la source, et parfois nous croyions percevoir un scintillement, une ombre furtive : roue du carrosse, harnais d'un cheval, visage peut-être, celui d'un enfant ou d'une femme, qui prenait si vite place en nous qu'il y semblait installé de toujours.

Les dernières voitures de foin remontaient la côte ; l'homme marchait lentement à côté du cheval, qui balançait une tête soufflante et dorée par le soir. Vers huit heures, nous entendions sonner les grelots de la diligence ; et comme elle approchait, tout imprégnée des villages et du ciel étrangers, nous la guettions, tentant de découvrir derrière les vitres je ne sais quel voyageur, qui ne venait jamais, mais que nous ne cessions d'attendre.

— A Belfort, disait le borgne, il y a belle lurette qu'on ne voit plus de diligence.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a de tout, des trains, des tramways, des autos.

Je n'étais jamais monté dans un train et mon plus grand voyage n'avait pas dépassé une dizaine de kilomètres. J'avais vu deux ou trois villages et plus loin un hameau à demi-incendié, perdu dans un bois, d'où montait la plainte d'une scierie. Mais je sentais le monde autour de moi et me disais sans impatience que j'y trouverais un jour ma part.

Dans la prairie, on n'aurait su dire si c'était le jour ou la nuit. Quand nous n'y voyions plus assez pour jouer, nous nous étendions sur l'herbe et causions à mi-voix. Des amitiés se formaient ou cédaient sans cause apparente. De quoi parlions-nous ? De ce que nous avions vu ou entendu dire pendant la

journée, plus encore de ce que nous imaginions. C'était, il me semble, un singulier mélange de confidences et de hâbleries. Nous répétions les mots surpris à la porte d'un café et prenions l'air négligent ou sentencieux des hommes. Étions-nous dupes? N'importe, il n'était pas mauvais de parler ainsi la nuit, l'un près de l'autre. Nous parlâmes un soir de Dieu, longuement, la voix gênée, jusqu'à l'instant où Marion s'écria, claquant la main contre la cuisse :

— Et puis on ne saura jamais rien. Pas la peine de s'en faire.

Un soir de querelle, comme je quittais plus tôt que de coutume les autres enfants et que je ne me décidais pas à rentrer, je pris par un long sentier qui longeait la rivière. L'herbe devint moins belle; des roseaux peuplaient les prés à l'abandon, si hauts parfois que leurs panaches jaunâtres me balayaient le front. J'atteignis enfin, à l'issue de la vallée, une masure noirâtre, sans portes ni fenêtres, dressée sur un fouillis de saules et de trembles. A cette heure du soir, les couleurs, tout le jour rongées par la lumière, semblaient sortir des choses. Une maison déserte, un bout de côte, un tas de pierres, un arbre dans un pré, c'en était assez pour moi.

Je contournais la maison quand je crus entendre, mêlée au bruit de la rivière, une voix de femme. J'avançai sur la pointe des pieds jusqu'à l'angle de la muraille. Derrière la maison, Élise était assise sur un fagot. Près d'elle, une vache tendait son mufle baveux et la jeune fille lui passait la main entre les cornes, à cet endroit du front où le poil se fait plus fourni et plus rude. Elle souriait et parlait à la bête. Des mouches irisées bourdonnaient autour des flancs et du pis; et parfois la vache, l'échine traversée d'une brusque ondulation, tournait furieusement la tête. Elle s'éloigna en broutant. Élise croisa les mains autour des genoux et resta immobile, la tête inclinée sur l'épaule. Puis elle se mit à fredonner, les lèvres closes, un air que je ne connaissais pas, qu'elle paraissait elle-même découvrir dans la compagnie de ses bêtes et la douceur de l'instant. C'était moins un chant qu'un murmure, un désir de chant à qui elle n'eût encore osé s'abandonner.

Soudain, sans que j'eusse pourtant remué, elle se retourna

et m'aperçut. Ses yeux inquiets cherchèrent quelqu'un derrière moi. Rassurée, elle sourit.

— Tu te promènes? dit-elle.

— Oui, oui, j'arrivais.

Et nous nous tûmes quelques instants; puis elle reprit :

— Il fait bon.

C'était un des premiers jours de septembre. Le bel été s'attardait; il n'était tombé depuis juin que de rares pluies d'orage, et chaque soir, regardant le ciel et la girouette de la Grande, on disait : « Ce ne sera pas encore pour demain. »

Élise se leva.

— Voici la nuit, dit-elle; il est temps de rentrer.

Je revins à quelques pas d'elle, derrière les vaches qui s'arrêtaient parfois pour brouter l'herbe d'un fossé. Nous allions quitter la prairie quand j'entendis naître, approcher et grossir dans le ciel un froissement pareil à celui des feuilles, plus doux pourtant et plus contenu.

— Regarde! Les oiseaux!

Une centaine de moineaux disposés en triangle passèrent auprès de nous, rapides, tournèrent au-dessus d'un champ de roseaux, puis s'abattirent; et nous ne vîmes plus rien, mais nous entendions leurs pépiements.

— Et ceux-là, mais regarde! Y en a-t-il!

D'un autre point de l'horizon accourait une troupe nouvelle, qui rejoignit la première entre les roseaux. Une autre survint, moins nombreuse; une autre encore, la plus large et la mieux ordonnée. Et tous décrivaient un cercle au-dessus du champ et disparaissaient à leur tour; mais de nouvelles voix s'élevaient.

Nous nous étions arrêtés. Ce mystérieux rendez-vous où les moineaux accouraient, à la même heure, de tous les points du ciel, ce vol souple et sûr, cette parfaite ordonnance, puis ces cris, ces conciliabules, cette joie confuse... Surpris, inquiets, émus, nous étions près d'y voir un miracle.

— Il n'en viendra plus, disais-je.

Il en venait toujours, de Chézaux, du Moulin, du fond de la prairie, parfois seulement quatre à cinq qui n'avaient pu rejoindre à temps leur troupe et nous riions.

— Y en a-t-il ! Mais combien ? Quarante, cinquante mille, vous ne croyez pas ?

Et quand enfin il n'en vint plus, le tapage parut grandir. C'était toute la vallée qui criait, discrète et perçante à la fois, noyée à présent dans une ombre bleuâtre. Et plus tard, du sommet de la côte, tendant une oreille incrédule, nous l'entendions encore ; et nous nous tournions l'un vers l'autre en souriant.

Je parle de champs, de bêtes et de saisons. C'est que j'y trouvais, enfant, beaucoup plus qu'un décor ; ils m'étaient une seconde famille et une seconde école ; ils devenaient une part de moi-même, la plus constante. Mais aujourd'hui, si j'évoque un arbre, un grenier ou une fontaine, il me faut résister à mon plaisir ; je crains de donner à mon enfance l'apparence d'une longue idylle, alors qu'elle fut à peu près l'opposé. Ma véritable image, je la connais ; elle n'a rien, après trente ans, qui puisse me réjouir ; — celle d'un gamin inquiet, violent et timide, qu'un rien bouleverse, qui appelle d'un visage fermé l'affection, saute de la détresse à une joie intolérable, et se débat et tente en vain de s'arracher à cette ombre, à cette gangue où il étouffe.

Au centre de ma vie était ma mère. Peut-être n'y a-t-il pas de drame plus âpre ni plus vivace que celui qui s'élève entre une mère et son fils.

Il me semble que j'aurais tout accepté d'elle si elle me fût apparue pareille aux autres femmes du village ; mais pas une ne l'égalait à mes yeux ; j'avais raison sans doute. Et comme tout aussi eût été plus facile si elle nous avait moins aimés ! Nous étions son dernier recours, son espoir, son bien.

— Ah ! disait-elle, remerciez Dieu d'avoir une mère qui s'occupe tant de vous !

On eût trouvé malaisément, je le sais, caractère plus ingrat que le mien. Mais la lutte qu'elle soutenait contre mon frère n'était guère moins violente. Elle se déchirait à cette lutte et semblait pourtant y revenir comme à un besoin. Tout le vide d'une intelligence sans commerce, d'une ardeur sans emploi, d'un cœur et d'un corps prématurément privés

d'amour, c'est là qu'elle essayait de le combler. Entre nous, une tension de tous les instants. Chacun guettait les gestes, les silences de l'autre, et moins les paroles que leur accent. Et parfois survenait une minute heureuse ; mais de calme, je n'en ai jamais connu.

Dans cette tension, dans cet affût, l'esprit aiguisé, les nerfs à fleur de peau, la moindre querelle devenait une tragédie. Nous nous y jetions jusqu'à l'épuisement. Les traits du grand visage se déformaient à mes yeux ; je n'apercevais plus qu'une atroce grimace qui s'acharnait contre moi. Je ne céderais pas ; j'avais raison ; et tort ou raison, je ne céderais pas ; mieux valait mourir. Quand enfin nous nous trouvions à bout de forces, vaincus tous deux, un lourd silence tombait, où j'entendais battre mon sang à mes oreilles, les bras pendants, immobile, une saveur fade à la bouche. Le monde pouvait finir ; je n'étais que faiblesse et désir de sommeil. Mais si ma mère, sans rien dire, les yeux rouges, me quittait alors, je me prenais à trembler. « Où va-t-elle ? Qu'ai-je fait ? » Je courais à la chambre du fond, tentais de l'apercevoir dans le jardin. Toute mon injustice m'apparaissait, et ma révolte. J'étais un monstre : « Si elle revient, si elle revient... » Ah ! comme notre vie allait changer à son retour !

— Maman (c'est René qui parle), j'ai eu un bon point.

— Pourquoi mets-tu donc ta langue entre les dents pour parler ? Alors tu disais ?

De telles remarques, cent fois répétées, nous glaçaient infailliblement. Ne le voyait-elle pas ? Elle semblait prendre plaisir à mesurer, à rabattre notre joie. C'était peut-être souvenir de sa vie, crainte d'effaroucher le bonheur en l'accueillant ouvertement. Mais elle mettait dans ces remarques un tel accent ironique que je me sentais m'empourprer.

Toujours soupçonneuse, c'est à la pire interprétation d'un fait qu'elle s'arrêtait d'abord. On nous avait volé nos pommes, cassé une branche, enfermé une poule. Je ne pouvais admettre que le monde fût si mauvais et, parfois, triomphant :

— Maman, les Henry m'ont donné un gâteau.

— Ils t'ont... Qu'est-ce qu'ils peuvent bien chercher ?

Et toujours :

— Comme les gens sont heureux ! Nous, nous n'avons pas de chance.

Qu'elle parlât, qu'elle se tût, qu'elle marchât, qu'elle se tînt immobile, tout en elle, à tout instant, semblait attitude. Elle vivait constamment sur un champ dramatique. Venait-on la voir, allait-elle chez une voisine? Aucune de ses paroles qui ne fût action. Elle l'accompagnait d'un chantonnement, la reprenait pour la prolonger et lui donner une durable résonance. Et je la voyais, parlant encore, sourire soudain, les yeux absents, préparant déjà ce qu'elle dirait un peu plus tard, toute au chant qui allait naître d'elle.

Parfois, à la maison, oubliant notre présence, elle se mettait à chuchoter ; ses traits s'animaient ; sa voix montait. Ou bien, assise dans un coin, les bras croisés, elle penchait un peu sur le côté un front lourd d'orage et sa lèvre supérieure se gonflait.

— Tu l'entends qui souffle? murmurait mon frère.

On lui racontait une histoire ; elle l'écoutait distraitement, puis la contait à son tour. Et c'étaient peut-être les mêmes mots, mais non plus la même histoire ; c'était un roman, une pièce de théâtre, c'était un peu de sa propre histoire.

En vain, aux heures de détente ou de faiblesse, prenait-elle un accent et des gestes nus ; cette simplicité même paraissait mimée. C'est en vain aussi qu'elle essayait de se montrer prévenante et douce pour une voisine ; entre les deux femmes, le fossé se révélait plus profond. Et quand elle passait dans la rue, très droite, les yeux fixes, orgueilleuse et blessée, elle était seule dans sa vie.

— J'ai rencontré monsieur Bailly. Il m'a dit que vous ne travailliez pas fort.

Mais quelques jours après, l'instituteur :

— Votre mère va bien? Voilà longtemps que je ne l'ai pas vue.

J'arrive à ce qui fut ma plaie la plus cuisante. Il n'y avait nulle fausseté chez ma mère. Mais elle déformait tout selon le rythme qu'elle voulait donner à son récit, ou selon son rêve, ou selon la louable fin qu'elle se proposait. Je me refusai longtemps à y croire. « Elle s'est trompée », me disais-je ; ou bien : « Elle a oublié ». Mais qu'elle fît un mensonge,

sachant que c'était un mensonge, qu'elle nous tendît un piège, qu'elle nous trompât, cela me semblait monstrueux; c'était toute notre vie bafouée. Blême, je lui prouvais parfois qu'elle venait de mentir.

— Tu n'as pas compris, disait-elle.

Et elle trouvait un nouveau mensonge, à peine troublée, sûre d'agir pour notre bien. Il m'arriva d'éclater en sanglots, sans pouvoir rien dire, ou de me dresser, les mains tremblantes, criant comme une bête. Et je les guettai désormais, ces mensonges; je les sentais venir; je ne sais quelle complaisance de la voix, quelle soudaine chaleur du regard m'avertissait. Rien, en vérité, ne m'a révolté, ne m'a déchiré davantage; j'en avais une répulsion physique; à les soupçonner seulement, je me sentais malade. Et ma mère devinait mon soupçon; mais trop engagée pour se taire, elle continuait, grisée et me défiant du regard. Je la revois; elle semblait toujours emportée par quelque force qu'elle ignorait elle-même. C'était sa grandeur et sa misère. Je ne l'ai senti que loin d'elle. Il n'était pas facile de s'aimer.

— Je partirai, je partirai, criai-je parfois.

Et, gagnant la petite cour qui précédait le jardin, je regardais farouchement la vallée, les saulaies, puis ces bois si profonds, disait-on, qu'on y pouvait marcher plusieurs jours sans en trouver l'issue. Partir? Attendre encore? Comme pour me retenir, j'étreignais le tronc rugueux d'un poirier.

— Tu dis ça, répliquait mon frère. Mais on ne peut pas.

— Mais ce n'est pas une vie. Tu n'en as donc pas assez?

— Je le sais bien. Et puis après? Qu'est-ce qu'on peut faire?

Assis près de moi, sur une borne, il tiraillait ses lacets. Puis, quand il me voyait quelque peu apaisé :

— Allons, rentrons, disait-il. Peut-être qu'elle est partie.

MARCEL ARLAND

(A suivre)

APRÈS BERCHTESGADEN

Le 12 février, l'Europe est entrée dans une nouvelle phase de son histoire : les hommes les plus légers, les peuples les plus insouciants ont senti l'imminence d'un danger que leur optimisme se refusait la veille encore à reconnaître. C'est que l'entrevue de Berchtesgaden, en imposant une solution brusquée au problème des rapports austro-allemands, a soudain fait apparaître la faiblesse des traités et montré à tous les yeux que le statut territorial de l'Europe risque d'être mis en cause demain. Désormais, il n'est plus permis aux gouvernants de répéter le mot de Louis XV : « La machine, la bonne vieille machine durera bien aussi longtemps que nous ! » Le choix demeure peut-être encore entre réagir et se résigner, mais feindre d'ignorer devient impossible.

L'Allemagne, depuis le lendemain de la signature des traités, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour s'en évader. C'est ainsi qu'elle s'est peu à peu libérée des clauses économiques et financières et des limitations intérieures de sa souveraineté. D'autres ont jugé et jugeront cette attitude sur le plan du droit. Sur le plan du fait et de l'histoire, si les rédacteurs des traités ont été vraiment surpris, c'est qu'ils avaient tous leur part de cette noble candeur que Clemenceau attribuait à l'un d'eux ! En tout cas, les Allemands ont beau jeu lorsqu'ils disent, comme on m'assure qu'ils l'ont récemment déclaré à un voyageur français : « Depuis des années, tout ce que nous avons demandé nous a été refusé ; nous l'avons pris un peu

plus tard, quand nous avons pu, et ainsi nous ne devons aucun gré à personne. » En matière internationale, les avantages tenus d'un traité doivent être, ou bien défendus sans trêve, ou bien négociés tant qu'ils ont de la valeur. Quand on sait cela, on ne peut plus s'étonner de ce qui s'est passé depuis 1919. A l'acte II de *Siegfried*, le dragon Fafner, obligeamment prévenu de ce qui va lui arriver, refuse d'y croire : « *Lass mich schlafen* — laisse-moi dormir ! », rugit-il. On sait la suite, fâcheuse pour Fafner, pour Siegfried aussi d'ailleurs.

*
* *

L'Anschluss, le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, dont l'accord de Berchtesgaden marque le commencement, est à coup sûr un des problèmes diplomatiques dont on a le plus parlé depuis la fin de la guerre. Le 21 octobre 1918, à Vienne, une réunion de 210 députés de l'ancienne Chambre s'érigeait en Assemblée Nationale provisoire et, dès le 12 novembre, cette Assemblée, sur la proposition des socialistes, proclamait que l'Autriche formerait une partie intégrante du Reich allemand. Quelques semaines après, le 9 janvier 1919, l'Assemblée Constituante confirmait ce vote, et le chancelier Renner déclarait, le 11 mai : « Notre communauté nationale, brisée en 1866, doit être rétablie. »

Les Alliés prirent aussitôt les mesures nécessaires pour parer au danger et pour interdire l'Anschluss, aussi bien à l'Allemagne qu'à l'Autriche. L'article 80 du traité de Versailles stipulait :

« L'Allemagne reconnaît et respectera strictement l'indépendance de l'Autriche dans les frontières qui seront fixées par le traité passé entre cet État et les principales puissances alliées et associées ; elle reconnaît que cette indépendance sera inaliénable, si ce n'est du consentement du Conseil de la Société des Nations. »

Cependant, quand l'Allemagne républicaine se donna la Constitution de Weimar, l'article 61 de la nouvelle Constitution voté par l'Assemblée Nationale faisait bon marché de la renonciation impliquée par les traités. Cet article était ainsi conçu :

« Après la réunion avec l'Allemagne, l'Autriche allemande aura le droit de prendre part au Reichsrat avec le nombre de voix correspondant au chiffre de la population. »

La Conférence de la Paix obtint de l'Allemagne, le 22 septembre 1919, l'abrogation de cet article et, par une précaution supplémentaire, on inséra dans le traité de Saint-Germain, conclu avec l'Autriche, un article spécial interdisant l'Anschluss (art. 88).

« L'indépendance de l'Autriche est inaliénable, si ce n'est du consentement du Conseil de la Société des Nations. En conséquence, l'Autriche s'engage à s'abstenir, sauf le consentement dudit Conseil, de tout acte de nature à compromettre son indépendance, directement ou indirectement, et par quelque voie que ce soit, notamment et jusqu'à son admission comme membre de la Société des Nations, par voie de participation aux affaires d'une autre puissance. »

Il va sans dire que les Alliés, une fois ces textes soigneusement rédigés par leurs juristes, crurent en avoir assez fait. Aucun effort pratique ne fut tenté pour restaurer, sur le plan économique, cette indispensable communauté danubienne qui venait de s'effondrer, sur le plan politique, par le démembrement de la Double Monarchie. Par contre, l'agitation pour l'Anschluss continuait en Autriche, à la faveur de l'effroyable misère qui rongeait Vienne. Diverses organisations, ligues, journaux prirent l'initiative de plébiscites : c'est ainsi que, le 21 mai 1921, dans la province de Salzbourg, 98 546 voix se prononçaient pour le rattachement, 877 seulement contre. Dans la province voisine, à Innsbruck, les résultats étaient analogues et le futur chancelier Schusschnigg, tout jeune encore, votait lui-même pour le rattachement. En 1922, quand l'Autriche faillit périr dans le drame de la famine et de l'inflation, et lorsque la Société des Nations décida le sauvetage, le protocole du 4 octobre confirma à nouveau l'indépendance autrichienne. Plus tard, le chancelier Seipel résuma les rapports de l'Allemagne et de l'Autriche en une formule célèbre, souvent répétée depuis : « Deux pays, un seul peuple. » Pourtant, il y avait toujours en Autriche une majorité en faveur du rattachement ; pendant plusieurs années, un travail méthodique d'assimilation se poursuivit, mettant en harmonie les

lois et les règlements administratifs, si bien qu'en 1931 la phase préparatoire de l'Anschluss pouvait être considérée comme achevée. C'est alors que les chanceliers Curtius et Schober ouvrirent dans le plus grand secret une négociation, en vue d'établir l'union douanière entre les deux pays. Le hasard d'un voyage m'avait conduit à Vienne à ce moment-là, et je me souviens de l'effet de surprise que provoqua le communiqué du 22 mars, énonçant les principes de l'accord. L'émotion fut vive en France ; à la Chambre, M. Herriot l'exprima dans un de ses plus magnifiques discours. Une action internationale s'engagea sur l'initiative de Briand et, après de longues discussions, la Cour de La Haye condamna, à une voix de majorité, l'accord douanier comme contraire au protocole de 1922. Entre temps, l'Allemagne et l'Autriche avaient renoncé d'elles-mêmes à leurs projets. L'avènement du national-socialisme à Berlin, en 1933, allait transformer les données du problème tout en lui donnant une nouvelle actualité.

La prise du pouvoir par le chancelier Hitler a provoqué dans tous les pays voisins de l'Allemagne une exaltation soudaine du sentiment grand-allemand, c'est-à-dire de la conscience de solidarité avec le Reich des Allemands vivant sur le territoire d'autres pays. En Tchécoslovaquie, en Autriche, en Pologne, dans les pays baltes, au Danemark, partout un frémissement a parcouru les populations de race et de langue allemandes. Ce mouvement, spontané à son origine, a été entretenu ensuite par l'action du Gouvernement berlinois. En Autriche, il a renversé totalement les positions. Ceux qui, la veille, étaient partisans de l'union avec une Allemagne démocratique sont devenus hostiles à l'Allemagne dictatoriale et l'action violente de certains éléments nazis, qui a atteint son point le plus aigu avec l'assassinat du chancelier Dollfuss, a eu pour effet de tirer du sommeil ou du néant le patriotisme autrichien. Ce qui s'est passé depuis peut se résumer d'un mot : l'évolution a été telle que, au moment où pour la première fois une majorité hostile à l'Anschluss se dégageait en Autriche, c'est à ce moment précis que l'Allemagne a réalisé le premier acte de cette annexion.

*
* *

Il est, en effet, impossible de s'y tromper, l'accord qui vient d'être conclu entre Vienne et Berlin, et qui se présente en apparence comme un simple développement du *gentlemens agreement* de 1936, n'a de signification que comme point de départ. Sans doute, pour le moment, l'indépendance de l'Autriche est affirmée dans les textes officiels, mais il n'en est aucunement question dans le discours du Führer au Reichstag, et nous sommes, une fois de plus, en présence d'un texte auquel les deux parties contractantes n'attribuent pas la même signification. N'y a-t-il pas lieu de craindre, par conséquent, que l'interprétation du plus fort triomphe, malgré l'affirmation du chancelier von Schusschnigg : *Jusqu'ici et pas plus loin !*

D'après certains renseignements, au cours de l'entrevue dramatique de Berchtesgaden, M. Hitler aurait manifesté à deux ou trois reprises sa volonté d'être le maître d'un empire de 80 millions d'Allemands. Nous n'avons pas le droit de faire état de telles informations. Mais, si nous nous en tenons aux textes officiels, nous trouverons dans le discours du 20 février un paragraphe suffisamment explicite pour justifier bien des craintes : « Rien que dans deux des États situés sur nos frontières, il y a une masse de 10 millions d'Allemands. Ceux-ci étaient jusqu'en 1866 encore réunis, avec l'ensemble du peuple allemand, dans un même groupement politique... » et, un peu plus loin, le chancelier Hitler ajoute : « Parmi les intérêts du Reich allemand, il y a aussi la protection de nos frères de race qui ne sont pas par eux-mêmes, à nos frontières, en mesure de s'assurer le droit à la liberté politique et à la liberté de penser qui appartiennent à tous les hommes. »

L'autre jour, à la Chambre, j'ai indiqué le danger que représente pour la paix une semblable thèse, d'après laquelle l'Allemagne revendiquerait la protection des minorités allemandes, protection confiée par les traités à la Société des Nations, et la presse du Reich m'a reproché, courtoisement mais avec vivacité, de vouloir réveiller « le sombre esprit de Versailles ». J'ai dit et écrit assez souvent combien je souhaitais une détente

franco-allemande, et j'ai trop vivement dénoncé le formalisme vide des traités pour avoir besoin de me défendre d'une telle critique. Mais je persiste à considérer comme redoutable l'activisme diplomatique d'une Allemagne qui revendiquerait la protection des minorités hors de ses frontières. Une telle conception serait prétexte continuel à des interventions à l'extérieur ; or l'Allemagne, avant 1914, s'est assez souvent indignée contre le panslavisme pour ne pas concevoir les appréhensions que soulèverait aujourd'hui un tel programme. Du reste, en fait, l'inquiétude se manifeste déjà en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Pologne, et je n'ai pas la naïveté de croire que mon avertissement y soit pour quelque chose.

Ce sont là des réactions de *self defence*. En Autriche, notamment, les manifestations d'une vigoureuse volonté d'indépendance se multiplient ; en Tchécoslovaquie, M. Hodza proclame absolument intangibles les frontières du pays et déclare que la jeune République, attaquée, « saurait se défendre jusqu'au bout. » En Hongrie, le Gouvernement a fait arrêter les agitateurs nationaux-socialistes ; il n'est pas jusqu'à la Pologne où, malgré l'attitude ambiguë du colonel Beck, l'émotion ne soit vive. Faut-il donc penser que, pour la première fois depuis cinq ans, l'homme qui, jusqu'ici, a réalisé son programme avec une telle sûreté de coup d'œil, aurait dépassé le but ?

*
* *

Si le chancelier Hitler a risqué son geste du 12 février, ce n'est point au hasard. Le choix de l'heure n'a pas été laissé à son initiative, la chute du Cabinet Goga en Roumanie apparaissait fatalement comme un échec pour le Reich, après tous les commentaires triomphaux dont la presse allemande avait, six semaines auparavant, salué son avènement. Il fallait donc, avant la réunion du Reichstag, un succès diplomatique assez net pour faire oublier cette déconvenue, il fallait aussi un résultat tangible pour répondre à la campagne de presse qui a suivi les remaniements de personnel du 4 février, tendancieusement commentés à l'extérieur. Les paladins de salle de rédaction sont grotesques, mais ils peuvent devenir dangereux

quand il s'agit de réfugiés qui abusent de l'hospitalité française ou anglaise pour continuer, à l'abri, un combat qu'ils n'ont généralement pas eu le courage de pousser bien loin en Allemagne.

Ce sont là des motifs occasionnels qui ont pu influer sur la date, mais non sur le fond de la décision du Führer. Celle-ci a été dictée par des motifs plus profonds qui résultent de la situation diplomatique de l'Europe.

En 1934, lorsque l'assassinat de Dollfuss avait fait craindre que l'Anschluss ne fût tenté de vive force, M. Mussolini avait envoyé à la veuve du chancelier un télégramme où il disait : « L'indépendance de l'Autriche, pour laquelle Dollfuss est tombé, est un principe qui a été et sera défendu par l'Italie avec encore plus d'acharnement dans des temps exceptionnellement difficiles. » En fait, l'Italie mobilisait aussitôt sur le Brenner pour bien montrer qu'elle ne laisserait pas envahir l'Autriche. La Yougoslavie massait également les troupes à sa frontière. Quelque temps après, c'était Stresa et l'affirmation de la solidarité entre la France, l'Angleterre et l'Italie. On connaît la suite et on sait comment la guerre d'Éthiopie a fait succéder au front de Stresa l'axe Rome-Berlin.

Malgré tout, on pouvait croire que le respect de l'indépendance autrichienne demeurait une des conditions de l'entente germano-italienne. En janvier, au lendemain de l'entrevue de Budapest, le chancelier von Schusschnigg, avec qui je m'entretenais au Ballplatz, dans le cabinet de travail qui fut celui de Dollfuss et où l'on peut voir son masque mortuaire, le chancelier m'affirmait que l'Italie demeurait garante de l'Autriche libre et, quelques instants plus tard, le Dr Schmidt, ministre des Affaires étrangères, insistait tellement sur l'impression de sécurité qu'il éprouvait entre Rome et Berlin, que je lui avais exprimé avec quelque vivacité combien je partageais peu la confiance dont il semblait si pénétré. Saurons-nous jamais ce qui s'est passé entre le 13 janvier et le 12 février ? En tout cas, nulle part on ne devrait être autant qu'à Rome sensible au danger que peut représenter l'Allemagne maîtresse de Vienne et le drapeau rouge à croix gammée sur le Brenner. Le gage essentiel de la victoire italienne de

1918, la disparition du puissant voisin qui tint si longtemps le Milanais, serait annulé d'un trait et la situation serait bientôt la même qu'au temps de Cavour. De quel côté, Espagne, Afrique du Nord, faut-il chercher les promesses de compensations qui ont pu faire fermer les yeux à la réaliste diplomatie italienne sur un péril tant de fois dénoncé? Comment choisir entre les hypothèses qu'on a formulées? Faut-il croire à un marché de dupe où l'Italie aurait abandonné l'immédiat pour une traite en blanc sur l'avenir? Quoi qu'il en soit, l'absence de toute réaction italienne devant l'appel désespéré que lui adressait le chancelier d'Autriche renforce la thèse de ceux qui pensent que les engagements liant Rome à Berlin impliquent une totale communauté d'action et de vues et des plans d'avenir assez vastes pour que des sacrifices importants puissent leur être consentis dans le présent.

Telle était, semble-t-il, la conviction de M. Eden et la raison du peu de hâte qu'il mettait à négocier avec l'Italie. Il n'a pu faire triompher son point de vue. La crise intérieure du Gouvernement britannique a coïncidé avec l'affaire autrichienne, mais on pouvait la prévoir depuis la retraite de M. Baldwin. Nous n'avons pas à prendre parti entre deux hommes dont l'amitié pour nous est hors de discussion, dont l'un a toujours été le champion de la solidarité franco-britannique, dont l'autre a pris l'initiative du réarmement anglais qui a donné tant de poids à cette solidarité. Si M. Eden a été écarté du Foreign Office, c'est sans doute que M. Chamberlain a estimé que l'attitude de réserve de son ministre des Affaires étrangères risquait de consolider l'axe Rome-Berlin. Issu des milieux réalistes et empiriques de Birmingham, le Premier britannique tient par-dessus tout à éviter la cristallisation définitive en Europe de blocs antagonistes, entre lesquels la foudre pourrait jaillir avant que la Grande-Bretagne soit prête et avant que la France se soit ressaisie. Frappé des résultats obtenus par la Triplice des dictateurs, dont la menace contre l'Angleterre et la France s'exerce à la fois sur le continent européen, en Méditerranée et en Extrême-Orient, M. Chamberlain voudrait, sinon dissocier le système Rome-Berlin-Tokio, du moins faire baisser la tension internationale. C'est donc vers une reconstitution du Front de Stresa

ou du pacte à quatre que ses yeux sont tournés. Nul ne saurait à l'heure actuelle peser les chances de succès de la négociation dont M. Grandi a été l'habile metteur en scène, mais il est déjà possible de voir que son échec ne laisserait plus beaucoup d'espoir pour le maintien de la paix.

*
* *

Faut-il s'étonner, dans une situation internationale aussi complexe, que le grand débat de politique étrangère qui s'est déroulé à la fin de février au Palais-Bourbon ait été si confus? Faut-il être surpris de la place prépondérante qu'y ont tenue les considérations de politique intérieure? Tout au plus pourra-t-on regretter qu'après deux jours de discussion, l'ordre du jour final ait été pareil, dans sa banalité creuse, à vingt ordres du jour votés il y a dix ans en des circonstances certes moins menaçantes, et que ses rédacteurs aient cru pouvoir encore se référer à la sécurité collective alors que personne au monde n'a songé, au lendemain de Berchtesgaden, que Genève pouvait avoir un mot à dire!

Au cours du long défilé d'orateurs, qui a retenu pendant six séances l'attention de la Chambre, trois idées se sont affirmées: la première, c'est que, même pour ceux qui, comme nous, souhaiteraient l'amélioration des relations franco-allemandes, les procédés d'action unilatérale du Reich découragent les meilleures volontés; la seconde, c'est que la majorité de la Chambre place en tête de ses préoccupations le maintien de la solidarité franco-britannique et souhaite que le succès des négociations entre Londres et Rome nous permette de lever la lourde hypothèque de nos malentendus avec l'Italie; la troisième, enfin, concerne notre politique intérieure, dont le redressement est indispensable à notre position internationale.

Sur ce dernier point, malheureusement, l'unanimité s'est faite dans l'équivoque. Pour M. Péri et pour M. Paul Reynaud, la formation d'un Cabinet d'Union nationale, avec participation communiste, serait la solution. Je doute que le récent procès de Moscou ait apporté beaucoup de renfort à cette tendance. Pour d'autres orateurs, comme M. de Monzie, la solution devrait être cherchée non pas dans l'addition des

partis, mais dans la formation d'un ministère d'hommes choisis uniquement en raison de leur énergie. Pour nous, nous pensons que le problème est moins de savoir qui gouvernera que de savoir quelle sera l'étendue des pouvoirs du Gouvernement. La formule de salut public que j'ai réclamée signifie que l'opinion publique doit être immédiatement éclairée des dangers de la situation et arrachée à ses préoccupations actuelles de loisirs sans limite pour les uns, de profit sans contrôle pour les autres, afin d'apporter au service de la patrie en péril l'unanime élan des volontés françaises. Par moments, il a semblé que de telles idées allaient se frayer un chemin au-dessus des égoïsmes et des préoccupations électorales des partis. Hélas, de même qu'au mois de décembre, M. Chautemps, à son retour de Londres, était condamné à passer ses nuits à arbitrer les incidents des usines Goodrich, toute la semaine dernière a occupé le Gouvernement à une épuisante navette pour le vote de projets dont l'application supposerait entre le monde du travail et celui du capital un esprit de loyale collaboration, dont les symptômes ne sont guère visibles. C'est ainsi que l'inégalité tactique entre les dictatures et les démocraties se creuse chaque jour davantage, sans que les rares gestes d'unanimité que nous dicte parfois un vote de défense nationale parviennent à faire oublier les déchirements quotidiens de la lutte des partis. Et pourtant, c'est de nous, de notre politique intérieure, de notre discipline nationale que dépendent la paix ou la guerre en cette année 1938. Par quelle malédiction faut-il que tant de Français ruminent encore les slogans des élections dernières et se refusent à voir combien d'événements, depuis deux ans, se sont précipités? Comprendront-ils la phrase lourde de sens que M. Chautemps a prononcée au Sénat : « Nous ne pourrons donner à la nation le sentiment nécessaire de confiance qui doit l'animer que si, *revisant au besoin nos idées et nos programmes*, nous lui apportons l'assurance que ses finances seront gérées avec sagesse et prudence, que le relèvement de l'activité économique est au centre de nos préoccupations, que nous avons la volonté de rétablir dans le pays une atmosphère de discipline et de travail. »

JEAN MISTLER

LE JEU D'ÉCHECS

Les échecs, que les non-pratiquants considèrent souvent comme une frivole distraction, sont une science à laquelle ont été et sont consacrés plusieurs milliers de livres différents, une centaine de revues mensuelles qui publient non seulement les nouvelles du monde « échiquéen », mais surtout font connaître les récentes parties des grands joueurs et les recherches théoriques, lesquelles n'ont pas cessé de progresser, de Lucéna à Niemzovitch en passant par Philidor, Jaenisch, Paulsen, Steinitz, Tarrasch, Reti, etc. Il faut bien, en effet, chercher à dégager un petit nombre de lois de l'invraisemblable multitude des combinaisons possibles. Que cette infinité de variantes n'effraye pas le profane, il n'est guère plus utile de l'étudier qu'il n'est nécessaire pour le joueur de cartes de connaître toutes les donnes possibles. En quelques heures, qui ne font appel qu'au travail de l'intelligence et non à celui de la mémoire, on devient un excellent joueur d'échecs, par l'étude de quelques principes simples et efficaces dont la découverte et l'explication font justement l'objet de la science des échecs.

C'est cette même et prodigieuse variété de combinaisons qui, en même temps qu'elle élève le jeu d'échecs à la hauteur d'une science, lui confère le caractère d'un art. Une partie disputée entre de grands joueurs exprime, avec une grande souplesse de nuance, les moindres détails de leur race et de leur classe, de leur tempérament, de leur caractère et de leur culture.

Les parties d'échecs ne reflètent pas seulement la psychologie des esprits qui s'y adonnent; elles traduisent aussi les tendances des époques pendant lesquelles on les joue. Les échecs ont connu leurs écoles classiques, romantiques et modernes, et l'on a pu voir de nos jours apparaître les théoriciens de l'impressionnisme, du cubisme, du futurisme et du surréalisme échiquéens.

Ces diverses conceptions prennent corps dans des parties, souvent admirables, quelquefois géniales, que l'on recueille et que l'on transmet à l'aide de notations appropriées [1]. Grâce à cette notation, l'art échiquéen possède son musée, ou plutôt sa bibliothèque de chefs-d'œuvre, que l'on peut rejouer à tous moments. L'une des plus célèbres parties connues, qui a été nommée « l'Immortelle », a été jouée en 1851, à Londres, entre le champion allemand Anderssen et le maître russo-parisien Kieseritzky. Depuis cette date, que d'Immortelles sont apparues au firmament des échecs!

Seuls, les amateurs du noble jeu savent quelle passion sauvage déchaîne ses ouragans dans leur pensée, durant ces parties pendant lesquelles ils apparaissent aux spectateurs comme les adeptes d'un fakirisme nouveau. Ils sentent leurs esprits, vous ne voyez que leurs corps. Ne perdez donc pas votre temps à considérer des gestes rares échangés de part et d'autre d'une table; le drame qui se joue se passe ailleurs; il est cependant fort compréhensible moyennant une initiation bien plus aisée à obtenir qu'on le croit communément.

Ce jeu n'a pas toujours existé sous la forme où nous le connaissons. Et ses origines font l'objet de plusieurs légendes, toutes détruites de nos jours par la critique historique, mais qui sont restées vivaces chez bien des gens. En fait, le grec Palamède (à l'occasion de la guerre de Troie) et le brahmane Sissa n'ont jamais existé. La mythologie échiquéenne nous a légué cependant une légende qui vaut la peine d'être rapportée.

1. La notation dite « algébrique » s'apprend en une minute ou deux : on définit un coup en nommant la pièce qui joue et le numéro de la case où elle se rend.

Le jeu d'échecs aurait été imaginé par un sage oriental pour distraire un souverain neurasthénique. L'intention atteignit son but et le monarque, enthousiaste et reconnaissant, offrit à l'inventeur de choisir librement sa récompense. Ce bienfaiteur de l'humanité était un vieillard ingénieux, mais sans désirs, et il ne voulut pas profiter de la faveur royale, si ce n'est pour donner une leçon à son souverain : « Fais mettre, lui répondit-il, un grain de blé sur la première case d'un échiquier, deux grains sur la seconde case, quatre sur la troisième, huit sur la quatrième, et ainsi de suite en doublant toujours le nombre des grains de blé jusqu'à la soixante-quatrième et dernière case de l'échiquier. Tout ce blé sera pour moi. Je ne demande pas d'autre récompense. » Respectueux de ce qui ne lui paraissait qu'une fantaisie peu coûteuse, le roi fit remettre un sac de blé à l'inventeur, estimant lui avoir donné ainsi plus qu'il n'avait réclamé. Mais le vieillard refusa le sac de blé en insistant pour que l'on fît des comptes justes et pour qu'on lui remît son dû, sans un grain de blé de plus ou de moins. A la grande stupéfaction du souverain et de sa cour, lorsque le ministre des Finances eut terminé ses calculs, on s'aperçut que le royaume tout entier n'était pas assez riche pour payer pareil tribut. De fait, le nombre de grains de blé nécessaire est de l'ordre du quintillion (exactement : 18 quintillions 446.744.073.709.551.615) et dépasse de beaucoup tout ce que l'on pourrait imaginer. Mis en tas, ce blé couvrirait la France entière sur une hauteur d'environ un mètre.

Quittons le domaine de la légende. Le jeu actuel a été précédé dans plusieurs pays de divers jeux de quadrillages qui sont les ancêtres communs du jeu d'échecs et du jeu de dames. Une peinture thébaine représente le pharaon Rhamses III jouant à un semblable jeu. On a retrouvé des fresques du même genre dans des ruines de cités grecques et romaines. C'est aux Indes, avant le ve siècle, qu'apparut un jeu qui se disputait sur soixante-quatre cases et d'où devait sortir finalement, après encore bien des modifications, le jeu d'échecs actuel. Et il paraît vraisemblable que les Indiens jouaient à ce jeu plusieurs siècles déjà avant Jésus-Christ.

Ce jeu s'appelait Chaturanga (ce qui veut dire « quatre

rois »). Il se disputait en effet entre quatre joueurs disposés comme dans le diagramme suivant.

Noirs

Verts

⊕	×			S	△	□	⊕
□	×			×	×	×	×
△	×						
S	×						
						×	S
						×	△
×	×	×	×			×	□
⊕	□	△	S			×	⊕

Rouges

Blancs

Chaque joueur, tour à tour, jetait un dé pour désigner la pièce qu'il devait jouer. Une telle condition privait évidemment le jeu d'échecs de toute l'intellectualité qu'il possède actuellement, et le premier progrès réalisé consista à éliminer le hasard en supprimant les dés. Néanmoins il restait un élément de hasard du fait de la division en quatre camps, le plus fort des quatre joueurs pouvant fort bien succomber à une coalition, soit déloyale, soit fortuite, de ses trois adversaires, comme cela arrive dans certains jeux de cartes. Cette cause de hasard fut éliminée par l'association des joueurs deux par deux. Mais comment jouer en collaboration sans se parler? Un nouveau progrès était inévitable, il consista à mettre côte à côte les pièces alliées et à en confier la direction à un seul joueur. A ce moment le jeu indien offrait une image très ressemblante du jeu moderne; toutefois, certaines pièces ne progressaient pas encore comme de nos jours.

Le Chaturanga passa des Indes en Perse, où il prit le nom de Shatrang, sous le règne de Chosroes Ier, dit Naushirwan le Juste (531-579). Il y connut de suite une immense popularité. L'épopée nationale des Persans : « le Schah Nameh » ou

« Livre des Rois », de Firdousi, consacre deux chapitres entiers à la description du jeu d'échecs.

En même temps qu'il émigrait des Indes en Perse, le Chaturanga était importé avec le bouddhisme en Chine; il y fit son apparition probablement sous le règne de l'empereur Vou Ti, vers 537. Il devait donner naissance à un cousin chinois du jeu d'échecs européen, qui s'appelle le « jeu de l'éléphant » et se joue sur plus de cases, avec plus de pièces, et d'après des règles plus compliquées.

Lorsque les Arabes conquirent la Perse, vers 651, ils adoptèrent immédiatement les plus agréables coutumes du peuple qu'ils avaient vaincu et le jeu d'échecs fut du nombre. Il poursuivra dorénavant son glorieux essor, dans le cadre de la civilisation arabe, sous la bannière de l'Islam, que la prédication de Mahomet devait conduire si loin. Plusieurs souverains musulmans, dont Haroun-Al-Raschid, calife de Bagdad, étaient fervents du « noble jeu ». On admirait grandement le sarrazin Buzecca qui jouait deux parties simultanément sans voir.

Lorsqu'ils furent battus, en 732, à Poitiers, par Charles Martel, les musulmans avaient eu le temps de propager le jeu d'échecs dans toute l'Afrique du Nord, ainsi que dans les royaumes européens qu'ils avaient conquis, notamment l'Espagne, le Portugal et la Sicile. Les échecs allaient devenir le jeu chrétien, puis le jeu européen par excellence. Pépin le Bref possédait un jeu d'échecs en cristal; les Byzantins offrirent à Charlemagne un magnifique jeu en ivoire; le prince des Bédouins fit cadeau à Saint-Louis d'un échiquier en bois de cèdre avec des pièces en cristal de roche montées sur argent doré; on peut admirer cet échiquier au musée de Cluny, à Paris. Nous voyons enfin apparaître les premiers manuscrits européens sur le jeu d'échecs : celui de Jacobus de Cessole (vers 1200), qui ne contient que des indications très vagues; le manuscrit d'Alonzo (roi de Castille de 1252 à 1284), qui est conservé à Madrid, et le célèbre manuscrit dit du « Bonus socius » (vers 1286), qui est conservé à Florence.

C'est aussi au moyen âge que se fixent les noms et les « marches » des pièces du jeu actuel. Si sa manière de « marcher » a un peu varié, le nom du « Roi » et sa qualité de pièce prin-

cipale sont restés les mêmes depuis l'origine indienne. « Échec et mat » vient du persan : « Shach moto » qui veut dire : « le Roi est mort ». Par contre, c'est à des espèces de calembours que nous devons la Dame et le Fou. Chez les Persans, la pièce placée à côté du Roi était, assez logiquement, le ministre, ou vizir, que l'on nomme à peu près « fisr ». Par suite de déformations successives dans la prononciation populaire, le fisr devint firs, puis fers, puis vierge, et à la Renaissance : Dame ou Reine. De même, ces deux personnages étaient encadrés d'officiers, qui se nommaient alfils. Le peuple en fit des fols, puis des fous. A la place de la Tour, il y avait jadis les Rokhs, oiseaux fabuleux de la mythologie persane, sortes de griffons ou de chimères. Ce nom de Roque est d'ailleurs resté à une manœuvre qui se fait encore de nos jours.

Certaines règles (l'avance des pions de un ou deux pas, la prise en passant, la promotion des pions, etc.) se sont fixées aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Au XVIe siècle, les échecs connurent un succès prodigieux sous le pontificat de Grégoire XIII en Italie, les règnes de Catherine de Médicis et de Henri IV en France, de Philippe II en Espagne. Dans son cinquième livre (dont l'authenticité est contestée), Rabelais décrit d'une manière humoristique, sous le titre de « Tournoi de la Quinte », une partie d'échecs avec pièces vivantes.

On a pu conserver quelques-unes des parties jouées par les meilleurs champions de ce temps : le curé espagnol Ruy Lopez de Segura, le maure Domenico, les italiens Escovera, Leonardo il Puttino, Ceron et Paolo Boï. Philippe II fit disputer en 1575, à Madrid, le premier tournoi moderne entre les quatre meilleurs joueurs de son temps. La découverte de l'imprimerie permit de diffuser le jeu, et parmi les traités les plus importants, nous voyons apparaître ceux de Lucena (1497), Damiano (1512), Lopez (1561), Polerio (1590), Gianutio (1597), Salvio (1604), Carrera (1617), etc.

Au début du XVIIe siècle, Greco le Calabrais parvenait à gagner largement sa vie en faisant des tournées à travers toute l'Europe occidentale. On jouait beaucoup autour des souverains de France et d'Angleterre ; les parties qui ont été conservées de cette époque montrent une réelle correction, mais

aucun génie. En France, Louis XIII possédait un échiquier de voyage formé d'un coussin de laine perforé pour y fixer les pièces. A Londres, on raconte que Charles II, par crainte de l'esprit puritain, se déguisait pour aller faire des parties d'échecs à la taverne des « Trois-Marins ». Par ailleurs, l'esprit janséniste n'empêchait pas Port-Royal de tolérer le seul jeu d'échecs comme distraction. En Allemagne, sous le nom de Gustavus Selenus, le duc de Brunswick écrivit un traité.

Après une relative stagnation, tout le XVIIIe siècle français et anglais s'engoua des échecs. Les encyclopédistes, imbus de l'esprit scientifique, et leurs disciples s'y adonnèrent passionnément : Voltaire jouait constamment à Ferney et était furieux de perdre contre son ami, le père jésuite Adam. Diderot a laissé, dans le « Neveu de Rameau », une page charmante sur les maîtres de la Régence. Quant à Jean-Jacques Rousseau, nous possédons de lui deux parties disputées d'excellente manière, l'une contre le prince de Conti, l'autre contre l'abbé Roman. La vogue des cafés en France et des clubs en Angleterre contribua pour une large part à la popularisation du jeu d'échecs. En Italie fleurit une école de théoriciens, qui résident presque tous à Modène : Ercole del Rio, Lolli, Ponziani.

Jusque-là, toutefois, les échecs étaient considérés comme un jeu d'inspiration personnelle et l'on ne pensait pas qu'il pût s'étayer sur une doctrine. Un jeune musicien, ami de d'Alembert, et le plus fort joueur du XVIIIe siècle, *Philidor* (1726-1795), entreprit cette réforme et il fit du jeu une analyse qui, d'un coup d'aile, l'éleva à la hauteur d'une science. Son traité, qui s'appelle « l'Analyse », fut publié à Londres en 1749 ; c'est sans doute le traité d'échecs qui a connu le plus grand succès... Mais, depuis lors, la petite « science échiquéenne » a fait de sérieux progrès. Plus grand par son génie théorique que par sa force pratique, Philidor n'en fut pas moins le meilleur joueur de son temps. Il vainquit son rival, le syrien Stamma, et, résidant à Londres, pendant la Révolution, il écrasa facilement les joueurs anglais. On l'admirait beaucoup de jouer simultanément trois parties dont deux sans voir l'échiquier.

Napoléon Ier s'intéressait beaucoup au jeu d'échecs, mais s'y montra assez médiocre joueur, sans doute faute du temps indispensable pour se perfectionner; on peut voir encore sa table de jeu au café de la Régence à Paris [1]. Le champion de cette époque, le français Deschapelles, abandonna par dépit le jeu d'échecs lorsqu'il eut rencontré un rival plus heureux; il se consacra au whist, qui est l'ancêtre du bridge, où il devint rapidement le meilleur joueur.

Sous la Restauration, l'échiquier français atteignit son apogée. La Bourdonnais (1797-1840), petit-fils du célèbre gouverneur des Indes, conquit une réputation mondiale par ses victoires contre le brillant joueur écossais Mac-Donnel, en 1834. Ce fut lui qui fonda en 1836 la première revue consacrée exclusivement aux échecs : « le Palamède ».

Cependant l'activité échiquéenne était devenue très grande en Angleterre, où des théoriciens comme Lewis et Walker contribuaient à faire connaître les règles de notre art. En 1842, Staunton fonde la première chronique d'échecs dans un grand journal d'informations : les « Illustrated London News ». En 1843, les Anglais gagnent ce que nous appellerions aujourd'hui le championnat international d'échecs, leur champion Staunton ayant battu en match, à Londres, le vicomte de Saint-Amant, disciple de La Bourdonnais.

L'Allemagne devait donner une nouvelle impulsion aux recherches théoriques; il se forma, au milieu du XIXe siècle, un groupement de joueurs principalement berlinois, et qui s'appela « la Pléiade ». Avec l'esprit de système et d'érudition qui caractérise la pensée allemande à cette époque, deux bons joueurs, Bilguer et Bledow, entreprirent l'édition d'une vaste encyclopédie échiquéenne : « le Handbuch », qui sert à la fois de bible, de code et de dictionnaire aux joueurs d'échecs. Ce Handbuch a été, depuis lors, réédité à plusieurs reprises et le monde des échecs aimerait certainement voir sortir prochainement une neuvième édition comportant les dernières découvertes.

C'est de l'école allemande que devait sortir un des plus

1. A ses origines (vers 1700) le *Café de la Regence* n'était pas situé exactement où on le voit maintenant; il occupait à peu près la place actuelle du marchand de tabacs situé à côté de la librairie Stock, place du Théâtre-Français.

grands champions qui aient existé. Il s'agit du professeur de mathématiques de Breslau Adolf Anderssen, dont le génie imaginatif a produit des œuvres étonnantes. Staunton, ayant organisé le premier grand tournoi moderne à Londres en 1851, ce fut Anderssen (1818-1879) qui en sortit premier. Nous avons déjà dit que c'est Anderssen qui joua la partie surnommée : « l'Immortelle ».

Les États-Unis étaient naturellement désireux de ne point se montrer inférieurs à l'Europe dans ce domaine comme dans d'autres. Ils organisèrent le deuxième grand tournoi du siècle à New-York en 1857 ; le vainqueur ne fut pas, comme tout le monde s'y attendait, le grand théoricien germano-américain, Louis Paulsen, mais un jeune avocat, Paul Morphy (1837-1884), qui, du jour au lendemain, passa au rang de vedette. Au cours d'une éblouissante tournée en Europe, en 1858, Morphy consacra d'une manière définitive sa supériorité mondiale, battant tous les grands joueurs européens, y compris Anderssen. Ses victoires, la logique foudroyante qui apparaît dans la conduite de ses parties, ne sont pas encore oubliées aujourd'hui.

Malheureusement la carrière de Morphy fut aussi brève que brillante et, après sa retraite volontaire du jeu d'échecs, il devint naturel de considérer à nouveau Anderssen comme le meilleur joueur du monde. Le titre de champion du monde fut officiellement créé à l'occasion du match qu'Anderssen joua et perdit en 1866 contre Wilhem Steinitz, autrichien naturalisé anglais.

Steinitz (1836-1900) est peut-être — c'est du moins notre avis personnel — la figure la plus originale de l'histoire de notre jeu ; toutes proportions gardées on peut comparer l'importance de ses théories (dont nous ne faisons encore, à l'heure actuelle, que de développer les conséquences) à l'introduction du microscope dans la recherche scientifique. En effet, Steinitz faisait dépendre la victoire d'une multitude de détails, qui n'avaient jamais retenu l'attention de ses prédécesseurs : attaque des pions qui ne peuvent plus être défendus par d'autres pions (on les appelle des « pions isolés »), installation des pièces dans des cases d'où elles ne peuvent pas être délogées par des pions adverses (on appelle

ces cases des « trous »), manœuvres contre les pièces ayant assumé à tort plusieurs responsabilités, de manière à les contraindre à en négliger au moins une, etc... Ces remarques ne suffiraient pas à assurer la victoire, si Steinitz n'avait montré comment les ordonner dans des plans d'une rigueur scientifique, qui, renforçant les effets les uns par les autres, enchaînent toutes les conceptions d'une partie et conduisent à la victoire. Armé de cette logique nouvelle, Steinitz put imposer longtemps sa supériorité. Malgré une concurrence redoutable et malgré le handicap d'un style excentrique, il maintint son titre pendant vingt-huit ans, jusqu'en 1894. C'est là une performance presque aussi remarquable que si elle se produisait en boxe.

Emmanuel Lasker, allemand fixé maintenant en U.R.S.S., qui lui succéda en 1894, fit preuve des mêmes extraordinaires qualités de résistance, puisqu'il maintint son titre jusqu'en 1921 contre les plus formidables assauts. Son énergie extraordinaire, son réalisme pratique, sa claire logique [1] viennent de lui valoir un succès véritablement surprenant; à soixante-huit ans, il a pu participer, avec un résultat honorable, au tournoi de Moscou 1936, parmi une pléiade de rivaux jeunes et ardents.

En 1921, Raoul Capablanca ravit à Emmanuel Lasker le titre de champion du monde; il devait le conserver moins longtemps que ses prédécesseurs, puisqu'il le reperdit à Buenos-Ayres, en 1927, contre Alexandre Alekhine, russe naturalisé français. Ce dernier perdit lui aussi son titre, en 1935, au profit du champion de Hollande, Max Euwe. Le match revanche qui vient de se jouer fin 1937 a permis à Alekhine de reconquérir le titre... qu'il n'aurait jamais dû perdre.

Vers 1915, principalement, sous l'impulsion des Hongrois Breyer et Reti, de nouvelles théories, que l'on appelle souvent néo-romantiques, ont complètement renouvelé les conceptions échiquéennes. En vertu de ces théories, les joueurs contemporains renoncent au début de la partie à installer leurs pions sur les cases centrales. Il en résulte un amoindrissement d'in-

1. Il est agrégé de mathématiques et agrégé de philosophie et a publié d'intéressants travaux dans ces deux domaines.

fluence, mais cette perte de puissance est souvent largement compensée par la possibilité de se servir des cases centrales vides pour y faire pivoter des pièces, et, par le fait que les pions centraux ne sont plus attaqués, ces pièces ne requièrent point des forces spécialement consacrées à les défendre.

En marge de cette transformation, A. Niemzowitch, russe naturalisé danois, avait développé des théories qui eurent une grande influence. C'est lorsqu'il rentrait toutes ses pièces dans leur camp, semblant battre précipitamment en retraite, que ses adversaires devaient surtout se méfier de lui, car de captieuses contre-attaques se préparaient derrière le rideau de ces apparentes débandades. Il a laissé des exemples célèbres de ce qu'il appelait le « jeu prophylactique », qui consiste à prévoir les coups adverses susceptibles de donner de l'air et de la liberté à l'ennemi; il suffit d'empêcher ces coups pour amener l'adversaire, inéluctablement, à périr asphyxié.

Dans les dernières années du XIXe siècle et dans les premières du XXe siècle, on constate une très nette supériorité des joueurs israélites et slaves. Dans ces derniers temps, les diverses nations issues du traité de Versailles (successeurs de l'Autriche-Hongrie, Pologne, États baltiques), ainsi que les Scandinaves, ont fourni, avec l'Union soviétique, un très grand nombre de joueurs remarquables.

Le culte du jeu d'échecs se propage largement, quoique inégalement, dans tous les pays du monde[1]. On assiste à une renaissance dans les pays latins, à une croissance dans les pays balkaniques et sud-américains; l'Angleterre et l'Allemagne[2] n'ont plus d'aussi grands champions que jadis, mais la tradition échiquéenne y reste très forte et les bons joueurs très nombreux. La Russie soviétique est, à coup sûr, grâce à l'appui gouvernemental, le paradis des échecs. Elle compte certainement plus de joueurs à elle toute seule que tous les autres pays du monde réunis, et l'on a pu assister, au début

1. Les champions de France ont été successivement : Renaud 1923; Crepeaux 1924-1925; Chéron 1926, 1927, 1929; Gibaud 1928, 1930, 1935; Muffang 1931; Raizman 1932, 1936; Gromer 1933, 1937; Kahn 1934.

2. Bien que pratiquant le jeu d'échecs depuis des siècles, le village de Strobëck (en Allemagne), où tout le monde joue dès l'enfance, n'a jamais fourni de grands joueurs.

de l'année 1936, au formidable « Tournoi des syndicats » qui groupait plus de 700 000 joueurs.

La Fédération internationale des Échecs (F. I. D. E.), présidée par le docteur Rueb (Hollande), contribue heureusement, pour sa part, à cet épanouissement actuel du jeu d'échecs dans le monde.

Il y a bien des manières de jouer aux échecs. Il vaut la peine d'en dire quelques mots.

Les meilleures parties sont disputées, soit dans des matches (séries de parties entre deux joueurs), soit dans des tournois (entre plusieurs joueurs, en général de 4 à 20, jouant chacun avec chaque autre). Nous avons parlé des trois premiers tournois internationaux : Madrid 1575, Londres 1851, New-York 1857. Les tournois suivants se sont succédé à une cadence de plus en plus fréquente, dans toutes les grandes villes du monde, et chaque année en voit disputer deux à trois grands, une dizaine de moyenne importance et des centaines de petits. Il y a notamment des tournois d'échecs aux Jeux Olympiques depuis 1924. Des mécènes, des souscriptions, de riches associations dotent ces tournois de prix en espèces, quelquefois importants. C'est ainsi que plusieurs centaines de milliers de francs furent distribués aux tournois de Londres en 1922, de Moscou en 1925, de New-York en 1927, de Carlsbad en 1929, de Nottingham en 1936, etc. Les matches pour le championnat du monde exigent une bourse de 10 000 dollars. C'est là une condition indispensable pour permettre aux très grands joueurs, souvent de modeste origine, de consacrer tout leur temps au jeu.

Le profane ignore généralement ces tournois et ces matches. Il n'est souvent mis au courant de notre activité que par de trop rares échos de la grande presse, à l'occasion de séances spectaculaires telles que les parties simultanées ou les parties jouées sans voir.

Certains champions sont, en effet, capables de conduire simultanément un grand nombre de parties contre des adversaires de force moindre. Le record du monde fut longtemps détenu par Capablanca, puis par Marshall, puis par le maître

belge Koltanowski (160 parties simultanées en 1932) ; ce record a été battu par Lilienthal qui, fixé en Union soviétique, vient de jouer en 1935 le chiffre formidable de 202 parties dans le temps extraordinairement court de sept heures, avec le beau résultat de 145 gagnées, 22 nulles et seulement 35 perdues.

Vous imaginez-vous la difficulté qu'il y a à repasser pour jouer son coup devant des parties que l'on a eu le temps d'oublier en menant toutes les autres, qui vous paraissent ainsi toujours nouvelles et sur lesquelles il est impossible de se concentrer? Eh bien! il est aussi difficile de jouer une seule partie sans voir l'échiquier en se faisant indiquer les coups de l'adversaire et en y répondant soi-même par les numéros des cases où sont jouées les pièces. Que direz-vous alors de la combinaison de ces deux genres d'acrobatie, c'est-à-dire des séances de parties simultanées sans voir? Nous sommes loin de l'époque où Philidor éblouissait la société londonienne en jouant trois parties simultanées sans voir. Morphy porta ce record à huit, Louis Paulsen à douze. C'est une véritable escalade qu'entreprennent alors les grands spécialistes du jeu sans voir : Blackburne, Zukertort, Pillsbury (22 parties à Moscou en 1902), Breyer, Kostics (yougoslave), Reti, Koltanowski. Il est intéressant de constater que la plupart des champions du monde, notamment : Anderssen, Steinitz, Lasker, Capablanca, Euwe, n'ont jamais excellé dans cette forme de jeu. Le génial Alekhine fait exception à cette règle ; il battit le record du monde en jouant à l'Exposition universelle de Chicago, en 1933, le nombre incroyable de 32 parties simultanées et sans voir les échiquiers, avec le résultat : 19 gagnées, 9 nulles, 4 perdues. A son tour, ce record vient d'être dépassé par le champion de Belgique Koltanowski, qui, en 1937, a réussi à jouer 34 parties sans voir. L'esprit reste confondu devant une pareille manifestation de puissance mentale.

Voici d'autres manières de jouer aux échecs. Par exemple par équipe dont les membres se consultent pour décider leurs coups; ce qui fait faire de grands progrès aux associés. On peut également jouer par correspondance; il règne à ce sujet, dans le grand public, une certaine incompréhension qui exige d'être dissipée. Chaque coup fait l'objet d'un courrier;

comme une partie dure en moyenne de 20 à 60 coups [1], une partie par correspondance dure plusieurs mois. La négligence des adversaires prolonge quelquefois ces parties au delà des limites raisonnables, et c'est ainsi que l'on connaît une partie par correspondance, commencée en 1859, qui ne se termina qu'en 1875, soit seize ans après!

A l'opposé de cette formule, signalons les parties éclairs qui se jouent à la vitesse de cinq secondes par coup [2], celles qui se jouent de ville à ville, par téléphone ou par télégraphe. On a même joué par radio et en avion. Enfin, on organise parfois des parties d'échecs avec pièces vivantes.

On pourrait croire que nous avons fait un tour assez complet de l'histoire et des aspects du jeu d'échecs; il n'en est rien et nous avons été obligés de nous limiter. C'est ainsi que nous ne citerons que pour mémoire l'existence du « Problème d'échecs ».

Les profanes qui considèrent les diagrammes des rubriques d'échecs : « Mat en x coups », ou « les Blancs jouent et gagnent », ou encore « les Blancs jouent et font nulle », s'imaginent, tout naturellement, qu'il s'agit de positions survenues dans des parties réellement jouées. En réalité, ces positions n'ont plus rien de commun avec le jeu pratique : elles ont été entièrement imaginées et créées par des spécialistes en vue de réaliser certaines idées appelées thèmes. Le problème d'échecs s'est séparé de la partie d'échecs vers le milieu du XIXe siècle; la publication d'un problème de Loveday appelé le « thème indien », en 1842, cristallisa ce divorce. Le but essentiel d'un problème d'échecs n'est nullement de proposer une énigme difficile à résoudre, mais d'atteindre un certain idéal esthétique. Les compositeurs de problèmes se groupent dans des écoles précisément suivant leurs conceptions artistiques. Il y a autant de différence entre ces écoles de composition qu'entre les diverses écoles de peinture.

1. La partie la plus courte possible dure deux coups; on l'appelle « Mat du Lion ». La partie la plus longue qui ait été jouée a pris 161 coups, en 1911.

2. Ainsi la partie ne dure que deux ou trois minutes. Rappelons que la partie ordinaire dure de un quart d'heure à une heure.

L'école *nord-américaine*, fondée par Sam Loyd, qui a mérité d'être appelé le « Roi du problème d'échecs », cultive les manœuvres spirituelles et imprévues. Ce sont les coups les plus invraisemblables, ceux auxquels on s'attend le moins, qui permettent de donner le mat dans le nombre de coups exigés.

L'école *anglaise* excelle surtout dans les problèmes en deux coups ; elle réalise, avec une précision qui fait penser à la mécanique moderne, des œuvres où les « dommages » que les pièces d'un même camp peuvent se faire entre elles sont mises à profit par le camp adverse.

La place nous manquant pour parler de l'école *allemande ancienne*, de l'école *bohémienne* et de l'école dite du *Good Companion*, nous ne citerons plus que l'école *allemande jeune*, qui a rallié les suffrages de la plupart des compositeurs contemporains. Elle s'est consacrée à l'étude méthodique des « thèmes stratégiques » ; c'est une véritable transposition, dans les échecs, de la théorie musicale de la « variation » qui, partant d'un thème donné, en déduit des airs tous apparentés et tous différents. Les thèmes les plus célèbres portent des noms : Indien, Embuscade Herlin, Bristol, etc.

Chaque année, à la Noël, depuis 1904 jusqu'à fin 1936, un connaisseur américain réputé, A. C. White, qui a rassemblé la plus complète collection de problèmes que l'on connaisse, a publié un ou deux livres que les bibliophiles d'échecs se disputent. Ces quarante-quatre « Christmas books » font autorité et serviront comme de précieux témoins dans l'histoire du problème d'échecs.

A côté du problème d'échecs se place « l'étude artistique ». C'est une forme de composition dans laquelle on n'exige pas de conduire la solution jusqu'au mat, mais seulement jusqu'à une position de gain (ou de nullité) évident. Aussi ne précise-t-on pas le nombre de coups nécessaires et libelle-t-on l'énoncé : « les Blancs jouent et gagnent » (ou bien : « et font nulle »).

Au delà du problème d'échecs orthodoxe, jetant un pont vers les mathématiques pures, se dresse le temple des « échecs féeriques », dont le grand prêtre est notre ami, le compositeur anglais, T. R. Dawson. C'est là, selon nous, une expres-

sion plus alléchante qu'exacte pour désigner les « échecs généralisés ». Il s'agit, en effet, de problèmes réalisés avec des règles d'échecs modifiées : pièces à marches nouvelles (les sauterelles, amazones, princesses, cavaliers de la nuit, etc.), échiquiers cylindriques ou infinis, obligation de jouer deux coups de suite chacun son tour (échecs marseillais), obligation de se faire mater par l'adversaire (problèmes inverses), il n'y a pas de limites à l'imagination des compositeurs de cette nouvelle école qui érige toutes les hérésies en dogmes, et s'applique avec rigueur au développement de toutes les fantaisies. Nous sommes persuadés que l'avenir des échecs se construira quelque part dans cette direction.

F. LE LIONNAIS

LES RÉSULTATS DE L'EXPÉRIENCE ROOSEVELT

Ce que l'on est convenu d'appeler « l'expérience Roosevelt » est une expérience d'économie dirigée qui a la singularité de ne pas se dérouler sous un régime de dictature politique.

Quelques phrases extraites de *Regards en avant*, livre où Roosevelt a recueilli les discours composés par lui avant le 1er mars 1933, donneront une idée de l'esprit qui devait présider à l'expérience.

« Les perturbations de notre système économique ne proviennent pas de l'insuffisance des capitaux... mais d'une répartition défectueuse de la puissance d'achat, laquelle se conjugue avec un abus de la spéculation sur la production... Les salaires ne se sont pas, dans l'ensemble, accrus proportionnellement à la rémunération accordée au capital. On a, dans le même temps, laissé se restreindre la capacité d'achat d'autres groupes importants de notre population. »

« Quoique nous puissions faire pour redonner de la santé à notre système actuel en mauvais état, nous ne pourrons le faire durer longtemps qu'à la condition de pratiquer une répartition plus raisonnable, plus équitable de nos revenus nationaux. »

« La stabilité seule peut nous permettre de tirer profit de notre récente expérience. »

« Nous viendrons un jour à l'assurance chômage tout aussi certainement que nous avons accepté les indemnités pour

accident du travail et que nous allons aujourd'hui vers l'assurance contre la vieillesse. »

« Nous sommes obligés de reconnaître, alors que nous avons assez d'usines et de machines aux États-Unis pour suffire à tous les besoins, que ces usines fermeraient une partie du temps et ces machines dormiraient si le pouvoir d'achat de 50 millions d'individus (les fermiers) devait rester identique ou se restreindre. »

« Nous devons avoir un plan de production agricole tel que le surplus s'en trouvera réduit *ipso facto* et qu'il deviendra inutile à l'avenir de dépendre du dumping de ces produits à l'étranger pour maintenir les prix intérieurs. »

« La nation est maîtresse de vastes ressources en force (hydroélectrique) dans plusieurs régions des États-Unis. Nous aurons une base, une mesure nationale pour empêcher le public d'être détroussé. »

Contrôler la production industrielle et agricole, surveiller la répartition des revenus nationaux de façon à obtenir la stabilité économique, tel est le programme qui se dégage de ces quelques lignes. Pour y parvenir, on s'efforcera de faire appel à la collaboration des divers éléments qui concourent à la production et l'on réduira à des cas extrêmes les mesures coercitives aussi bien que l'intervention directe de l'État. Mais, en même temps, on dressera, en face du patronat, une classe ouvrière puissamment organisée.

Cette sorte de parlementarisme économique est cependant, dès l'origine, fortement teintée de marxisme, puisque le président Roosevelt admet comme indiscutable que les crises économiques sont dues à une répartition défectueuse des fruits du travail.

Pareille conception des devoirs de l'État devait amener l'administration rooseveltienne à intervenir à la fois dans tous les domaines : industriel, agricole, social, monétaire, financier, et c'est sous ces divers aspects que nous étudierons le sujet. Toutefois, chacune des mesures prises par le Gouvernement ayant eu des répercussions sur toute l'économie américaine, nous commencerons par en faire un exposé d'ensemble aussi bref que possible. Nous examinerons ensuite leurs résultats.

I. LES FORMES DE L'INTERVENTION

A) Dans le domaine industriel.

Il est probable que l'histoire distinguera deux parties dans l'expérience Roosevelt : avant les arrêts de la Cour Suprême et après ces arrêts. Dans la première phase, l'action de l'administration, malgré le respect des formes, est presque dictatoriale. Dans la seconde, l'intervention, toujours puissante, est indirecte. Bien qu'invalidées comme étant inconstitutionnelles par la Cour Suprême, les deux lois relatives à l'industrie et à l'agriculture, le N.I.R.A. et l'A.A.A., ont marqué si profondément l'orientation économique et politique des États-Unis qu'elles la dominent encore aujourd'hui. Il est donc nécessaire d'en connaître les caractéristiques essentielles.

Le *National Industrial Recovery Act* [1] fut voté le 16 juin 1933. Cette loi soumet chaque catégorie d'industrie ou de commerce, pour une période de deux ans, aux prescriptions d'un code. Ces codes sont rédigés en principe par les employeurs ou, à défaut, par le président des États-Unis ; ils sont ratifiés par lui.

Les prescriptions contenues dans les codes répondent à un triple objet :

1° *Établir un nouvel équilibre entre les salaires distribués et la valeur de la production.* Les États-Unis doivent surtout compter sur leur marché intérieur et la demande de ce marché dépend essentiellement de la masse des salaires à dépenser. Pour reconstituer cette masse, on atténuera le chômage et on assurera à chaque travailleur un salaire qui ne le mette pas dans la nécessité de restreindre sa consommation. Les codes prévoient donc des salaires minima et la limitation des heures de travail par semaine. Le travail des mineurs de moins de seize ans sera interdit. D'autre part, la hausse des prix de vente sera surveillée.

2° *Établir des rapports nouveaux entre employeurs et*

1. Voir *l'Expérience Roosevelt et l'Industrie*, de M. François Herbette (Société d'Études et d'Informations Économiques) et les divers articles de M. R. de Roussy de Sales publiés dans la *Revue de Paris*.

employés. La loi prévoit que chaque code contiendra les conditions suivantes :

a) Le personnel aura le droit de s'organiser et de discuter collectivement le contrat de travail par l'intermédiaire de représentants choisis par lui ;

b) Aucun employé, ni individu cherchant un emploi ne se verra imposer, comme condition de son embauchage, soit d'adhérer à une Company Union, soit de s'abstenir d'adhérer à une organisation de travail de son choix ;

3° Le patronat fut l'objet d'une pression extraordinaire qui prit les formes les plus diverses : campagne de propagande à la manière américaine, distribution de l'aigle bleu aux « bons patrons », etc. Cependant, une compensation lui était offerte, et c'était la limitation de la loi *antitrust.* Cette loi avait eu sa part dans la gravité de la crise en empêchant les industriels de s'entendre sur des prix minima, sur un programme de production limitée et en les contraignant à une lutte ruineuse entre eux. Sous le contrôle des autorités, les industriels pourront conclure des accords de « concurrence loyale », réglementer la production et l'installation des nouveaux outillages.

Lorsque, en juillet 1935, la Cour Suprême invalida le N.I.R.A., les prescriptions impératives des codes disparurent, mais, d'un commun accord, les industriels maintinrent un certain nombre de mesures qui figuraient dans la loi du 16 juin. Quant à la réglementation des rapports entre ouvriers et patrons, elle fut reprise par la *loi Wagner* du 5 juillet 1935. Les syndicats ont retrouvé dans le bill Wagner un appui équivalent à celui que leur avait donné le N.I.R.A. D'après cette loi, il est expressément interdit à un employeur de refuser de procéder à des négociations collectives ; il est stipulé, en outre, que les représentants désignés ou choisis *par la majorité* des travailleurs d'une section de vote, dans le but de négocier collectivement, devront être *les seuls* représentants de tous les travailleurs d'une telle section pour toutes les négociations collectives relatives au taux des salaires, heures de travail ou autres conditions de travail fondamentales.

Cette loi, qui a soulevé les protestations des employeurs, a été assez strictement interprétée par la Cour Suprême dans un rapport de mai 1937. « La loi de majorité, dit ce rapport, ne rend pas obligatoires des accords entre employeurs et travailleurs. Elle n'empêche pas l'employeur de refuser de conclure un contrat collectif et d'embaucher des travailleurs à telles conditions qu'il pourra décider de sa propre autorité. » En somme, l'employeur doit se soumettre à l'obligation de discuter avec les représentants de la main-d'œuvre, mais la loi ne le force pas à faire aboutir ces conversations et les accords individuels sont autorisés. L'employeur peut, en outre, embaucher ou congédier les travailleurs.

On aperçoit la différence qui existe entre cette réglementation et celle des codes. On voit aussi toutes les sources de conflit qu'elle recèle.

Conformément au programme annoncé, l'Administration s'est fait le concurrent de l'industrie privée dans le domaine des *Services publics*, et en particulier de l'industrie électrique. La Tennesse Valley Authority doit servir d'étalon pour le calcul des tarifs. Des pourparlers ont été engagés pour l'établissement de ces tarifs, dont les taux devraient être tels qu'ils assurent aux Sociétés exploitantes des bénéfices n'excédant pas 7 à 8 p. 100 de leur capital réel. Le président Roosevelt aurait fixé à 18 p. 100 de l'étendue du pays la surface maxima sur laquelle pourrait s'exercer, contre les entreprises privées, la concurrence des centrales officielles.

Les mesures que nous allons étudier dans les paragraphes suivants ont eu, elles aussi, cela va sans dire, une influence profonde sur la situation de l'industrie américaine. Prises presque toutes en même temps, elles forment un tout et nous ne les scindons que pour les commodités de l'exposé.

B) Dans le domaine agricole.

Allant au plus pressé, le président Roosevelt s'est d'abord efforcé d'alléger la dette rurale, de financer les récoltes, de relever les prix agricoles et de réduire les emblavures. Il a réussi, dans une large mesure, à redresser provisoirement la

situation, mais le problème posé par l'agriculture américaine n'est pas résolu et reste menaçant.

Plusieurs lois ont été promulguées en vue de secourir financièrement les agriculteurs, dont la plupart s'étaient endettés. Divers organismes indirectement financés par le Trésor furent créés dans ce but.

L'Agricultural Adjustement Act (A.A.A.), promulgué le 12 mai 1933, avait un autre objet [1]. Il organisait, au moyen de contrats volontaires passés avec l'agriculteur, la *réduction des emblavures* en versant une prime aux cultivateurs qui se soumettaient à cette réduction. Les fonds étaient obtenus par une taxe dite « processing taxe », payée par le premier industriel appelé à transformer le produit : le filateur dans le cas du coton, le minotier dans celui du blé. Les produits « primés » étaient limités ; c'étaient : le maïs, le blé, les porcs, le coton, le riz, le tabac, le lait, le gros bétail, le sucre, l'arachide. L'A.A.A. fut complété en avril 1934 par la *loi Bankhead*, qui frappait d'une taxe de 50 p. 100 le coton vendu par chaque agriculteur en excédent de sa récolte habituelle.

Ces diverses mesures répondaient à l'idée maîtresse suivante : sauver l'agriculture de la faillite et redresser son pouvoir d'achat, car le déséquilibre existant entre la capacité d'achat des masses rurales et les prix des objets de première nécessité qu'elles achètent est aussi désastreux pour elles que pour l'industrie. Il fallait donc réduire la production agricole à la mesure des besoins du marché intérieur, et, pour y parvenir, on prélèvera une taxe sur le consommateur national au profit des agriculteurs qui se soumettront à cette réduction.

En janvier 1936, l'Agricultural Adjustment Administration fut, comme la National Recovery Administration, jugée inconstitutionnelle par la Cour Suprême.

Des mesures immédiates s'imposaient pour régler la situation des 3 millions de fermiers engagés par contrats envers l'A.A.A. Au surplus, personne, même dans l'opposition, ne contestait le principe de l'aide à l'agriculture, car la gravité

1. Voir *l'Expérience Roosevelt et l'Agriculture*, de M. François Herbette (Société d'Études et d'Informations Économiques) et *l'Agriculture dirigée aux États-Unis*, de M. Georges Bouvard (Librairie Technique et Économique).

du problème apparaissait dans toute son ampleur : l'Amérique peut offrir tous les produits agricoles dont elle a besoin avec 60 p. 100 seulement du nombre actuel de ses fermiers. Il y a 4 millions de fermiers en trop et un excédent de 12 à 16 millions d'hectares de terre consacré aux grandes récoltes d'exportation. Abandonner tout contrôle, c'était aller à une surproduction certaine, étant donné les cours où les principaux produits avaient été élevés par l'A.A.A. et surtout par la sécheresse qui avait sévi deux années de suite.

Par la loi du 29 février 1936, on chercha à obtenir des fermiers qu'ils se rallient à un plan portant sur la rotation des récoltes (assolement) et le développement des cultures reconstituantes du sol. On soustraira ainsi quelques 12 millions d'hectares à la culture intensive du maïs, du blé, du coton, et on les emploiera en légumes ou en plantations d'arbres. Pour obtenir le concours des fermiers, l'Administration ne passera plus de contrat avec eux. Elle déterminera avec les divers États le plan d'exploitation que les fermiers devront suivre individuellement sur leurs terres pour avoir droit à une subvention. La dépense annuelle prévue sera de l'ordre de 500 millions de dollars. La Cour Suprême ayant condamné comme illégale la taxe à la transformation, on la remplacera par des impôts indirects qui frapperont surtout les consommateurs.

Ce système repose donc non plus sur le contrôle, mais sur la collaboration des agriculteurs et l'attrait que représente pour eux la prime qu'ils peuvent toucher. Ce n'est qu'une solution de fortune et elle perd son efficacité précisément lorsque les cours des produits agricoles sont élevés, puisque les fermiers ont alors plus d'intérêt à produire qu'à encaisser la prime. Aussi s'efforce-t-on actuellement de revenir au système du contrôle obligatoire de la production.

C) Dans le domaine social.

La question a été traitée en partie à propos du N.I.R.A. et de la loi Wallace. Nous mentionnerons ici les efforts accomplis par l'Administration en faveur des secours directs de chômage et des travaux destinés à occuper la main-d'œuvre. Si l'on additionne les dépenses fédérales avec celles des

États et communes pour la période 1935-36, on trouve un total de dépenses légèrement supérieur à 11 milliards de dollars.

Le Social Security Act, du 14 août 1935, analogue à nos assurances sociales, établit des impôts sur les travailleurs occupés ainsi que sur les patrons employant huit personnes ou plus.

D) Dans le domaine financier.

Nous nous contenterons de rappeler ici celles des mesures qui ont eu les répercussions les plus importantes sur la situation économique du pays.

Le trait caractéristique de l'expérience Roosevelt, dans le domaine financier, est la substitution progressive du crédit public au crédit privé.

Après avoir résolu la crise bancaire de mars 1933, il fallait, de toute urgence, donner à l'État les moyens de réaliser son programme d'assistance et de redressement. Le monopole des crédits était la contrepartie de l'économie dirigée.

Le blocage des stocks d'or au moment de la dévaluation du dollar, en avril 1933, permit d'élargir la base métallique des banques d'émission. En outre, les obligations fédérales furent considérées comme une base normale et suffisante à l'émission des billets. Ainsi ce seront les banques et non le public qui souscriront aux emprunts.

On aperçoit le mécanisme : le Gouvernement ayant besoin d'argent, émet des bons. Ces bons sont souscrits par les banques, puisqu'ils leur servent de gage à l'émission des billets. L'État met cet argent en circulation dans le pays par l'intermédiaire des banques et surtout par celui de tous les organismes qu'il a créés à cet effet. Les fonds, une fois distribués, reviennent aux banques sous forme de dépôts. Aussi ces derniers s'accroissent-ils au fur et à mesure qu'augmente l'endettement de l'État. Retournant au départ du circuit monétaire ainsi créé, les capitaux, quels que soient les besoins de l'État, restent abondants et bon marché.

Les *banques affiliées* doivent déposer en réserve aux *banques fédérales* un pourcentage déterminé de leurs dépôts. « L'excédent de réserve » est la différence entre les réserves réelles et

ce minimum obligatoire. Seul cet excédent peut être utilisé à consentir des crédits à la clientèle.

On sait que jusqu'au milieu de 1937 les banques américaines reçurent d'importantes quantités d'or venant de l'étranger. En contre-partie de l'or importé, elles recevaient des « certificats d'or », qui augmentaient leurs réserves et, par conséquent, leur faculté de crédit. Préoccupé par cette situation, le Gouvernement engagea la politique dite de stérilisation de l'or en remplaçant les certificats d'or par des bons du trésor qui ne devaient pas accroître les comptes de réserve des banques.

Désireux d'éviter des secousses brutales à l'économie américaine et de lui assurer le maximum de sécurité, le président Roosevelt devait s'attaquer au problème *boursier* et rechercher les moyens de supprimer les fluctuations exagérées de cours. Le *Securities Exchange Act*, du 1er juin 1934, établit une réglementation très stricte des bourses de valeur.

II. LES RÉSULTATS

A) Les Finances.

Nous aborderons tout de suite le chapitre des finances, car les chiffres qu'il fournit expliquent et résument à la fois toute l'expérience et son évolution.

Le budget. — Le total des dépenses, des recettes et des déficits depuis l'exercice 1932-33 s'établit comme suit (en millions de dollars) :

	1932-33	1933-34	1934-35	1935-36	1936-37
Dépenses.....	5 143	7 104	7 375	9 241	8 719
Recettes	2 083	3 116	3 801	4 116	5 293
Solde.....	3 060	3 988	3 574	5 125	3 426

Comme on pouvait s'y attendre, la dette publique s'est accrue dans des proportions considérables. Voici les chiffres de la dette portant intérêt (en millions de dollars) :

	1930	1932	1933
Long et moyen terme	—	—	14 224
Court terme et flottant	—	—	7 611
Émissions spéciales	—	—	323
TOTAL	15 922	19 161	22 158

	1935	1936	30/9/37
Long et moyen terme	14 936	18 395	21 881
Court terme et flottant	12 076	13 735	13 892
Émissions spéciales	633	625	491
TOTAL	27 645	32 755	36 264

On voit que la reprise des affaires a été financée par une énorme inflation de crédits, qui a eu pour effet d'accroître la dette publique de 16 milliards de dollars en cinq ans. Ce financement s'est opéré, jusqu'en 1935, sous la forme de bons à court terme souscrits en grande partie par les banques, selon le mécanisme que nous avons décrit. En 1936, un effort de consolidation a été fait, qui s'est poursuivi par la suite. L'endettement, malgré son ampleur, ne met d'ailleurs pas en question le crédit de l'État. Toutefois, l'équilibre du budget s'avère difficile à réaliser. L'examen des bilans des banques permettra de suivre les effets de la politique financière du Gouvernement.

Les Banques. — Le portefeuille-titres des *banques affiliées* a évolué comme suit (en millions de dollars) :

	30/6/30	30/6/33	30/6/36	30/6/37
Titres d'État.....	4 061	6 887	13 761	12 689
Autres titres	6 381	5 041	6 045	5 764

Les fonds d'État détenus par les banques affiliées et les banques fédérales se sont élevés de 8.865 millions de dollars en 1933 à 15 215 millions de dollars le 30 juin 1937. Ce chiffre de 15 215 millions représentait, à cette époque, 42 p. 100 de la dette publique. En revanche, les investissements en titres divers se sont accrus de façon insignifiante.

Quant *aux dépôts*, ils se sont élevés, pour les banques affiliées, de 38 milliards de dollars le 30 juin 1930 à 41 490 millions le 30 juin 1937 et, pour les banques fédérales, durant la même période, de 2 455 millions de dollars à 7 278 millions de dollars.

Si l'on passe à l'examen du concours apporté par les banques à l'économie privée, on trouve les chiffres suivants (banques affiliées) :

	30/6/30	30/6/33	30/6/37
Avances garanties pour titres	8 062	3 916	3 087
Prêts hypothécaires	3 155	2 372	2 504
Découverts	10 349	5 049	6 777
Prêts aux banques	535	330	115
Acceptations, papier de commerce, prêts aux brokers	3 113	1 191	1 801
	25 214	12 858	14 284

Il ressort de ces chiffres que l'activité commerciale des banques est restée réduite depuis 1933, malgré la baisse du dollar et la hausse moyenne de 50 p. 100 des prix de gros qui l'a suivie. La comparaison avec les chiffres de 1930 montre la transformation qui s'est opérée. Les banques ont été cantonnées dans le rôle de banquier de l'État Fédéral, celui-ci se substituant à elles dans la distribution du crédit.

Mais une autre remarque s'impose : les affaires n'ont pas éprouvé le besoin d'accroître le concours que les banques auraient pu leur fournir facilement du fait de l'augmentation des dépôts. Les découverts n'ont cessé de diminuer jusqu'en 1935 pour ne reprendre, faiblement d'ailleurs, qu'en 1936 et

surtout en 1937. Cette stabilité de l'activité commerciale des banques était loin de déplaire aux autorités fédérales, qui redoutaient, au contraire, une inflation de crédit généralisée dont elles auraient été les responsables.

D'autre part, l'économie privée ne s'est pas endettée par des appels de fonds au public. Cette impression est confirmée par l'examen des émissions des sociétés américaines (en millions de dollars) :

	Obligations et bons	Actions de préférence	Actions ordinaires	Total
	—	—	—	—
1929	2 620	1 695	5 061	9 376
1932	620	11	13	644
1933	228	15	137	380
1934	456	3	31	490
1935	2 116	124	27	2 267
1936	4 026	271	282	4 579

La part des actions a légèrement augmenté depuis 1935, mais est restée très faible dans le total. En outre, la majorité de ces émissions a pour objet le *refinancement* des entreprises par consolidation ou conversion de titres échus ou remboursables. Sur les 4 579 millions émis en 1936, 1 194 millions seulement représentent du capital nouveau.

On peut conclure que, du point de vue financier, les affaires américaines n'ont pas commis d'imprudences. Elles paraissent avoir vécu, en ce qui concerne les investissements, sur l'acquit d'avant 1930, les immobilisations excessives de cette période ayant anticipé sur les besoins de plusieurs années.

La Bourse. — L'objet des mesures qui avaient été prises étant d'éliminer la « spéculation », de limiter l'ampleur des oscillations de cours et d'assurer le maximum de stabilité, il faut reconnaître que l'échec a été plus éclatant qu'il n'était permis de l'imaginer. On n'avait pas vu, dans le passé, chute plus profonde dans un temps aussi court.

L'indice des valeurs de chemins de fer est tombé de 50 p. 100 en six mois, reperdant intégralement la hausse enregistrée depuis le début de 1935.

L'indice des valeurs industrielles est tombé de 30 p. 100 en deux mois. Une valeur comme l'U.S. Steel est tombée de 60 p. 100 de mars à novembre, et l'Anaconda de 65 p. 100.

La courbe des indices, depuis 1935, indique, d'autre part, que les « dents de scie » ont été nombreuses et profondes. Le réseau serré d'une réglementation des plus sévères n'a pu ni discipliner la hausse, ni enrayer la baisse, bien que les prêts aux brokers n'aient jamais dépassé 1 200 millions, alors qu'ils atteignaient 7 milliards de dollars-or en 1929.

Les impôts. — L'alourdissement des impôts est une des conséquences de l'expérience Roosevelt. Il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail de la législation fiscale, mais nous retiendrons deux mesures que l'on s'accorde généralement à représenter comme étant une des causes de la crise boursière américaine : la loi fiscale de 1936 établit un barême de surtaxes sur les *bénéfices non distribués* variant entre 2 p. 100 et 27 p. 100. L'impôt sur les *bénéfices extraordinaires* et l'impôt sur le *capital des sociétés* furent créés par le N.I.R.A. La loi fiscale de 1936 porta le taux de base de 5 à 6 p. 100 pour les revenus dépassant 10 p. 100 et atteignant 15 p. 100 du capital, et à 12 p. 100 pour les revenus supérieurs à 15 p. 100.

B) L'Industrie.

L'indice général de la production industrielle aux États-Unis, base 100 en 1928, s'est redressé de 54 en avril 1933 à 106 en avril 1937, pour retomber aux environs de 78 en décembre dernier. L'étape franchie depuis l'arrivée du président Roosevelt au pouvoir reste donc importante, même après la rechute récente.

Les fluctuations suivies par cette activité montrent cependant que, depuis quatre ans, les périodes de prospérité correspondent exactement à celles où l'Administration a réduit au minimum son intervention directe.

Lorsque la situation bancaire fut rétablie, on assista, dès avril 1933, à une reprise en flèche, due aux besoins de réapprovisionnement après deux ans de marasme complet et en

prévision de la hausse des prix qu'allait entraîner l'application des codes. Mais l'incertitude des producteurs en présence des nouvelles conditions du travail et l'aggravation de leurs prix de revient provoquèrent dans toute l'industrie un recul très marqué que put à peine atténuer le redressement du marché agricole.

L'activité demeura hésitante jusqu'en juin 1935. L'abolition du N.I.R.A. par la Cour Suprême et la liberté rendue aux industriels marquèrent le vrai point de départ d'une reprise qui se développa jusqu'au printemps dernier, époque où la menace d'un New-Deal renforcé enraya le mouvement et provoqua la crise actuelle.

Ces réactions de l'activité industrielle ne sont pas surprenantes, car les interventions de l'Administration ont eu pour objet non pas de favoriser l'industrie, mais au contraire d'en contrôler l'activité et d'en limiter les bénéfices.

L'industrie bénéficia sans doute grandement du relèvement de l'agriculture, dont la prospérité est indispensable dans un pays où le marché intérieur joue un rôle prépondérant. Elle profita également de la solution rapide apportée à la crise bancaire, du dégel des capitaux et des milliards distribués.

Mais elle dut, en revanche, subir toute une série de mesures relevant de la théorie du pouvoir d'achat des masses et de l'économie dirigée : salaires minima, limitation des heures de travail, syndicalisme ouvrier, contrôle de l'Administration, législation fiscale tendant à limiter les bénéfices et à empêcher l'accroissement des réserves. Dénoncé dans des campagnes tapageuses comme le seul responsable des crises, le patronat fut en butte à une agitation ouvrière grandissante, à des revendications incessantes. Jamais les grèves ne furent aussi nombreuses qu'à une époque où l'on multipliait les lois destinées à réglementer les rapports entre ouvriers et employeurs.

L'activité industrielle vécut ainsi une période cahotée, subissant à la fois l'influence encourageante d'une économie assainie, d'une demande renaissante, d'un raffermissement mondial des prix et l'action déprimante d'une politique anti-capitaliste.

Les facteurs favorables l'emportèrent jusqu'au moment où, dès le début de 1937, le Gouvernement manifesta son hostilité à l'égard de la hausse des prix de gros et des prix des matières premières et sa crainte d'une inflation de crédit. Fort de l'autorité que lui donnait sa réélection triomphale, le président Roosevelt fit planer la menace d'un New Deal renforcé, rétabli malgré la Cour Suprême.

Il s'agissait, en somme, de barrer une reprise que l'on estimait excessive. L'économie générale du pays ayant atteint un degré de prospérité que l'on estimait suffisant, on jugeait le moment venu d'intervenir pour la stabiliser à ce niveau. Mais l'intervention ayant été dirigée contre le capital (impôts massifs, contrôles divers), celui-ci se déroba.

La réaction s'étendit du domaine boursier au domaine économique. Les titres, dont les chances de plus-value apparaissaient compromises, furent abandonnés. L'industrie attendit d'être fixée sur le sort que voulait lui réserver le Gouvernement. Au lieu d'obtenir une stabilisation, les pouvoirs publics provoquèrent une crise. Jamais le projet d'imprimer une « direction » économique conforme à ses désirs n'apparut plus utopique.

Est-il possible de faire le point de la situation présente?

L'indice général de l'activité économique, base 100 en 1928, est tombé à 78 en décembre 1937 contre 106 en août et 110 en décembre 1936. La chute, en quatre mois, aura donc atteint 26 p. 100.

Certains secteurs ont été particulièrement touchés. Les aciéries, qui marchaient à 80 p. 100 de leur capacité de production en janvier 1937, sont tombées à 17 p. 100 en décembre, pour se relever ensuite aux environs de 28 à 30 p. 100. Du mois d'août au mois de décembre dernier, la consommation mensuelle de coton a diminué de 41 p. 100 et celle de laine de 49 p. 100. La production d'automobiles a baissé de 40 p. 100.

Les recettes nettes des grandes Compagnies de chemins de fer sont tombées, en novembre, à 32 millions de dollars contre 72 millions en novembre 1936. Faute de pouvoir accroître leurs tarifs, les réseaux ne sont plus en mesure de passer de

nouvelles commandes et la situation financière de certains d'entre eux est devenue critique.

En novembre, décembre et janvier derniers, un nombre croissant de Sociétés ont passé leur dividende, malgré la taxe sur les bénéfices nets non distribués qu'elles auront à payer. Le chiffre des émissions en novembre n'a atteint que 57 millions de dollars contre 320 millions en novembre 1936 et 182 millions en octobre dernier. C'est le total le plus bas depuis septembre 1934.

Enfin, on estime qu'au cours des cinq derniers mois le nombre des chômeurs s'est accru de plus de 3 millions.

Ces quelques exemples suffisent à montrer l'ampleur et la rapidité de la régression survenue aux États-Unis.

Cependant, l'examen des bilans des banques américaines fait apparaître une situation des affaires saine. Les engagements commerciaux sont demeurés au niveau de 1933, malgré la hausse générale des prix, c'est-à-dire au plus bas. L'examen du marché des capitaux montre que les appels à l'épargne ont été insignifiants et qu'ils n'ont eu pour objet que de réaliser des conversions fructueuses. L'industrie n'a donc procédé ni à des investissements, ni à des immobilisations importants. Les industriels ont cherché beaucoup plus à perfectionner leur outillage qu'à l'accroître. La productivité des affaires a été développée sans que leur actif immobilisé ait été alourdi.

Si l'on ajoute que le pouvoir d'achat de l'agriculture reste élevé et que celui des salariés, malgré la recrudescence du chômage, s'est accru, on peut admettre que l'on se trouve en présence de facteurs favorables qui différencient profondément la crise actuelle de celle de 1929.

En revanche, la politique du président Roosevelt a eu pour résultat d'aggraver sensiblement les prix de revient par la hausse des salaires et l'augmentation des impôts. Certains de ces nouveaux impôts sont la conséquence naturelle de l'endettement de l'État. Mais d'autres sont considérés comme le fruit d'un « dirigisme » à tendance marxiste, hostile au capital.

La crise est certes née, dans une large mesure, des exagérations d'ordre spéculatif qui furent commises et des difficultés d'adaptation qui devaient surgir le jour où l'État fédéral retirerait progressivement ses subsides. Mais elle a été

amplifiée par les craintes du monde des affaires devant l'affirmation des tendances socialisantes du Gouvernement.

Crise de rajustement et de transition du point de vue économique, elle revêt un caractère de gravité par son aspect psychologique et social. Elle démontre l'impossibilité de prévoir toutes les répercussions d'une mesure prise dans un but déterminé. Elle démontre aussi l'impuissance et le danger d'une « direction » économique dans le cadre du libéralisme.

C) L'AGRICULTURE.

Jusqu'au début de 1937, l'évolution de la situation agricole semble apporter une justification éclatante à la politique suivie par le Gouvernement. De 38 en février 1933, l'indice des prix des produits fermiers (base 100 en 1928) se relève à 52 en décembre de la même année, à 68 en décembre 1934, à 74 en décembre 1935, à 87 en février 1937.

Le tableau des divers prix de gros aux États-Unis montre que, depuis 1933, se sont effectués non seulement un redressement des prix agricoles dont nous venons d'indiquer les étapes, mais aussi un rétablissement de l'équilibre entre ceux-ci et les prix industriels. En février 1933, l'indice des produits industriels était à 70, c'est-à-dire à un niveau presque deux fois plus élevé que celui de l'indice agricole. Dès 1935, la différence était réduite à 10 points et, en 1937, elle disparaissait complètement. Ainsi était atteint le but essentiel visé par le président Roosevelt : rendre aux populations agricoles leur pouvoir d'achat de manière qu'elles constituent un débouché important pour l'industrie américaine.

Effectivement, le revenu global de l'agriculture américaine s'est progressivement élevé de 5 337 millions de dollars en 1932 à 8 500 millions en 1935, 1936 et 1937.

Et pourtant ces résultats, si brillants qu'ils soient, ne satisfont pas ceux-mêmes qui les ont obtenus. Tout d'abord, ils ont coûté très cher. Sans parler de la dévaluation du dollar et des organismes financiers spécialement créés en faveur des fermiers, l'A.A.A. a dépensé, entre 1933 et 1935, en secours directs, stockage d'excédents, versements de primes, etc... la somme de 1 084 millions de dollars. Depuis la dissolution

de l'A.A.A., les sommes prévues au budget en faveur de l'agriculture sont de l'ordre de 500 millions par an. En outre, les fermiers ont incontestablement bénéficié indirectement des milliards dépensés dans le pays par le Gouvernement.

Cependant, la question des *excédents de récolte* reste la plus préoccupante. Si ces excédents ont pu être résorbés et les marchés assainis, tout le monde reconnaît qu'on le doit au moins autant aux circonstances atmosphériques qu'au président Roosevelt. Avec le retour aux années normales, on se retrouve — c'est le cas en 1937 — devant le problème des excédents aggravé par la politique suivie.

Car on tourne dans un cercle vicieux. L'Amérique reste, normalement, exportatrice d'un certain nombre de produits agricoles (coton, blé, maïs). Valoriser ces produits en restreignant les emblavures, c'est encourager les pays concurrents à accroître la production mondiale au détriment des États-Unis. D'autre part, la hausse des prix incite les cultivateurs à préférer le développement de leur culture à l'encaissement des primes. On est ainsi conduit soit à un contrôle dictatorial, condamné par la Cour Suprême, soit au paiement de primes toujours plus élevées. En admettant même que les emblavures ne soient pas augmentées, l'encaissement des primes est investi en achats d'engrais, de mulets et de charrues en vue d'accroître le rendement. C'est ce qui s'est produit pour la campagne actuelle de coton, dont la récolte, avec un acréage supplémentaire de 10 p. 100 seulement, dépasse 18,7 millions de balles contre 12,4 millions l'année précédente.

De toute façon, le système conduit à une sorte de malthusianisme économique, au renchérissement de la production, aussi bien agricole qu'industrielle, et, en fin de compte, à l'autarcie.

Pour l'instant, la situation est la suivante : la suppression de l'A.A.A. et de son contrôle, l'encaissement des primes, les circonstances atmosphériques favorables ont amené une production pléthorique de coton, dont une partie devra être prise en charge par le Gouvernement fédéral. Il est possible qu'il en soit de même pour la prochaine récolte de blé. La loi que nous avons examinée, relative aux cultures améliorantes et à leur rotation sur trois ans, avec plan de reboisement de vastes

étendues, demande de longues années avant de donner des résultats appréciables. Aussi, pour l'instant, le secrétaire d'État à l'Agriculture, M. Henry Wallace, essaiera-t-il d'obtenir que soit voté son plan de contrôle des récoltes : pendant les bonnes années, les excédents seront emmagasinés et les réserves ainsi accumulées permettront de franchir les années déficitaires (« evernormal-granary » ou « grenier toujours normal »). Des impôts spéciaux seront perçus pour financer l'opération. C'est en somme le retour au principe de l'A.A.A., condamné par la Cour Suprême.

M. Wallace lui-même ne se méprend pas sur le côté factice et périlleux d'un système qu'il considère comme transitoire. Il reconnaît la nécessité de multiplier les accords de réciprocité commerciale avec l'étranger et d'abaisser les barrières douanières. Nous tombons alors en plein paradoxe, puisque la politique agricole et toute la politique sociale des États-Unis aboutissent au renchérissement de la production et éloignent, par conséquent, les possibilités d'allègement des tarifs douaniers.

CONCLUSION

Le président Roosevelt s'était assigné un double but : résoudre la crise et stabiliser l'économie américaine à un certain niveau de prospérité. Il a réussi dans la première partie de son entreprise, il a échoué dans la seconde.

Résoudre la crise, c'était permettre aux banques de rouvrir, dégeler les capitaux, redresser le marché agricole, rétablir le rythme de la consommation et de la production industrielle.

Les moyens utilisés pour accomplir cette tâche ne se singularisent pas par leur nouveauté, mais par leur ampleur et l'énergie avec laquelle ils furent appliqués.

Les ressources exceptionnelles immédiatement nécessaires furent procurées par la confiscation de l'or, suivie de la dévaluation du dollar, et surtout par l'emprunt.

Les autres mesures se résument en une vaste redistribution des richesses et des revenus entre fermiers et ouvriers, d'une part, fonctionnaires, rentiers et industriels, d'autre part.

La situation des agriculteurs fut rétablie par l'allègement

de leurs dettes, l'offre de prêts nouveaux, la prise en charge de leurs excédents de récolte, le versement de primes en contrepartie de l'engagement pris par eux de réduire leurs ensemencements. L'emprunt et des impôts spéciaux payés par les industriels et les consommateurs fournirent les ressources nécessaires.

En faveur des ouvriers, on fixa des salaires minima, on limita les heures de travail, on alloua des secours directs aux chômeurs, on institua les assurances sociales et l'on entreprit des grands travaux.

Sous cette impulsion, la reprise fut déclenchée. Mais à quel prix?

Si une lourde dette publique est le stigmate des vieilles nations, le président Roosevelt est responsable d'avoir brusquement fait passer son pays de la jeunesse à la maturité. En cinq ans, la dette fédérale a été portée de 19 à 37 milliards de dollars. Certes, cette dette n'est pas encore d'un poids écrasant. Elle est comparable à celle de l'Angleterre, et l'on a calculé que le Français paye, en moyenne, deux fois plus d'impôts que le citoyen des États-Unis. Il n'en reste pas moins que la rapidité de son accroissement est inquiétante, que le budget se révèle difficile à équilibrer, et qu'une lourde hypothèque a été prise sur l'avenir. En même temps, les impôts ont été aggravés, les prix de revient se sont accrus et le coût de la vie a augmenté.

Cependant, tous ces inconvénients ont été présentés par les théoriciens de l'expérience Roosevelt comme une nécessité inéluctable en vue de réaliser une meilleure répartition des richesses, d'accroître le pouvoir d'achat des consommateurs au détriment des revenus susceptibles d'être investis en moyens de production déjà pléthoriques et d'aboutir ainsi à l'équilibre, à la stabilité de la situation économique. « Diriger » l'économie afin d'éviter le retour des crises, telle était la seconde partie du programme.

Les événements ont montré que cette ambition n'a pas été réalisée. C'est précisément dans la mesure où la « direction » s'est manifestée, en voulant imprimer aux événements une allure contraire à leur tendance naturelle, qu'elle s'est heurtée à un échec et qu'elle a démontré son impuissance.

Car la reprise était facile à provoquer du moment que l'on ne reculait pas devant les moyens, que l'on n'hésitait pas à sacrifier la monnaie et à distribuer les milliards avec une audace souriante, qui est la véritable originalité du président Roosevelt. Les difficultés allaient naître au moment où il s'agirait d'assurer la stabilité du nouvel édifice.

L'endettement de l'État, l'accroissement de la circulation monétaire et des dépôts qui en dérivaient, l'afflux constant de l'or venant de tous les pays du globe, enfin, le programme de réarmement mondial devaient inévitablement provoquer des craintes d'inflation générale, de hausse des prix et créer un « climat » favorable à une spéculation désordonnée.

Soucieux d'enrayer les développements normaux d'une situation qu'il avait lui-même contribué à créer, le Gouvernement fédéral prit un certain nombre de dispositions déflationnistes (stérilisation de l'or, accroissement des réserves obligatoires des banques affiliées) et laissa circuler certains bruits tels que la revalorisation du dollar. Mais les principales mesures furent dirigées contre le capital : impôts prohibitifs sur les bénéfices non distribués des Sociétés et sur les bénéfices extraordinaires, contrôle des services publics, interventions multipliées de l'administration, projet de réglementation nouvelle des salaires et des heures de travail.

L'effet fut immédiat dans le domaine financier. La Bourse américaine battit tous ses records antérieurs de baisse dans un temps minimum. La dépression s'étendit aux affaires, et l'activité, dans certaines branches essentielles de l'industrie, retomba brutalement aux niveaux les plus déprimés de 1934. Trois années de reprise étaient annihilées en quelques mois. Désirant stabiliser la prospérité, le président Roosevelt provoqua une crise générale d'une rare violence.

Le « dirigisme » a donc subi un échec indiscutable : ayant créé l'inflation, il en a subi les effets et, voulant en écarter les menaçantes conséquences dans un proche avenir, il n'a réussi qu'à précipiter la débâcle.

En réalité, il a été impossible de prévoir toutes les conséquences d'un ensemble de mesures prises dans un but déterminé, et les réactions, par leur nombre et leur intensité, ont généralement dépassé les prévisions.

La situation des fermiers a été sans doute améliorée et un meilleur équilibre a été établi entre les pouvoirs d'achat respectifs des masses rurales et urbaines. Mais le renchérissement des produits agricoles américains leur a fait perdre une partie des débouchés étrangers. Les États-Unis sont maintenant conduits à envisager le reboisement d'immenses espaces qui avaient été défrichés et l'on ne sait quel sort on pourra réserver aux familles qui cultivaient ces terres.

L'accroissement du pouvoir d'achat des masses ouvrières, la limitation des profits allant au capital ont été obtenus par une série de campagnes retentissantes et de lois qui ont eu pour premier effet de troubler profondément l'ordre social du pays et les rapports entre employeurs et salariés. Un puissant mouvement syndical centralisé s'est développé, dont il est chaque jour plus difficile de satisfaire les revendications. En outre, la politique du président Roosevelt, généreuse et humaine dans ses principes, a suivi des développements qui ont soulevé les inquiétudes des industriels et des capitalistes et provoqué des réactions d'ordre psychologique dont la profondeur n'avait pas été prévue.

Ces réactions ont joué un rôle prépondérant dans l'ampleur de la crise actuelle et elles expliquent la réserve avec laquelle ont été accueillies les déclarations rassurantes ou encourageantes prodiguées, depuis quelque temps, par les autorités fédérales.

Le programme des habitations à bon marché destiné à enrayer la crise du bâtiment, le programme de réarmement, les dépenses hors budget actuellement prévues, le chiffre considérable des dépôts en banques et l'annonce d'une certaine destérilisation de l'or constituent de sérieux éléments de reprise. Mais aucun pronostic n'est possible dès lors que l'évolution économique est soumise aux idéologies d'ordre politique.

PAUL ÉMILE

DÉFENSE DU ROMAN

Depuis quelques années, la production mondiale des romans a augmenté de façon prodigieuse. L'écran, la scène, les livres, les revues et les journaux les accueillent. On leur fait une publicité comme celle que, dans mon enfance, on réservait au savon, et il semble qu'il n'y ait guère de femme en Angleterre ou en Amérique sans un manuscrit sous le bras. Contre une pareille production, une révolte de l'opinion était inévitable. Cette révolte, le pourrais-je que je ne la supprimerais pas.

Si l'on considère de quelle façon, pour quel motif, après quelles préparations techniques beaucoup de ces romans ont été écrits, on souhaite que leurs auteurs gagnent leur vie plus honnêtement, en exerçant une profession moins spéculative. Il se trouve que de grands romans ont été composés par des gens qu'un jury d'examen qualifierait d' « inaptes » ; d'où l'on conclut témérairement qu'aucun apprentissage n'est nécessaire et que le premier venu est qualifié pour écrire un livre, s'il possède un encrier et un grief. Les choses allaient déjà assez mal quand c'était la mode d'écrire romans et pièces de théâtre. La plupart des pièces ne virent pas le jour pour cette raison réconfortante que monter une pièce est onéreux ; et, dans une certaine mesure, nous étions protégés même contre les romans par ce simple fait que le développement cohérent de la plus détestable intrigue exige quelque patience. Actuellement, l'avenir est plus alarmant. Voici qu'on traite l'auto-

biographie comme une branche du roman. Il plane au-dessus de nous une nuée de confessions qui bientôt va crever et nous inonder d'auto-compassion érotique. Toute femme, est, au fond, un Rousseau, et rien n'est plus lamentable que d'avoir les impulsions de Rousseau sans son génie. Autrefois, on jugeait souhaitable d'apprendre à vivre et à écrire avant de s'essayer à l'autobiographie. Maintenant, chaque écolière sait qu'elle peut tirer de son oreiller un volume de confessions, et que, à la différence de lord Byron, il lui suffit d'aller se coucher un beau soir pour se réveiller célèbre.

C'est pour cette raison-là surtout que la carrière de romancier est tombée en discrédit ; Dieu sait qu'on y renonce pas. Elle est, plus que jamais, objet de flatterie et de publicité. Sans doute, il est des auteurs qui, avec ou sans plaisir, acceptent ces coups de grosse caisse comme une preuve que le monde moderne reconnaît l'importance de leur art. En vérité, cela ne prouve qu'une chose, que le monde ne manque jamais de réagir en présence de toutes les formes de célébrité. On bat la grosse caisse, non point en l'honneur de l'œuvre d'art, mais pour réclamer bruyamment l'homme dont le nom et la photographie nous sont devenus familiers jusqu'à l'obsession. Les gens le regardent avec insistance comme les murs d'une maison où un crime a été commis. Ils l'invitent à dîner, comme ils inviteraient un criminel, s'ils le pouvaient. Il n'y a là rien de neuf ; de tout temps le vulgaire a abandonné une tragédie pour courir assister à une pendaison. Il nous faut accepter cela et en tirer le meilleur parti ; ce serait perdre son temps que de tenter une défense du roman contre de telles attentions. Mais il mérite qu'on le défende contre la froideur, presque le mépris soupçonneux avec lequel le traitent souvent des hommes et des femmes éclairés, dont l'opinion collective constitue en somme celle de leur époque.

Dans un monde qui s'intéresse, ou fait semblant de s'intéresser avant tout à la science, un artiste qui réclame la toute première place pour son art marche sur un terrain dangereux. Néanmoins, je maintiens que l'art du romancier se range parmi les activités les plus hautes de l'esprit humain, de pair avec ces activités auxquelles les plus grands hommes de science

consacrent leur vie ; qu'il dévoile la vérité, et que, en dehors de toute influence directe sur notre conduite, il est aussi nécessaire et, dans le sens le plus élevé, aussi utile que toute autre activité où s'emploie le génie de la race pour servir l'humanité. On voit clairement, à toutes les pages de l'histoire, avec quel effroi et quelle persistance on s'est défié de l'art du romancier. Les Grecs, seuls, semblent avoir été une exception relative, et, même parmi eux, Platon ne voulait pas accorder aux poètes une place dans sa république. Quand la culture classique, aux derniers jours de l'Empire romain, et après le démembrement de l'Empire, livrait une bataille désespérée contre les innovations du christianisme, cette défiance, cette peur du roman, sous ses formes multiples, se fit plus pressante encore. Les romans ne cessèrent point d'être adorés ; ils n'ont jamais cessé de l'être ; mais les maîtres de la pensée d'alors, tout en les chérissant et en les dévorant en secret, en parlaient continuellement avec appréhension, comme d'une tentation à laquelle des hommes vertueux devaient résister.

Miss Helen Waddell, dans son livre sur les *Wandering Scholars*, cite maints exemples de ce préjugé, entre autres celui de Saint Jérôme : « Les chants des poètes sont la nourriture des démons, dit-il, leur suavité fait les délices de tous les hommes... Il n'est pas jusqu'aux prêtres de Dieu qui ne lisent des comédies, chantent les chants d'amour des *Bucoliques*, feuillettent *Virgile* ; et ce qui était nécessité dans leur jeune âge, ils en font le coupable plaisir de leur maturité. » Près de mille ans plus tard, en 1285, Nicholas, chancelier de l'Université de Paris, déclarait : « Nous sommes en danger, nous qui lisons les écrits des poètes païens. » Le danger qu'on percevait dans la littérature païenne n'était pas seulement, ni principalement qu'elle était hérétique, mais qu'elle était si souvent belle, comme le pensaient ces graves ecclésiastiques, qu'elle détournait de la recherche de Dieu. Le prédicateur d'un sermon à l'Université de Toulouse, en 1229, s'écriait : « Je ne sais par quel lien factieux, luxure et littérature s'attachent l'une à l'autre ». Nous connaissons aussi l'histoire de l'abbesse de Hohenberg, qui « pour ses nonnes dessina une ingénieuse esquisse de rose de vitrail : la Phi-

losophie avec Platon et Socrate à ses pieds, les sept arts libéraux en cercle, mais, dans les coins de la page, quatre personnages représentant Malice, les poètes, les magiciens, les conteurs futiles, chacun inspiré par un maigre oiseau noir au cou menaçant, perché sur son épaule et qui chuchote à son oreille ».

Il n'est point nécessaire de continuer à suivre cette attitude d'esprit à travers les siècles. Tantôt c'est l'Église catholique qui met l'humanité en garde contre les conteurs ; tantôt c'est le Puritanisme qui bannit les pièces de théâtre de la vue des personnes pieuses ; tantôt c'est le Négoce sur son trône qui, avec mépris, abandonne la lecture des romans à ses femmes qui les considèrent — ainsi qu'on l'attend d'elles — comme des commérages, des boîtes de chocolats ou une bonne main aux cartes. Lady Blessington, qui admirait Bulwer Lytton et le lisait avec un vif plaisir, était portée à le plaindre parce que le roman était un moyen d'expression inférieur à ce qu'elle estimait être le vrai niveau de son talent. « Des auteurs comme Mr Bulwer, disait-elle, dont l'esprit déborde de génie, sont contraints de se servir du roman pour offrir au public des pensées et des opinions qui seraient dignes d'une littérature plus relevée. » Même les siècles qui ont manifestement honoré leurs conteurs l'ont fait dans l'esprit de celui qui augmente sa femme de chambre. A l'exception peut-être de Voltaire, Dickens fut plus honoré de son vivant qu'aucun écrivain, mais quelle occupation considérait-on comme plus sérieuse, la sienne ou celle de Gladstone? Récemment, on a joué une pièce dont le sujet était la vie de Carlyle. Quand il parla de la terrible souffrance et du labeur que le premier volume de sa *Révolution française* lui avaient coûtés, l'auditoire accueillit cette réflexion avec une respectueuse sympathie. C'était un historien, et les historiens, il faut les prendre au sérieux, comme les hommes politiques, les hommes de loi et de science. Mais quand une romancière, qui se trouvait être aussi sur la scène, déclara qu'elle aussi avait souffert pour composer son récit, l'auditoire rit de bon cœur. Pourquoi? En partie, il est vrai, parce que c'était Géraldine Jewsbury, personne légèrement ridicule, mais surtout, j'en suis sûr, parce qu'un auditoire moderne ne diffère pas de ses prédécesseurs et consi-

dère qu'écrire un roman est une occupation des plus banales.

Aujourd'hui, les chefs reconnus de la pensée, ceux qui sont l'équivalent des hommes d'église et des puritains du passé, sont, sans contredit, les hommes de science, les économistes, les biologistes, les sociologues et les théoriciens de la politique. Ils constituent la hiérarchie moderne et, dans le monde entier, les membres les plus intelligents et les plus actifs de la jeune génération sont à leurs pieds. Quelle est leur attitude envers l'art du conteur? Le culte extraordinaire qu'ils ont pour les romans policiers en est l'indication bien nette. Bien qu'Oxford, comme la Grèce antique, soit relativement indemne, il n'est guère, dit-on, de professeur de science à Cambridge ou de bas bleu à Bloomsbury qui, au petit déjeuner, n'appuie un roman policier contre sa cafetière. Ce n'est pas qu'ils aiment l'art du roman, mais c'est qu'ils le méprisent. Un roman policier est un genre à part. Ce n'est pas, et n'a pas la prétention d'être une œuvre d'art; c'est un exercice d'ingéniosité qui se peut comparer aux mots croisés. Les professeurs d'Université en lisent, non parce qu'ils ont des goûts sanguinaires, mais parce que, si le sang y apparaît, c'est sur le tapis, comme indice, et non dans les veines des personnages, comme stimulant de l'imagination. Il est assurément inoffensif de lire des livres de cette sorte. Pour mon compte, je les trouve illisibles, mais ce n'est pas une raison pour les condamner, car je ne supporte pas davantage le bridge, les mots croisés et, en somme, tous ces moyens semi-intellectuels de perdre son temps. Mais chacun a le droit de se délasser à sa guise, et j'admets que ce n'est pas plus mal de lire un roman policier que de jouer au chemin de fer sur le plancher de la nursery. L'intérêt d'une telle habitude réside dans l'état d'esprit particulier qu'elle implique. Si je joue au chemin de fer sur le plancher de la nursery, je ne m'en vante pas, mais, parmi les érudits, la lecture des romans policiers est un péché mignon dont ils sont exagérément fiers. Ils discutent de ces romans avec d'autres érudits; ils comparent les détails de l'un aux détails de tel autre; ils font parade de tout cela avec affectation. Questionnez-les sur un livre de Huxley ou de Thomas Mann et ils vous diront : « Je regrette, je ne lis que des romans policiers » et ils s'attendent à un petit ricanement d'approbation. Pour-

quoi ? Parce qu'ils veulent donner à entendre que, s'ils veulent bien lire des absurdités à leurs moments perdus, ils ne sont pas assez bêtes pour prendre au sérieux la littérature d'imagination.

Voilà donc un aspect de ce mépris. Il en est un autre encore plus remarquable. Il y a beaucoup de gens, en particulier de tout jeunes gens, appartenant généralement aux partis de gauche, qui prennent soin de distinguer entre le roman pur et le roman à thèse sociale. Je ne veux point dénaturer leur pensée en suggérant qu'ils se refusent à admirer tout roman qui n'est pas propagande de parti, encore que ce soit trop souvent l'esprit de leur critique. Voici, en gros, leur thèse la plus modérée : l'un des principaux devoirs du roman est de refléter, sinon les mœurs, au moins l'esprit d'une époque ; l'individualisme romantique est mort, parce que le monde tend de plus en plus vers une forme ou une autre d'état collectiviste ; les deux problèmes capitaux de notre époque sont l'inégalité économique et la crainte de la guerre ; et les romans qui ne sont point consacrés à la discussion de ces problèmes sont frivoles et, en somme, antisociaux. Le mot d'ordre est la préoccupation du social. On l'introduit de force pour tenir lieu de valeur esthétique. On juge que la Vérité et la Beauté sont des critériums démodés pour apprécier une œuvre d'art qui doit, pour être prise au sérieux, avoir pour centre la révolution sociale.

Cette façon de voir se comprend aisément. Un récit, une histoire d'amour, par exemple, telle que *Tristan et Iseult* ou *Manon Lescaut*, ou *Premier amour*, de Tourguenev, est considérée comme un narcotique. Il procure un certain plaisir et, par conséquent, comme le vodka en Russie, tend à émousser un mécontentement désirable. Il amène les hommes à regarder en eux-mêmes, en leurs propres âmes, ou, s'ils regardent au dehors, à découvrir aussitôt la beauté de l'expérience individuelle et la vanité de l'effort collectif. Lire les grands romans du monde, c'est se convaincre de plus en plus que le monde ne s'améliore et ne peut s'améliorer que très faiblement par l'action collective et volontaire. Cela n'affecte que la lisière des mœurs. C'est échanger la pauvreté de l'un contre la richesse de l'autre ; réfréner la tyrannie des rois pour établir celle

des dictateurs ; mettre davantage d'argent dans les poches des gens, puis en déprécier la valeur sous forme de marchandises ; augmenter la vitesse des transports et accroître proportionnellement les distances qu'il faut parcourir chaque jour pour se rendre à ses affaires. En attendant, le bonheur ou le malheur de l'homme, sa valeur ou sa médiocrité dépendent de sa philosophie personnelle, de son pouvoir d'aimer et de répondre à l'amour, de sa faculté de jouir des petites choses, du fait qu'il croit ou ne croit pas au ciel et à l'enfer, de sa capacité d'espoir et de résignation — bref de la nature et de la force de son imagination secrète. Le roman et la poésie lui enseignent cela et ne cessent de le lui enseigner. Ils transforment les théories économiques, non pas en une foi ardente, mais, philosophiquement, en une question qui nous laisse indifférents. Ils amènent les hommes à dire qu'ils préfèreraient avoir écrit l'*Elégie*, de Gray, plutôt que d'avoir pris Québec ; ils amènent les hommes à penser que, puisque l'éternité est longue et la jeunesse courte, ils préfèreraient conquérir leur dame que la Bastille. Mais, disent les grands romanciers, les prisons demeurent et les dames passent. Les prisons, disent encore les romanciers, ne sont point créées par le milieu où vit l'homme, mais par lui-même, par ses craintes, ses haines, ses jalousies, ses faiblesses, et il ne peut s'en évader que par sa sagesse contemplative ou par ces trois grands modes de transcendance : l'amour, la poésie et la mort. Il est très normal que ceux qui désirent se servir de l'humanité comme champ d'expérience collective détestent tous les romans qui n'éveillent pas une agressive préoccupation du social.

Les objections qu'on peut faire au romancier peuvent se résumer ainsi : premièrement, il y a le sentiment des gens simples qu'un roman est un luxe et une distraction, un moyen de perdre son temps plus ou moins agréablement. Deuxièmement, il y a l'objection courante, parmi les hommes de science et les maîtres de la pensée contemporaine, que le roman est inexact, et que s'y complaire fait naître des émotions factices et trompeuses, qu'il ne fait point avancer la vérité et qu'on ne doit donc pas le prendre au sérieux. Troisièmement, il y a l'objection de ceux qui, tout en admettant que certains romans ont été, et peuvent encore être de puissants instruments de

réforme, croient sincèrement que, dans l'état actuel du monde, un roman purement esthétique est antisocial parce qu'il ne contribue nullement à favoriser et peut même retarder l'amélioration de la condition humaine. C'est là une très grave accusation.

Répondre en examinant les grands romans du passé et leur influence sur la destinée humaine serait tomber dans la confusion et provoquer la réplique qu'après tout ce sont des romans du passé et que c'est le présent qui nous concerne. Brandir de grands noms et demander qui de Shakespeare ou de Newton a le plus fait pour servir Dieu et l'homme serait se complaire en une vaine rhétorique. L'unique moyen d'aborder l'infinie complexité de ce problème moral et esthétique c'est d'aller jusqu'à sa racine philosophique.

Non seulement les philosophes, mais les hommes en général, ont toujours pris un vif intérêt aux spéculations sur la nature du réel. L'homme le plus simple et, à ses propres yeux, le plus matérialiste, qui rirait qu'on suggérât seulement qu'il fût métaphysicien, n'en spécule pas moins implicitement sur le réel toutes les fois qu'il affirme orgueilleusement ne croire qu'au témoignage direct de ses sens ; et, à l'autre extrême, l'homme le plus pieux, qui, après mûre réflexion, a écarté tout examen et accepté sans discussion le dogme de quelque secte, spécule par procuration sans en avoir pleine conscience ; car les opinions opposées, concernant le réel et le non-réel, sont à l'origine des dogmes et expliquent leurs différences. La foi et la morale ont là leur source. Si un homme croit que seul le corps est réel, il se comportera et pensera d'une certaine façon ; s'il croit que l'esprit est aussi réel que le corps, il se comportera d'une autre façon ; s'il croit que l'esprit et le corps ne constituent pas la réalité totale, mais qu'il y a un troisième élément, que nous pouvons appeler le surnaturel, il se comportera encore d'une autre façon. Il se comportera différemment dans chaque cas parce que, dans chaque cas, il pensera différemment. Tout son système de valeurs sera affecté par sa théorie de la réalité.

Ce qui est réel ou non, je ne me propose point de le discuter ici. Le point sur lequel je veux insister est que le processus par lequel un homme parvient à sa théorie de la réalité n'est

pas et ne saurait être un raisonnement rigoureux de cause à effet ou d'effet à cause. Il ne peut, en cette matière comme en d'autres, construire solidement sur une base de faits d'observation parce que la réalité de ses observations est l'une des questions qu'il doit trancher. Pour cette raison, il ne saurait y avoir de preuve rigoureusement scientifique de n'importe quelle théorie du réel. L'homme qui exige une telle preuve doit admettre qu'il est sans théorie, et pourtant, s'il n'a pas de théorie du réel, ses valeurs sont sans racine et sa conduite est tout simplement empirique.

Si la conduite raisonnée dépend des valeurs, et si les valeurs raisonnées dépendent d'une conviction de ce qu'est le réel, et si cette conviction ne peut être atteinte qu'à l'aide de l'imagination et non point par le seul raisonnement scientifique, ne s'ensuit-il pas inévitablement que toute la personne humaine, depuis le moindre de ses actes extérieurs jusqu'à son contact le plus intime avec son Dieu, a son explication dans un processus de l'imagination ?

De quelle façon l'imagination opère-t-elle? Chez la plupart des hommes, et pendant la plus grande partie de leur vie, elle opère sur un champ assez vaste, mais sur un plan unique. En tant que mémoire, elle lui rappelle le passé : en tant que crainte, ou appétit, ou espoir, elle anticipe l'avenir, fonctionnant toujours à la surface, ou très près de la surface de son expérience. Même ses investigations au-dessous de la surface, dont parlent les psychiâtres, bien que pénétrant la croûte de son esprit conscient, ne vont pas très loin au regard de l'éternité ; et il est à remarquer que si, chez un homme, à un moment donné de sa vie, les faisceaux lumineux de l'imagination fouillent, en avant, l'avenir, ou, en arrière, le passé, ordinairement ils ne pénètrent pas dans le présent. Il porte un verre de vin à ses lèvres, il imagine ce qu'en sera le goût, il imagine ce qu'a été dans le passé le goût d'un vin semblable ; le vin touche sa langue et de nouveau son imagination s'élance en avant et en arrière, se souvenant d'autres plaisirs associés à celui-ci ou des rançons que ce plaisir lui a coûté et peut encore lui coûter. Dans le présent immédiat, il est tout entier à l'exercice de son sens gustatif et n'imagine pas du tout. Parce qu'il est en train de goûter le vin, il cesse de se l'imaginer.

Mais, dira-t-on, qu'a-t-il à imaginer? Le goût, le fait réel ont déplacé l'image antérieure. La réponse, c'est que, dans cette minute en suspens, il peut, par l'imagination, être transporté au delà de l'idée de ce vin particulier vers l'idée du vin en soi. J'ai choisi un exemple banal pour illustrer ce que je crois être une vérité importante : l'imagination est le moyen et le seul moyen, par lequel un homme peut passer de la perception sensible du particulier à l'appréhension intuitive de l'universel. Voilà la clé de tout écrit d'imagination. C'est ce qu'on appelle de façon erronée, je crois, l'acte créateur de l'artiste. Un artiste est celui qui a développé à un haut degré cette faculté de l'imagination, qui pénètre les apparences des choses et découvre leur essence vitale. Et ce processus n'a rien d'exceptionnel, sauf par son intensité. Tout le monde en est conscient, en des instants rares et mémorables de sa vie. Près de votre maison, un sentier traverse un bois et, au bout, il y a une large perspective de ciel et de vallée. Ordinairement, quand vous descendez ce sentier par un jour d'été, vous éprouvez un contentement parce que les feuilles sont vertes et que la vue est belle. Un jour, votre état d'âme change. Vous sentez que le monde s'éclaire et brille ; votre contentement devient joie, votre joie presque de l'exaltation, vous ressentez, non point seulement une euphorie physique, mais une euphorie spirituelle ; le présent vous assaille et s'intensifie, vous avez la sensation de pénétrer au delà de l'apparence des choses ; par le plaisir que vous donne la forêt verte, il sourd, comme de l'eau sortant de terre, le plaisir que vous donne le vert en soi, et par la jouissance habituelle que vous donne le charme de la campagne, vous parvenez à appréhender la beauté en soi. Ces moments de perception exaltée se présentent aux hommes les plus simples. Ils ne s'expriment pas, il se peut, dans les termes dont je me suis servi. Ils ne disent pas qu'ils ont perçu le « vert » en soi ou la beauté en soi ; probablement, ils ne disent rien du tout ; mais il savent que leur vie a été enrichie, et que le souvenir de ces minutes, s'il subsiste, accroît leur sensibilité à des impressions semblables et leur indulgence à l'égard de ceux qui les éprouvent. Ces expériences, encore que la plupart des hommes soient trop modestes pour les déclarer telles, sont de

même nature que les expériences des saints et des artistes, bien qu'elles n'aient pas le même degré d'intensité.

Elles prennent bien des formes. L'une d'elles est l'expérience des mathématiciens, dont l'intuition devance parfois de façon mystérieuse les démarches de la logique. Tous ceux d'entre nous qui, de la plus humble manière, ont gravi les premières pentes des mathématiques supérieures savent ce que c'est que de pressentir, par moments, la solution d'un problème sans avoir franchi les degrés qui, d'ordinaire, conduisent à la solution ; et je me risque à suggérer que les hommes qui, par rapport à moi, sont, dans le monde des mathématiques, ce que moi, dans le domaine de la littérature, je suis par rapport à un enfant qui épelle, ont certainement eu l'expérience de l'intuition mathématique directe qui leur a permis de sentir, ne fût-ce qu'un moment, qu'ils étaient en contact avec des vérités hors de la portée actuelle de leur intelligence. Mais la plupart d'entre nous ne sauraient atteindre la forme mathématique de cette expérience. Il en est d'autres plus familières. La plus commune est peut-être celle que j'ai décrite, celle qui se rapporte aux fleurs, aux bois, au ciel et à la terre. Même un automobiliste est capable de faire une expérience de ce genre, qui, à 120 à l'heure, parvient au concept même de vitesse. Certainement, quand nous sommes jeunes, nous en sommes mystérieusement capables, d'abord pendant notre enfance, puis quand nous devenons amoureux.

C'est l'habitude générale du monde de rire des amoureux, de dire qu'ils sont fous, de les traiter comme s'ils étaient des êtres transportés temporairement hors du plan de la vie ordinaire ; et en cela le monde a bien plus raison qu'il ne le croit. Si l'amour n'était qu'une excitation des sens tendant vers une relation biologique de cause à effet, en quoi y aurait-il matière à rire ? Où apparaîtrait la folie ? Si l'amour était seulement cela, il ne serait ni plus amusant, ni plus mystérieux, ni plus fou que la faim, et ne paraîtrait point tel. La vérité, c'est que de jeunes amoureux sont, en fait, transportés hors du plan de la vie ordinaire. Pour eux, les choses banales brillent, ils ont la sensation que la terre ne fut créée que pour servir de décor à leur amour, et qu'en ce sens elle est irréelle. Les expressions courantes concernant les amoureux sont vraies

pour eux : « Ils se voient avec des yeux neufs » ou « le monde se fait neuf pour eux ». De notre point de vue, ils sont ensorcelés, ils sont « transposés », comme le pauvre Bottom dans le *Songe d'une nuit d'été* ; de leur point de vue, c'est nous qui sommes frappés de cécité. Qu'est-il arrivé ? Leur imagination a cessé d'être engourdie, comme l'est ordinairement la nôtre. Elle est vive, ardente, puissante, elle pénètre la minute présente. Elle leur a révélé, dans la beauté particulière que chacun d'eux possède, la splendeur d'une beauté autre et universelle. Ils sont — pour employer le mot dans le sens rigoureux de sa dérivation grecque — en extase : « hors de leurs sens ». Deux des vers de Shelley les plus connus expriment précisément cette idée des universaux qui existent ou dont nous sentons l'existence derrière les expériences particulières :

La vie, comme un dôme de verre multicolore,
Teinte la rayonnante blancheur de l'éternité.

Quelquefois, le dôme cesse d'être opaque ; la splendeur le traverse. Lumineuse et active, l'imagination éclaircit le verre ; terne et engourdie, elle l'obscurcit. Tout ceci, je le reconnais, n'est point une question d'expérience exceptionnelle que seuls connaissent les saints mystiques et les grands artistes. C'est, encore que rare peut-être et à un faible degré, l'expérience ordinaire de l'humanité.

Mais l'imagination humaine a tendance à se figer. Mille influences produisent cette tendance, particulièrement dans le monde moderne. L'indépendance du caractère, un individualisme hardi dans la pensée et la conduite se font de plus en plus rares. Une éducation uniformisée, un milieu standardisé — ce bienfait discutable — la rapidité des communications, le cinéma, la T.S.F., surtout l'extrême difficulté de la solitude, tout cela qui, d'un certain point de vue, constitue le progrès, contribue de plus en plus à standardiser l'homme et, par faux amour-propre, à l'attacher aux biens matériels. En somme, l'homme redoute terriblement d'être un phénomène. Il s'habille, parle et pense comme les autres s'habillent, parlent et pensent. Il redoute d'imaginer. Il s'enferme dans une petite prison de négations conventionnelles. Sa pensée bondit de formule en formule, selon ce que lui

imposent les journaux populaires. Un jour, sa formule c'est la science — et science pour lui signifie mouvement de plus en plus accéléré. Il n'en demande ni la raison, ni le but. Quand son journal lui apprend qu'on a battu un nouveau record, il passe, comme un automate, par toutes les émotions de la joie. Un autre jour, sa formule est la psychanalyse, qui lui permet de dire chaque fois qu'une discussion s'élève à propos du caractère de son voisin ou de la nature de son Dieu : « Cela est probablement d'origine sexuelle », et sur ce, ayant parcouru la millième partie de la distance qui le sépare de la cause première, il cesse d'exercer son imagination au delà. Tout ce qu'il a fait, avec son culte des formules, c'est de donner aux fétiches du moyen âge des noms du xxe siècle et de dresser de nouvelles barrières contre l'imagination qui médite. C'est l'une des fonctions du roman d'abattre ces barrières, de dégeler le courant de l'imagination pour lui permettre de couler de nouveau.

C'est par l'éveil de la passion esthétique qu'un grand roman ou toute autre œuvre d'art véritable produit ce résultat. La nature précise de la passion esthétique a été excellemment mise en lumière par un écrivain à qui tous les artistes doivent beaucoup, le professeur Alexander, auteur de *Beauty and other forms of value*. Il faut prendre bien soin de distinguer cette passion des émotions provoquées par le sujet d'une œuvre d'art. C'est l'émotion qui provient de la compréhension de la beauté en tant que beauté, ou, pour revenir à mon premier raisonnement, c'est la perception d'un universel dans et derrière le particulier. Ce qui touche celui qui regarde une statue grecque d'Aphrodite, ce n'est pas une émotion relative au sujet de cette statue, ce n'est pas sa ressemblance précise avec une certaine femme, car ni par la couleur, ni par la forme elle ne lui ressemble aussi exactement que ces nombreux portraits exécrables exposés dans Bond Street ; ce n'est pas l'excitation érotique qu'elle fait naître, car rien n'est moins érotique, ni plus austère qu'un chef-d'œuvre grec ; ni aucune suggestion sentimentale ou religieuse, car Aphrodite n'est pas une déesse de chez nous ; ce qui le touche, ce n'est même pas l'appréciation de l'habileté technique de l'artiste dans son mode d'expression, car la plupart des hommes ignorent

les difficultés et restent par conséquent insensibles aux plus belles réussites de la sculpture. Ce qui le touche, c'est tout simplement que la statue est pour lui un moyen de communiquer avec les universaux. Il en est de même dans les autres arts. Ils nous donnent la connaissance des universaux ; ils permettent à notre imagination de couler ; ils écartent le rideau de la fenêtre dans cette chambre étroite qu'est notre vie mortelle.

C'est là, peut-on dire, une opération très dangereuse, à moins d'avoir l'assurance que l'imagination coulera dans la bonne direction. Une telle assurance existe-t-elle ? Non, il n'est pas certain que l'imagination coulera dans une direction conforme à une théorie morale donnée ; et, de leur point de vue, ces parents conservateurs sont pleinement justifiés, qui disent des jeunes gens que « les romans leur mettent des idées en tête ». Un roman n'est pas un agent moral ; ce n'est pas un agent éducatif, et les personnes qui louent le théâtre d'être éducatif le louent pour ce qu'il offre d'accidentel et non d'essentiel ; et l'art n'est pas non plus, comme l'exposait Tolstoï à la fin de sa vie, un agent utilitaire. Un grand roman est un courant d'imagination — rien de plus. Et, à mon sens, c'est tout.

Examiner les moyens par lesquels un roman agit comme un courant serait se lancer dans une dissertation différente de celle-ci et plus ardue. J'ai déjà traité ce sujet, en ce qui concerne le théâtre, dans un essai sur *la Nature de l'illusion dramatique*, et je me bornerai ici à dire ce qui peut servir à indiquer une direction de la pensée plutôt qu'à la développer en due forme.

On doit distinguer entre faire œuvre d'imagination *pour* un lecteur et permettre à sa propre imagination de couler. Si j'écris de telle façon qu'un lecteur sente qu'il est dans la pièce que je décris, qu'il entende les mots que j'ai mis sur le papier, je n'ai rien fait de plus que créer une illusion parfaite — exercice difficile de naturalisme artistique, mais qui autorise celui qui l'accomplit à revendiquer seulement le titre d'artisan compétent. Mais si, avec ou sans illusion parfaite, je puis, grâce à l'histoire d'amour que je conte, libérer l'imagination du lecteur de telle façon que, après

avoir lu mon histoire, il pénètre avec plus d'intensité qu'auparavant dans l'amour même, si je puis, pendant un instant, faire que son esprit se détache de ma page et se meuve dans un plan de la réalité que jusqu'alors il n'avait entrevu que brièvement et confusément, alors je suis un grand artiste. Naturellement, je travaille dans l'inconnu vis-à-vis d'un lecteur donné. Je ne sais pas qui il est ; je ne connais pas la nature de son imagination ; le voudrais-je que je ne pourrais agir pour produire sur lui une influence déterminée, et le pourrais-je que je ne le voudrais point. Tout ce qu'un romancier peut faire, c'est de regarder son roman comme un verre au travers duquel lui apparaît la lumière des universaux et de conserver ce verre bien clair. Le conserver impeccablement clair, c'est écrire un chef-d'œuvre qui durera de génération en génération ; permettre que le verre devienne opaque et continuer à écrire, c'est n'être qu'un gratte-papier.

Il y a un exemple très heureux de ce que je veux dire dans les *Métamorphoses*, d'Apulée, l'un des tout premiers exemples qui nous soient parvenus du roman en prose, souvent appelé « L'Ane d'or ». Ce livre est, en majeure partie, la relation des aventures d'un certain Lucius, le narrateur, qui fut, par magie, changé en âne. Il servit de nombreux maîtres et les chapitres de sa vie n'ont guère d'autre lien que sa personne. Ils sont, de plus, agrémentés d'anecdotes, courtes et longues, qui n'ont rien à voir avec l'histoire principale, et qui, ayant probablement été utilisées avant l'époque d'Apulée, ont depuis servi de fond à certains contes de Boccace. Dans la traduction élisabethaine, tout ce conte d'Apulée est d'une lecture très attachante, à peu près comme du Fielding, mais ni Apulée, ni Fielding n'ont écrit de roman esthétique. Ils ont raconté des contes délicieux, ils possédaient un merveilleux pouvoir d'invention, et ils furent, par voie de conséquence lointaine, des moralistes, et cela même me semble une justification de leur vie ; mais si quelqu'un est prêt à attaquer Apulée ou Fielding, ou bien entendu Jane Austen, sous prétexte qu'ils furent ce que l'abbesse de Hohenberg décrivait comme de « futiles conteurs », je ne suis pas prêt à les défendre. C'est-à-dire qu'ils ne trouvent point asile dans ma forteresse particulière. Ils ont des défenses à eux ; il serait arrogant et stupide

de leur dénier le titre « d'artistes » ; mais ils ne le sont point, sauf en de rares circonstances, au sens où les artistes ont pouvoir de communiquer les universaux. A cela, il y a, chez Apulée, une soudaine et brillante exception. Il interrompt brusquement son récit principal pour conter l'histoire de Cupidon et Psyché, et tant que dure cet interlude, le lecteur est transporté sur un plan imaginatif entièrement différent de celui où il avait suivi les aventures de l'âne parmi les voleurs et les courtisanes. Jusqu'alors, en lisant, on s'était avancé en dansant sur le plan de la distraction ; soudain, aux noms de Cupidon et Psyché, un enchantement s'empare de l'histoire et l'imagination du lecteur prend son essor.

Voici donc la justification du roman : il ne distrait, ni ne renseigne, ni n'instruit, bien qu'il puisse faire tout cela, mais il revivifie, chez le lecteur, la perception de la réalité, il fluidifie son pouvoir d'imaginer les universaux, lui faisant, par intuition, connaître la nature des choses. Ici apparaît le lien entre le roman et la recherche scientifique, entre le roman et l'aspiration religieuse. Tous trois ont pour fin suprême de découvrir la nature des choses et, au nom de cette découverte, de conduire l'homme vers l'équilibre et la plénitude de la vie. Dans *The Foundations of Aesthetics*, écrit en 1922 par Ogden Richards et James Wood, on rencontre ces mots : « Quand nous prenons conscience de la beauté, plus nos impulsions se trouvent sollicitées, plus nous devenons pleinement nous-mêmes... Aucune autre expérience ne nous permet de prendre conscience de la pleine richesse et de la complexité de notre milieu. La suprême valeur de l'équilibre, c'est qu'il vaut mieux vivre pleinement que partiellement. » Gentile, dans *The Philosophy of Art*, abordant le même problème d'un angle différent, car il ne veut admettre aucune réalité extérieure à la marche de la pensée, arrive néanmoins à cette conclusion : « Dans une œuvre d'art, le sentiment est tout. Car le sentiment est la forme dans laquelle le sujet est fondu et transfiguré... Le critique qui distingue encore le sujet, avec sa valeur propre, de la forme avec laquelle il s'identifie et de laquelle uniquement il reçoit sa forme et sa réalité, ce critique est encore au seuil de l'art et ne possède pas la clé qui ouvre cette porte. La vérité, c'est que, si les hymnes vivent,

les dieux vivent également ; ils vivent dans les hymnes. »

Et voici ce qu'a dit le poète Robert Bridges :

La beauté est la plus haute de ces influences occultes,
La qualité des apparences qui, grâce aux sens,
Éveille l'émotion spirituelle dans l'esprit humain.
Et l'art, en créant de nouvelles formes de beauté,
Éveille de nouvelles idées qui font progresser l'âme
Dans la vie de la Raison vers la sagesse de Dieu.

La formule « l'Art, en *créant* des formes nouvelles de beauté, éveille des idées nouvelles » est sujette, je crois, à être mal interprétée. La beauté, je la conçois comme absolue et universelle, comme un aspect de Dieu. L'art ne crée pas la beauté, il révèle la beauté, l'universel, en faisant des statues, des romans, des tableaux qui ont pour effet de soulever, tel un rideau, les ténèbres devant le verre à travers lequel l'homme voit. Ce que Shelley dit de la poésie peut s'appliquer au roman esthétique. « La poésie, dit-il, soulève le voile qui cache la beauté du monde » et il continue son argumentation — et sa poésie, en ce qu'elle a de meilleur et de pire, le prouve abondamment — en notant que « l'effet de la poésie décroît exactement proportionnellement à la force de son but moral. » De même pour le roman. Nécessairement, il réussira ou échouera comme instrument de l'imagination pure, comme l'un des moyens qui permettent à l'homme, ainsi que le dit Shelley, « d'imaginer avec intensité et universalité », précisément comme le contraire de ce que pensait saint Jérôme : une révélation de Dieu, parce que c'est une révélation de la nature de l'homme. Si nous cherchons à défendre le roman sous prétexte d'utilité mondaine, nous serons accablés, comme le fut Tolstoï, mais si nous croyons à la valeur de l'amour, de la poésie, de la connaissance mystique, alors notre position est inexpugnable, car celle du roman est de même ordre : ils soulèvent le rideau, ouvrent la fenêtre, font entrer la lumière.

CHARLES MORGAN

TRADUIT PAR LOUIS BONNEROT.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le cours de M. Valéry au Collège de France a été un des événements littéraires de l'année. Sous le titre d'*Introduction à la poétique*, le premier de ces cours vient de paraître [1], ou plutôt une méditation sur ce cours lui-même, car il faudrait plus de deux heures pour le prononcer tel qu'il nous est rendu.

L'auteur définit d'abord ce qu'il a tenté de faire et cette tentative est d'un émouvant intérêt. Mais pour l'entendre (nous sommes dans un domaine où la contradiction est l'ordre même), il faut d'abord supposer le problème résolu et considérer l'œuvre d'art comme si nous savions ce qu'elle est. Nous avons en réalité trois termes à considérer : le travail créateur de l'artiste ou, pour parler plus précisément, l'acte qui aboutit à l'œuvre d'art ; — cette œuvre elle-même — les réactions qu'elle détermine dans l'esprit de celui qui la considère, travail nouveau, tout différent de celui de l'artiste, mais qui n'est guère moins important. Pour employer les termes dont use M. Valéry lui-même, nous avons donc à distinguer : l'acte du producteur ; le produit ; l'acte du consommateur.

Considérons d'abord, pour nous en débarrasser, l'acte du consommateur, c'est-à-dire la jouissance de l'esprit devant l'œuvre d'art.

Et d'abord une remarque préliminaire. M. Valéry

1. N. R. F.

condamne avec énergie la « pratique détestable » qui consiste à détourner les plus belles œuvres de leur fin et de leur nature même, pour en faire des exercices de mémoire ou d'orthographe, de grammaire ou de lecture, après les avoir découpées sauvagement. En pure logique, il a parfaitement raison. Car on fait ainsi abstraction de tout ce qui donne à ces ouvrages leur nature et leur vertu. Employer cette matière noble à des démonstrations de régent de sixième est assez sacrilège. Mais quoi ! On l'a toujours fait. Les plus beaux vers de Virgile ou de Racine sont entrés dans notre esprit camouflés en exemples de prosodie. Mais ils y sont restés et voici que bien après l'âge du rudiment nous redisons encore : *Purpureus veluti quum flos...* Nous l'avons appris pour apprendre à placer les césures et nous le répétons comme un symbole des fleurs mourantes. Mais fermons la parenthèse.

De l'impression produite par une œuvre, M. Valéry fait une analyse subtile et curieuse. Car cette impression est faite de deux images contradictoires. D'une part, nous ressentons fortement l'œuvre que nous aimons comme un tout compact et cohérent où nous n'imaginons pas que rien puisse être changé. Et, d'autre part, nous la ressentons comme une réussite miraculeuse, un don gratuit du hasard. Elle est inéluctablement comme elle est, et en même temps elle aurait pu ne pas être. Elle nous apparaît comme l'ouvrage à la fois de la nécessité et de la fortune. J'espère qu'un jour, M. Valéry nous expliquera cette antinomie entre tant d'autres. Aujourd'hui, il s'est contenté de l'énoncer.

Venons au second terme de notre examen, c'est-à-dire à l'œuvre d'art elle-même. C'est bien simple : laissée à elle-même, elle n'est rien. Qui n'a songé, avec un peu de vertige, à ce que devient un tableau, dans la solitude et la nuit? Ces couleurs n'existent que dans l'œil humain. En l'absence du témoin, l'*Antiope* n'est plus rien que des trillions de vibrations obscures. La nymphe se reconstitue quand le premier gardien entre dans le Salon Carré et s'évanouit de nouveau en même temps que le bruit de ses pas. Chaque visiteur la fait renaître un peu différente d'elle-même. Elle n'est pas tout à fait la même dans l'œil du balayeur et dans l'œil de M. Focillon. Sur cette étonnante magie, M. Valéry est très net. L'œuvre

que s'ils examinent l'œuvre telle qu'elle est dans l'esprit des hommes, ils trouvent dans chaque esprit un aspect différent de l'ouvrage et tombent dans le chaos. Ces deux façons d'étudier les œuvres de l'esprit, celle qui considère leur devenir embryologique, et celle qui considère leur devenir posthume, sont peut-être légitimes l'une et l'autre ; mais il est évident qu'elles sont inconciliables.

*
* *

C'est une question difficile, quand on cherche à démêler le complexe d'un livre et qu'on en a à peu près isolé les éléments, que d'attribuer à chacun sa valeur juste et sa place. Est-ce le décor qui a déterminé l'action? Ou, au contraire, l'auteur ayant inventé une action, lui a-t-il cherché un décor fait pour elle? Posée avec cette brutalité, la question ne répond à rien de réel. En matière de production littéraire, les phénomènes sont bien plus incertains, fragmentés, contradictoires. Mais enfin il peut se faire que l'écrivain ait respiré avec plus ou moins de force l'atmosphère de son livre et que les personnages soient nés de ce brouillard. Ou bien il peut se faire qu'il ait vu d'abord l'aventure esquissée au trait et que l'atmosphère ait été mise, comme dans un tableau, pour permettre à des êtres déjà formés de respirer et de vivre.

On se pose la question au sujet du dernier roman de M. Carco. Est-ce une peinture de la rue de la Gaîté dans un automne humide et froid? Est-ce l'histoire de deux assassins qui, mis hors de cause, marchent malgré eux vers leur destin et se font eux-mêmes reprendre? — Qu'importe ! direz-vous, et pourquoi séparer ainsi les éléments essentiels du livre? — Il importe en effet assez peu au lecteur, mais il importe beaucoup au critique. Or, tout semble indiquer que M. Carco est extrêmement sensible aux paysages et que l'homme n'apparaît peut-être qu'ensuite dans son esprit, comme s'il naissait des pierres, de l'air du temps, de la disposition de l'auteur. Ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est que M. Carco a récemment raconté dans *le Figaro* que l'idée de *l'Homme traqué* lui avait été donnée par la vue d'un fournil à Mont-

martre. Le livre est né d'une image, d'une impression, d'un élément du décor.

Cet aspect du monde sur un point et à une heure frappe si vivement M. Carco que, touché au plus vif de sa sensibilité, il trouve, pour peindre ce paysage qui l'a ému, des accents dont le pouvoir d'évocation est extraordinaire. On se rappelle la pluie sur les vitres au début de *Jésus la Caille*. Dans *l'Homme de Minuit*, Jim traverse Paris par ce même temps mouillé qui noie toute l'œuvre de l'auteur. Jim, la tête vide, regarde par la portière du taxi les lumières de la rue. « Elles se reflétaient sur les trottoirs mouillés où les passants de ce dimanche, abrités sous leurs parapluies, se pressaient en immenses cortèges le long des magasins. Il n'était pas encore sept heures. A travers les vitres des brasseries et des cafés, on distinguait un peu partout la foule des consommateurs gesticulant parmi les fumées des cigarettes. Des quartiers noirs, humides, quasi déserts, succédaient à des boulevards, à des carrefours éblouissants de feux multicolores où les piétons traversaient la chaussée, par files interminables, entre des autobus et des voitures. Un vent aigre dispersai les feuilles mortes des platanes qui s'envolaient comme des oiseaux blessés, pris de panique, et des flocons de neige tremblotaient par instants dans le halo des réverbères au milieu des hachures de l'averse. »

Nous arrivons ainsi au fond de Montparnasse, à la rue de la Gaîté, qui monte de l'avenue Edgar-Quinet à l'avenue du Maine : rue paradoxale, rue provinciale de petits boutiquiers, mais peuplée d'escarpes, rue à la fois obscure et fulgurante, avec un commissariat de police et trois théâtres. M. Carco en a fait un tableau d'une exactitude et d'une finesse singulières, notant son aspect et son mouvement, ses magasins désuets, ses façades interrompues de lacunes, la vie nocturne de ses bistrots et de ses ivrognes. « Les devantures baissées des magasins conféraient à la rue un aspect morne, sans pittoresque, en dépit de l'énorme gerbe de lumière qui, du côté de l'avenue du Maine, signalait le théâtre de la Gaîté. Dans la même direction, la réclame d'un cinéma flambait telle un tison et, dans un cercle bleuâtre, la croix d'une pharmacie inscrivait ses quatre branches d'un rouge groseille, incan-

descent. Où que l'on dirigeât les yeux, on voyait les trottoirs refléter ces éclairages. Quelques-uns palpitaient de petites saccades convulsives qui, sur les façades endormies, mettaient comme l'agonie de papillons raidis dans une atroce et suprême crispation. L'impression qui s'en dégageait, dans le silence et la torpeur de cette nuit d'hiver, offrait quelque chose de lugubre. »

Dans la rue de la Gaîté le roman vient cristalliser autour d'un point : la masse grise des *Folies-Montparnasse*. C'est que les acrobates Jim et Jimmy font un numéro. Pour entrer dans les loges d'artistes, on passe sous une voûte, prolongée par un couloir en plein air. Là aussi, M. Carco a réussi à nous donner l'impression des murs lépreux, d'un sol bossué où traînent des ordures vagues, d'un débarras et d'un coupe-gorge. Dans ce couloir s'ouvre le trou d'une cave. Après le fournil, la cave. Un psychanalyste expliquerait cela. Dans cette cave vivait une immonde clocharde, la mère Paul. Elle a été étranglée cinq mois plus tôt.

M. Carco dédaigne d'exciter notre curiosité par les moyens faciles du roman policier. Il nous dit tout de suite que Jimmy a fait le coup, pendant que Jim faisait le guet. Ils ont bien été soupçonnés, comme tout le personnel des *Folies*. Mais faute de preuves, ils ont été relâchés, et ils ont pu partir pour Genève, où ils avaient un engagement. Cela s'est passé en avril, et nous sommes maintenant au début de l'hiver. Un nouvel engagement a ramené les acrobates aux *Folies*. Qu'ont-ils à craindre? Rien en apparence, l'affaire ayant été classée. Mais voici que des poussées presque impondérables vont leur faire faire un faux pas. Ils en feront un autre pour corriger le premier. Comme sur une pente très inclinée, chaque mouvement les fait descendre un peu. Et à la fin, sans autre intervention, ils seront à l'abîme.

C'est d'abord une force bizarre qui les pousse à trop parler et qui les oblige à se surveiller l'un l'autre. Jimmy, qui est à l'ordinaire silencieux, parle tout à coup, par crises, comme malgré lui. Alors Jim, qui l'observe, lui décoche d'un air sévère : *Shut up !* A tour de rôle, quand chacun des deux hommes devient expansif, l'autre le rappelle à la raison. Mais on dirait que le hasard se divertit à les provoquer. Il les

oblige à passer devant la cave, sous l'œil du concierge qui les épie. D'autres yeux les surveillent d'une fenêtre de l'impasse, ceux d'une vieille sorcière à moitié folle, qui a déjà déposé contre Jim. Cette confrontation quotidienne avec le crime les énerve ; elle rendrait maladroits des innocents. Dans le bistro où ils boivent, un petit vieux miteux se colle à eux : c'est le mari de l'assassinée. Un jeune romancier, légèrement maître chanteur, trouve qu'ils feraient de beaux personnages et, sans s'en douter, veut les faire figurer dans le crime qu'ils ont réellement commis. Jimmy, harcelé d'allusions inconscientes, devient furieux, comme un chien au milieu des mouches. Mais sa fureur même éveille, puis confirme les soupçons. Il y a toujours des inspecteurs qui rôdent par là. Trop de mots, trop d'éclats. Parmi tous ces témoins, cafetiers, mendigots, ivrognes, concierges, n'en est-il pas un pour recueillir une parole imprudente? Le destin tisse silencieusement mille embûches autour des deux coupables. Et un beau jour, après un dialogue surpris, ils sont cueillis.

HENRY BIDOU

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉCEPTION DE M. LÉON BÉRARD

Cette réception, ce remerciement, nous les avons attendus trois ans. Mais personne ne s'est lassé durant cette longue patience. Point même M. Albert Lebrun, peu familier pourtant des fastes académiques. Il dominait la séance dans une petite loge, l'air bienveillant, et nul chroniqueur ne nous a rapporté qu'il ait dit : « J'ai failli attendre... » Trois ans, pourtant, cela se compte. Mais M. Léon Bérard est de ceux auxquels on pardonne tout, même un rendez-vous manqué. Il a pour lui un regard dont la malice n'alarme pas, un visage clair, des habiletés rurales sous des manières de cour, une bonne humeur pyrénéenne. Cet ensemble séduit et cette séduction jointe au talent a décidé sa réussite. Il a pu égarer ses sympathies royalistes dans des ministères radicaux, appuyer de faveurs radicales les menues ambitions rencontrées parmi ses amitiés intransigeantes et tenir à ses paysans du Béarn des discours académiques — toutes ces oppositions ont fait d'excellents ménages... La sympathie le suit. Nous l'avons vu parler au milieu des siens sous le ciel béarnais, en souvenir et au pays de Pierre Lasserre. Il exprimait des choses difficiles et dans une langue impeccable : les gens du bourg l'acclamaient comme s'il les eût interpellés en patois... Eh bien, à peu de chose près, nous avons retrouvé à l'Académie — à l'Académie où Pierre Lasserre, faute peut-être de posséder cette habile grâce, ne s'est jamais assis — nous avons retrouvé la même atmosphère de séduction

charmée. M. François de Tessan souriait aux anges, M. Jeanneney semblait satisfait comme un enfant en vacances et M. Pierre-Étienne Flandin approuvait du front et des mains... Quant aux dames du centre, le visage tendu vers le récipiendaire, elles admiraient ce nouvel habit vert, svelte entre M. Émile Picard et M. André Chaumeix...

Pourtant l'éloge de Camille Jullian n'était pas un sujet en or, comme on dit. L'histoire de la Gaule, c'est une grande aventure, ce n'est pas une aventure qui nous est très familière et qui passionne beaucoup un Parisien de 1938. Camille Jullian a le mérite d'avoir créé cette histoire, en l'étayant par quelques reliques et quelques survivances, en l'équilibrant sur des données assez minces, mais dont il a fait les fortes colonnes de son ouvrage. On peut admirer sa passion à la fois libérale et patriotique, son parti pris d'unité, son goût de défendre l'intégrité de nos origines... En sommes-nous encore là? Ces problèmes de races datent des débuts du XIXe siècle ; et il faut un certain primarisme pour leur avoir redonné, en politique et sous une forme dictatoriale, un intérêt passionné... Nous avions le droit de penser que les vieilles polémiques d'école sur la conception de l'histoire étaient éteintes et que nous pouvions enfin considérer les œuvres historiques, non comme des bibles politiques, mais comme des poèmes ou de grands romans vécus. Qu'y cherchions-nous avant tout : des héros. A Victor Cousin, qui prétendait que sur le théâtre de l'histoire le personnage principal est l'humanité, c'est-à-dire les masses, l'expérience et notre goût opposaient le génie individuel, l'homme du destin. L'histoire n'est pas une « géométrie inflexible », c'est avant tout l'aventure de quelques hommes exceptionnels qui ont dirigé, dérivé, agité ou apaisé le fleuve humain.

Vue romantique, sans doute, mais la seule à vrai dire dont nous nous satisfaisions à présent. Le gobinisme, devenu un motif d'expropriation, s'il semble s'ajuster assez bien aux volontés des pays modernes de se replier sur eux-mêmes, ne correspond plus aucunement à des vérités de fait. Le mot spirituel de Tocqueville à Gobineau : « Monsieur, vous avez une philosophie de haras... » ne se justifie même plus : nous savons qu'il est passé trop d'étalons divers dans le haras et

qu'il est trop de pages surchargées dans le *stud-book*. Ainsi donc, on peut savoir gré à Camille Jullian d'avoir défendu la Gaule (après coup) contre la conquête romaine, d'avoir marqué sa part dans la civilisation née de cette conquête; son point de vue, s'il nous intéresse, est incapable de nous passionner. Nous ne croyons pas non plus qu'il ait passionné M. Léon Bérard; et nous pensons que si, chemin faisant (c'est-à-dire en lisant son prédécesseur), il a pensé prendre parti, c'est à Rome qu'il a rendu les armes. S'il devait choisir dans ses origines, M. Léon Bérard opterait plutôt pour le latin que pour le gaulois et lorsqu'il en est arrivé à une partie de son discours où cette phrase était inscrite : « Ce peuple gaulois construira une charrue et des instruments de travail qu'adopteront les grossiers paysans d'Italie, ses vainqueurs », ni l'Académie, ni ses invités ne l'ont entendu prononcer le mot « grossier ». L'ambassadeur d'Italie ne se trouvait pourtant pas parmi l'assistance — et pour cause.

M. Léon Bérard, qui lisait son discours du bout des yeux, le sachant visiblement de mémoire, y mettant une flamme discrète, une pointe d'accent, d'ailleurs fort agréable, n'a pas composé, vous le pensez bien, un discours partisan. S'il y avait des adhésions dans ses propos, elles étaient bien enveloppées et son habileté n'était là que comme une élégance de sa loyauté. Il a bien montré la double formation de Jullian : Marseille, ville natale, et Bordeaux, ville d'études; et comment l'historien, tout en décidant que Marseille eût suffi à humaniser la Gaule, a reconnu que cette chère Marseille et la Gaule avec elle s'était abandonnée à la nouveauté romaine. Voyez plutôt :

« Aussi nettement que Fustel, Jullian nous a fait voir avec quelle facilité, ou plutôt avec quel élan les Gaulois, après leur défaite, ont adopté les lois, les dieux, les mœurs et la langue des vainqueurs. Marseille elle-même abdique, Marseille trahit sa vocation. Les Marseillais prennent des noms romains : Cornelius, Porcius, Pompeius. Canebière est un mot latin, constate-t-il avec tristesse. Et les Arvernes, les hommes de Vercingétorix, falsifiant naïvement leur généalogie, se donnent une ascendance troyenne... L'élite des Gaulois ne rêve que d'étudier et d'imiter Cicéron et Virgile. On se pousse et on

se presse dans les écoles romaines de grammaire et d'éloquence ; c'est la voie des honneurs, des dignités, des places. Élève de Rome, la Gaule a été aussi sa meilleure alliée. Après ce que Jullian nous en a dit, il nous serait difficile de ne pas croire qu'il y eût entre ces deux peuples des harmonies secrètes. Et puisque la Gaule était vouée, par ses factions, à subir la loi ou de ses voisins de l'Est ou de ses voisins du Midi, mieux valait qu'un maître lui vînt de la Méditerranée. »

Cependant ce que Camille Jullian a cru devoir écrire sur les Gaulois, quelquefois sans doute avec regret, M. Léon Bérard l'a repris, nous ne dirons pas avec plaisir, mais avec une imperceptible ironie. Ah ! ces Gaulois ! Ils étaient légers, indociles, changeants, passionnés d'éloquence, incapables de supporter un chef, mais incapables aussi de former un gouvernement populaire. Quand l'histoire du passé, fût-elle psychologique, s'applique aussi bien au présent on rend grâce au commentateur et l'on a presqu'envie de le féliciter de l'adresse de son anachronisme... Cependant, M. Léon Bérard, n'a jamais dépassé la mesure. Entendez-le : « Les Gaulois formaient assurément une nation, dirons-nous : ils n'avaient aucune idée de l'État. « Aucun de leurs défauts n'était sans » remède », ajoute Camille Jullian. Et nous le croyons, ou plutôt nous le savons. Se fussent-ils amendés sous l'influence de l'hellénisme ? C'est au fond le problème que pose l'historien. Un illustre Bordelais qu'il admirait fort, a opposé aux « nations » destructives », dont le propre est de « faire des maux qui » durent plus qu'elles », les « nations industrieuses qui font » des biens qui ne finissent pas même avec elles ». De celles-ci, la Grèce est à coup sûr la première et la plus grande. Mais quand on sait comment elle avait fini, on est fondé à se dire qu'elle eût apporté aux Gaulois toutes sortes de biens inestimables, excepté celui qui leur était tout justement le plus nécessaire : un modèle de stabilité publique et de discipline nationale. »

Toutes ces choses étaient exprimées de cette langue juste, aisée, ni trop incisive ni molle, et qui se poursuivit sans effort jusqu'au terme du discours. Nous nous étions retrempés dans nos origines et au lieu d'augustes poussières nous avions plongé dans un bain d'humanisme. Nous nous sentions allégés

et frais... Nous applaudîmes longtemps en guise de remerciement.

M. Louis Madelin, pour sa part, avec une autorité d'historien, une fermeté de propos qui nous épargnaient toute lassitude, reprit le sujet et marqua sa position : « J'ai beaucoup goûté, aimé, admiré Camille Jullian, dit-il ; mais je n'ai jamais pu le suivre dans cette thèse qui contrariait par trop ce que je pense de la genèse de notre nation — ce que, d'ailleurs, je chérissais dans ce Camille Jullian même : le mariage heureux des deux nobles et fortes races dont à coup sûr il descendait. « Marseille suffisait. » Je veux bien que la ville des Phéaciens, tout imprégnée d'hellénisme, deux siècles avant notre ère, eût déjà fait sentir son influence civilisatrice en Gaule quand aucun Romain n'y était apparu. Tout de même Marseille était bien loin, alors, des bords du Rhin, des rivages de la mer du Nord et des terres armoricaines. Était-il possible que les fils de la Phéacie pussent, par le seul rayonnement de leurs grâces helléniques, répandre et fonder à travers cette Gaule alors embroussaillée la culture venue des rives de la Mer Bleue ? »

Allons, cette fois, nous étions rendus à Rome et il fallait nous soumettre. La soumission n'était pas bien pénible : quelques instants plus tard, y penserions-nous encore ? Avant de disposer de nous, M. Louis Madelin avait disposé du récipiendaire de la meilleure façon, en nous le livrant dans son naturel. Le Lorrain qu'est M. Louis Madelin avait joliment peint en pied le Gascon Bérard. Conservons ce tableau :

« Je ne surprendrai personne en saluant en vous un pur Béarnais ; mais c'est là un trait que, dès l'abord, il me plaît de souligner parce que, depuis trois siècles et demi, ce mot de Béarnais sonne bien aux oreilles françaises. Vous n'émaillez pas vos propos du *Ventre Saint Gris* de Henri de Navarre, ni du *Diou bibant* de Jean Bernadotte, mais, à l'allant de votre vie, à la verve de votre esprit, à la gaieté de vos discours, à la sonorité de votre verbe, on devinerait vite en vous un compatriote de ces illustres Pyrénéens. Votre province qui, territorialement, est petite, est, historiquement, grande : deux hommes sont, pour conquérir un trône, partis de votre petite capitale. Ce n'est pas un trône que nous vous avons offert, mais

— ce qui est aujourd'hui plus stable — un fauteuil d'ailleurs métaphorique. Vous avez, au surplus, sur vos rois béarnais, un avantage : tous deux, — Henri de Navarre, en se faisant, de huguenot, papiste, Jean Bernadotte, de catholique, luthérien — ont, pour recevoir la couronne, dû changer de messe. Or, c'est précisément votre messe qui nous a plu : nous vous avons élu pour être resté, persévéramment, activement, combativement, fidèle au culte et à la défense des bonnes lettres classiques. »

On ne pouvait mieux dire. M. Léon Bérard écoutait, doucement charmé. Quand tout fut achevé nous pûmes aller méditer sur l'influence celtique et sur la romaine le long des quais. Le printemps y répandait précocement une lumière délicieuse, encore dorée quoique proche du crépuscule. Les arbres étaient nus, en tenue d'hiver, mais ils respiraient de toutes leurs branches cette jeunesse prochaine dont disposait le ciel. La ligne des quais, la surface humaine des toits depuis le Pont-Neuf jusque, très loin, vers le Cours-la-Reine formaient un paysage de ville unique au monde, — unique du moins pour notre cœur.

Gaulois? Grec? Romain? que c'était loin déjà! C'était Paris.

GÉRARD BAUER

NEVILLE CHAMBERLAIN

Le visage est mobile, très sensible, malgré la rudesse des traits, les gestes sont embarrassés et, dès qu'il parle, il frotte ses mains l'une contre l'autre ; la voix a de la douceur, lorsqu'elle ne prend pas ce ton cassant, presque courroucé que l'on entend parfois à la Chambre des Communes. A le voir de loin, on songe à l'homme botté qui passe ses vacances au bord des lochs d'Écosse ; assis à son bureau, vêtu de noir, la cravate bombée relevant les coins du faux-col, c'est un homme d'affaires. M. Neville Chamberlain habite depuis quelques mois une maison de briques à Downing Street ; une porte cachée sous la tenture donne dans les appartements du chancelier de l'Échiquier, un escalier dérobé conduit jusqu'au Foreign Office, mais ces ramifications secrètes échappent au visiteur, surpris par le silence et l'atmosphère familiale de cette maison peu confortable, et dont les réparations coûtent cher à la Trésorerie.

Dans les familles anglaises, les cadets sont marchands, poètes ou fondateurs d'empires. Tout naturellement, Joseph Chamberlain, l'illustre homme d'état, réserva au fils aîné de son premier mariage l'héritage politique. C'est Austen qu'on envoie à l'Université, puis à Paris et à Berlin, et que Gladstone félicite le jour de son premier discours au Parlement ; Neville, cadet, enfant d'un second mariage, est élevé par les *Unitarians* de Birmingham et il commence son apprentissage dans une banque comme aide-comptable.

A vingt-deux ans, il s'embarque sur un cotre de douze tonnes à destination des îles Bahama. Son père l'a chargé de créer une plantation de chanvre. Le climat est torride. Neville partage une cabane avec un assistant, quinze indigènes et des scorpions pendant qu'on défriche vingt mille hectares de brousse. Pendant cinq ans, il sera le chef d'une colonie de nègres, dont il est en même temps le médecin et le fournisseur. Mais les plantes de chanvre ont épuisé les maigres nourritures du sol et elles se dessèchent l'année de la première récolte. C'est la faillite de l'entreprise. Mais il n'a pas gaspillé les précieuses années de sa jeunesse comme il le crut d'abord. Il doit à cette épreuve le courage qui fait aujourd'hui sa force.

De retour à Birmingham, il trouve un grand changement en Angleterre. Nous sommes au lendemain des orageuses élections de 1895, cette époque d'impérialisme, d'orgueil et de conflits. Un homme domine l'Angleterre, bien qu'il ne soit pas premier ministre : c'est Joseph Chamberlain, ministre des Colonies, ce radical qui passait autrefois pour républicain et qui vient de conclure une alliance avec les Tories de lord Salisbury pour former un gouvernement d' « union », semblable à celui d'aujourd'hui, dans des circonstances qui ne sont pas très différentes. C'est l'époque de la querelle des frontières de la Guyane britannique et du Venezuela, qui peut envenimer les relations de la Grande-Bretagne et des États-Unis, de la crise en Afrique du Sud qui préoccupe Berlin, de l'incident de Port-Arthur avec les Russes, de Fachoda avec la France. Au comble de la puissance et de la richesse, l'Angleterre va être bientôt obligée de renoncer au principe traditionnel de la « politique d'isolement ». Elle cherche en tâtonnant un appui, une amitié sur les deux continents. Neville Chamberlain comprend que, dans ces tortueuses complications internationales, son père est dominé par la seule idée de faire pour la première fois de l'Empire britannique une puissance véritablement unie, et, après avoir accompli cette unité, son ambition sera d'en assurer la sécurité contre toute attaque provenant d'Europe. Il se rappellera toujours la première campagne de Joseph Chamberlain pour l'unité anglo-américaine, sa prophétie sur la valeur de ce rapproche-

ment ; il se souviendra également des entrevues de son père avec Eckardstein et le comte Hatzfeldt, ambassadeurs d'Allemagne, organisées par la belle duchesse de Devonshire et Alfred Rothschild, de ses efforts pour réaliser une entente anglo-allemande.

Après quarante ans et les ravages d'une guerre mondiale, les hommes d'État anglais sont tous restés fidèles à la thèse de Joseph Chamberlain : ils voient la situation européenne à travers le prisme des intérêts impériaux ; mais, en 1895, Neville Chamberlain ne peut imaginer que la destinée lui réserve la dure tâche de poursuivre cette même politique dans des circonstances plus complexes et plus dramatiques.

*
* *

Certaines villes ont une destinée humaine. Elles règnent sur une époque, puis elles s'éteignent. Telle fut Birmingham à la fin du siècle. La ville, gouvernée par un conseil de bourgeois, est opulente, laide avec son architecture gothique victorien, noircie par la poussière des mines, mais les rues larges s'ouvrent sur seize parcs. Grâce à l'abondance du fer et du charbon, ses industries de construction défient les villes du nord. L'air y est vif, les pluies sont violentes, le brouillard plus intense que sur les coteaux du Surrey, les gens sont lents et appliqués, mais parfois le ciel est égayé d'une lumière presque méditerranéenne. C'est le pays des *Midlands*, la capitale des *Middle class*, c'est ici que Neville Chamberlain est né, vingt-cinq ans après que son père s'y soit établi comme fabricant de chaussures. Depuis lors, la population a doublé, et la ville porte fièrement son titre de première cité moderne de l'Angleterre.

Neville Chamberlain est l'homme d'affaire de la famille. Il se marie et dirige d'importantes industries métallurgiques. La politique ne l'intéresse pas, mais il s'occupe des affaires locales.

En réalité, l'Angleterre est administrée par une multitude de gouvernements locaux, indépendants du pouvoir central, dans les limites prescrites par la loi. Ce sont les *boroughs*, les *county councils*, les conseils de la ville, les municipalités,

ramifications compliquées d'organisation locale, dont certaines remontent aux Saxons, labyrinthe tortueux, illogique, souvent incompréhensible, dont le pouvoir, beaucoup plus considérable que celui de nos conseils municipaux ou de nos préfectures, est symbolisé par les perruques poudreuses du lord mayor, sa robe de soie noire, sa chaîne d'or, la « masse » qui le précède toujours, et sa compagnie de sherifs. Ces conseils forment les meilleurs politiciens. On y discute les affaires du pays avec un véritable respect des valeurs, des mots, de l'intérêt général et de l'opinion d'autrui. Lorsque Joseph Chamberlain revient à Birmingham, après une attaque de paralysie, il s'aperçoit que, malgré lui, sous l'influence des circonstances, son fils cadet est en train de s'engager dans la voie qu'il a lui-même suivie. Neville Chamberlain prend souvent la parole aux conférences du *Debating Society*. Il est bientôt élu membre du Conseil municipal. C'est lui qui soumet le premier projet de *Town Planning*, qui doit doter Birmingham de quartiers nouveaux et modernes, il lance l'idée d'une banque municipale et de caisses d'épargne populaires, projets qu'il s'efforcera d'appliquer plus tard comme ministre de Santé dans toute l'Angleterre. C'est ainsi qu'en novembre 1915, comme son père, comme six autres membres de la famille, Neville Chamberlain est élu lord mayor de Birmingham et qu'un peu plus tard les ministres du Cabinet de Londres entendirent parler pour la première fois d'un nouveau Chamberlain de Birmingham. de cette classe d'hommes dont le gouvernement avait particulièrement besoin en cette année tragique.

*
* *

Un soir de décembre, en 1916, un inconnu en chapeau de haute forme accoste Neville Chamberlain à la gare d'Euston, qui, après une visite de deux jours à Londres, s'apprête à prendre le train de Birmingham.

— Mr. Lloyd George désire vous voir immédiatement à Downing Street.

Le matin même, Lloyd George a été chargé par le roi de former un nouveau cabinet de coalition de cinq membres.

Les départements ministériels ne seront pas seulement dirigés par des politiciens, car il faut choisir les plus puissantes énergies de la nation.

— Je ne vous connais pas, dit Lloyd George, mais on m'a parlé de vos travaux à Birmingham et de vos talents d'administrateur. Voulez-vous diriger le département des services nationaux que j'ai l'intention de créer? Il s'agit de coordonner sous votre direction le recrutement de l'armée et des emplois civils, en un mot, réglementer toute l'énergie nationale. Acceptez-vous? Je dois donner demain votre réponse aux Communes.

Neville Chamberlain est obligé d'accepter sur l'heure. En ces derniers mois de l'année 1916, l'Angleterre mesure les conséquences de son indécision. Le recrutement de l'armée est trop faible. On expédie au front des spécialistes qui manquent dans les usines de munitions. Les emplois sont mal répartis. Les campagnes sont désertées au moment où, sous l'effet de la guerre sous-marine, le pays a besoin de doubler ses ressources agricoles. Neville Chamberlain a quinze jours pour soumettre au Cabinet le projet de ce nouveau service. Mais comment recruter sans imposer des mesures obligatoires, coordonner le personnel des trois grands services de guerre sans autorité véritable? Dans l'ensemble, le service national a rendu certains services, mais, sur le moment, son chef a été discrédité. Ses projets sont modifiés, il est seul et sans pouvoir sous ce gouvernement de dictature. Quelques mois plus tard, en août 1917, Neville Chamberlain démissionne et retourne à Birmingham. Il ne serait jamais sorti de sa ville natale si, une fois de plus, à la demande de ses amis, il n'avait dû se présenter aux élections. En 1918, à l'âge de quarante-neuf ans, il entre au Parlement de Westminster.

*
* *

Assis au troisième banc des conservateurs, sec, impassible, si timide que lorsqu'il est invité à dîner chez quelque lord, il préfère arriver le premier pour ne pas avoir à affronter les autres convives, essentiellement provincial, Neville Chamberlain apparaît très différent de ses nouveaux collègues de

la Chambre des Communes. Dans la confusion de cette première année de paix, il apporte un élément d'ordre, de précision, de netteté. C'est un Romain, administrateur incomparable, sans génie et sans imagination, mais doué de sang-froid et d'un courage qui peut aller jusqu'à la grandeur.

Un homme de cette qualité est indispensable au Gouvernement. On ne lui reproche pas son premier échec sous le ministère Lloyd George, au contraire, car, en politique anglaise, les premiers échecs sont plus utiles que les premiers succès. Quatre ans après son élection, Bonar Law le nomme ministre des Postes, puis, un an plus tard ministre de la Santé. Il parle rarement au Parlement, mais se familiarise avec les règles particulières de la Chambre Basse, aux tactiques du jeu parlementaire, dont il ne sera jamais dupe, mais qu'il est indispensable de connaître à fond, aux questions arrogantes de l'opposition, aux idées, surtout aux doctrines qui divisent l'Assemblée. Il a peu de sympathie pour les socialistes, ce groupe de l'opposition qui devient chaque année plus nombreux, et, au Carlton Club, les chefs conservateurs suivent avec intérêt l'évolution du cadet des Chamberlain, dont la parole tranchante rappelle aux anciens la voix de Joseph Chamberlain. M. Baldwin, encore inconnu de la masse avant son attaque célèbre contre Lloyd George, a compris le premier la valeur de Neville Chamberlain. Les deux hommes se sont liés d'amitié, leurs différences les rapprochent. L'un est lent, l'autre rapide et décidé ; Mr. Baldwin passe pour rêveur, émotif, doué d'une grande imagination, Chamberlain est réaliste, sportif, il a peu de goût pour les songeries, mais tous deux ont ce trait de caractère commun, qui est d'ailleurs une qualité fondamentale de tout grand homme d'État britannique, le manque d'ambition.

En 1923, lors de la formation de son premier ministère, Baldwin lui offre même le poste de chancelier de l'Échiquier, qu'il accepte et conserve pendant dix mois sans présenter de budget au Parlement. Mais au lendemain des élections, qui ont lieu quelques mois plus tard, Neville Chamberlain renonce à ce ministère et reprend celui de la Santé qu'il occupera jusqu'en 1929 : ses travaux ressemblent à ceux du Conseil local de Birmingham, il emploie les mêmes méthodes,

il propose pour la Grande-Bretagne entière les réformes qu'il imposa autrefois dans sa ville natale, il devient l'architecte de la nation. C'est alors que la masse populaire commence à entendre parler de ce nouveau Chamberlain qui vient de proposer un plan de construction d'un million de maisons, une nouvelle loi sur la pension des veuves de guerre et sur l'assistance aux chômeurs; ce rude conservateur a chez les plus humbles la réputation d'être un socialiste avancé. Ne réalise-t-il pas le programme de réforme sociale du Labour Party? La politique extérieure et les grandes questions internationales ne l'intéressent pas encore, sinon comme sujet de conversation avec son demi-frère aîné, sir Austen, qui occupe, dans le même gouvernement, le poste de secrétaire d'État au Foreign Office.

*
* *

Les socialistes sont maintenant au pouvoir pour la seconde fois depuis dix-huit mois, et, du banc de l'opposition, Neville Chamberlain révèle, en ces jours de juin de 1931, les premiers symptômes de la crise. La « Dole », nouvelle allocation à plus d'un million et demi de chômeurs, dévore le budget, qui n'est plus alimenté par un revenu affaibli. L'or et les capitaux étrangers désertent les banques. Le déficit du budget sera colossal. Un premier emprunt de 50 millions de livres, fourni par la France, est absorbé en quelques jours. Neville Chamberlain est brusquement rappelé d'Écosse par Baldwin, qui vient de rentrer à Londres au début du mois d'août, alors que la Trésorerie constate la fuite de 60 millions en moins de quinze jours. Les deux chefs conservateurs et sir Herbert Samuel, le leader libéral, consultent secrètement Mr. Ramsay Macdonald. A l'improviste, le roi retourne à Buckingham Palace. C'est la formation d'une première coalition nationale, d'un gouvernement de dix membres où Neville Chamberlain, ministre de la Santé, avec Baldwin, sir Samuel Hoare et sir Philip Cunliffe-Lister, le futur Lord Swinton, représentent les conservateurs. Il fait partie du Comité qui, avec Mr. Snowden, chancelier de l'Échiquier, est chargé de présenter aux Communes un budget provisoire qui doit être voté immédiatement. Le déficit s'élève

à 170 millions de livres, soit 20 milliards de francs au cours du change à cette époque, en plus d'une charge de 100 millions de livres pour l'allocation aux chômeurs. Ce budget sera équilibré par 100 millions de livres d'économie et 60 millions de taxes nouvelles. Mais quelques semaines plus tard, en raison de la fuite de nouveaux capitaux et sous la pression de la Cité, qui veut à tout prix maintenir sa politique d'argent à bon marché, le Gouvernement abandonne l'étalon-or. On a dit que le succès d'une telle opération était dû à un ensemble de circonstances exceptionnelles, au sang-froid de la nation, à son manque de sens critique, à la générosité et au patriotisme du peuple, qui paya ces impôts trois mois à l'avance ; mais si le groupe conservateur et Neville Chamberlain n'avaient pas insisté pour qu'au préalable, avant de prendre toute autre mesure, le budget fût équilibré, le résultat aurait été différent. Neville Chamberlain, après les élections de novembre, devient le successeur naturel de Snowden, qui quitte la Trésorerie, et c'est lui qui apparaîtra aux yeux de la nation comme le véritable héros du redressement de l'économie britannique de 1932 à 1935. En un temps où il faut agir avec promptitude, le nouveau chancelier de l'Échiquier a le courage de repousser des mesures provisoires, des expédients.

Au début de l'année 1932, Mr. Ramsay Macdonald songe à proposer aux dominions un système de libre échange économique entre tous les membres de l'Empire, sorte de vase clos, protégé contre la concurrence étrangère par des tarifs et des taxes élevés. Cette proposition est repoussée à la Conférence d'Ottawa. Neville Chamberlain présente alors un compromis auquel il songe depuis quelque temps. Les produits importés des dominions bénéficieront d'un tarif réduit de « préférence impériale », tandis que les produits étrangers seront lourdement taxés de tarifs protecteurs. C'est, après quatre-vingt-dix ans, l'abandon de la politique de libre échange, qui va provoquer une crise ministérielle, le départ de lord Snowden et de sir Herbert Samuel; c'est l'application même de la doctrine que Joseph Chamberlain avait vainement essayé d'imposer trente ans plus tôt.

Les tarifs protecteurs permettent aux industriels de reconquérir les marchés perdus, la politique de l'argent à bon mar-

ché encourage les petites industries du Sud et des Midlands, les constructions des bâtiments connaissent une vraie prospérité, Londres redevient le centre des échanges dans la limite du bloc sterling, le nombre des chômeurs baisse d'un demi-million, l'Angleterre semble entrer dans la voie d'une prospérité nouvelle que vont bientôt artificiellement accélérer les premières mises en chantier du programme de réarmement.

Pendant cinq ans, Neville Chamberlain sera le chancelier de l'Échiquier le plus populaire depuis Gladstone. Le contrôle et la connaissance approfondie de cette admirable institution, la Trésorerie, centre nerveux en même temps que colonne vertébrale de la nation, est la meilleure préparation au poste de premier ministre. Derrière les murs de briques noircies, les bâtiments de la Trésorerie, que protègent, sous la double arche, les Horse Guards, casqués et gantés de blanc, le chancelier de l'Échiquier, politicien expérimenté, futur chef de parti, habile parlementaire et même souvent orateur, reçoit les prudents conseils de personnages énigmatiques et invisibles, effacés, sans ambition personnelle, sans opinion politique, qui examinent avec la même objectivité d'hommes d'affaires, les projets d'un ministre socialiste ou conservateur. Ce sont les officiels permanents de la Trésorerie, ce corps d'élite des trois cent cinquante mille fonctionnaires britanniques.

Le Conseil des Lords de la Trésorerie est composé, avec le premier ministre, le chancelier de l'Échiquier et son secrétaire financier, de ces officiels permanents, représentants de la haute administration qui dirige les finances publiques du pays, ainsi que des trois directeurs de la Banque d'Angleterre et de son ombre, le National Debt Office, que fonda William Pitt. Mais la « Vieille Dame de Threadneedle Street » est elle-même la banque de cinq banques privées, qui sont ainsi indirectement liées à cette articulation complexe. Indépendant de l'administration de la Trésorerie et libre de présenter au Cabinet les projets d'impôts nouveaux qu'il juge nécessaires pour établir l'équilibre de son budget, le chancelier de l'Échiquier subit néanmoins l'influence modératrice de cet entourage austère. Il est constamment en contact avec les deux antennes de la Nation, le Parlement et la Cité.

C'est en avril 1936 que les Français ont remarqué le nom de Neville Chamberlain. Malgré ses travaux à la veille de la publication du budget, le chancelier de l'Échiquier prend part aux conversations « locarniennes » franco-anglo-belges qui suivent la dénonciation allemande du 7 mars. La rumeur publique prétend que Neville Chamberlain, ami des banquiers de la Cité, qui cherchent à imposer un accord avec Berlin pour récupérer une partie de leurs capitaux gelés en Allemagne, a une réelle sympathie pour le Troisième Reich. Mais on oublie que ces négociations où il prend une part importante, permettent, pour la première fois depuis la guerre, des conversations d'états-majors franco-anglaises. Un peu plus tard, le 11 juin 1936, dans un discours indépendant, qui soulève quelques controverses aux Communes et fait grand bruit en Europe, Neville Chamberlain déclare qu'il est temps de lever les sanctions inefficaces contre l'Italie ; en fait, ce discours oblige le Cabinet à prendre l'heureuse initiative que M. Eden annonce quelques semaines plus tard à Genève. Les sanctionnistes sont vaincus, et l'Angleterre tend la main à Rome, qui ne comprend pas la signification de ce geste, venu d'un peuple de sportifs qui ne savent pas être rancuniers.

Le premier budget de réarmement affirme l'autorité de Neville Chamberlain aux Communes, car c'est lui qui su imposer au Gouvernement le programme d'armement. La popularité de M. Baldwin est en déclin depuis la démission de sir Samuel Hoare. On lui reproche sa lenteur. Il souffre de cette maladie de l'indécision, *Prime Minister's Disease*, dont sont souvent atteints les premiers ministres sous le poids d'une responsabilité trop lourde. C'est au chancelier de l'Échiquier que s'adresse le plus souvent M. Eden, lorsqu'il faut prendre une décision qui ne peut être différée. L'influence de M. Neville Chamberlain sur le parti conservateur est également due à son étroite collaboration avec Sir Austen. Le frère aîné exprime souvent librement l'opinion du cadet, dont les lèvres sont scellées par la censure officielle. Neville Chamberlain apparaît comme le successeur prochain de Baldwin. Et c'est ce qui se produit, en effet, six mois après l'abdication d'Edouard VIII.

*
* *

Les belles journées sans taches de brume sont peu fréquentes à Londres, et l'éclat de la matinée du 28 mai 1937 est demeuré mémorable. Le vol des pétrels sur le ciel marin n'a jamais paru plus libre. La lumière glisse sur le feuillage déjà touffu des arbres de Saint-James, où s'épanouissent au bord de l'étang des bouquets d'azalées. Les passants sans parapluies ont des gestes de flâneurs. Ils suivent le défilé des gardes casqués. Les chômeurs vendent des programmes, et, devant le palais de Saint-James aux briques rosées, la foule s'assemble pour voir les diplomates, car le roi va présider le premier lever de son règne. Personne n'a remarqué la voiture qui vient d'entrer dans la cour de Buckingham Palace et personne ne songe que pour quelques heures l'Angleterre est sans gouvernement. La cérémonie est prévue, elle est réglée comme le lever lui-même, et ne dure que vingt minutes. Baldwin, ministre démissionnaire, a désigné son successeur. La garde montante et la garde descendante se croisent au carrefour de Pall Mall. Les deux voitures ralentissent pour permettre aux deux hommes d'État d'échanger un salut. En cet instant précis, au fond de sa limousine, coiffé d'un chapeau de haute forme, le col rehaussé d'une cravate noire, ganté de blanc, le cadet des Chamberlain est l'homme le plus puissant de l'Empire, il est premier ministre par assentiment royal, et ce soir même, au Carlton Club, il sera élu à l'unanimité chef du parti conservateur. L'âge — il vient d'avoir soixante-neuf ans — l'autorité, l'expérience, l'art, le courage et la volonté de servir son pays lui confèrent cette suprême fonction. Et cependant, la vraie personnalité de l'homme demeure énigmatique, même à ceux qui l'ont souvent approché. Ses amis d'enfance et ses collègues de la Chambre des Communes ont rarement l'occasion de parler franchement de politique avec lui s'ils ne font pas eux-mêmes parti du Gouvernement. Au club ou chez ses amis, M. Neville Chamberlain n'exprime jamais une opinion personnelle. Il ne semble pas curieux de connaître l'avis d'autrui. Cette extrême discrétion est-elle une marque de timidité

ou, au contraire, une preuve de loyauté à l'égard de ses collaborateurs? Il préfère certainement être moins bien renseigné sur l'opinion publique que de prendre part à des conversations de salons qui conduisent rapidement aux intrigues. Sir Austen est son seul confident. Il a conservé pour son frère la tendre admiration du cadet qui a connu l'exil, les débuts difficiles. La mort de sir Austen le bouleverse, c'est un solitaire qui entre à Downing Street.

*
* *

M. Neville Chamberlain a la réputation d'être un homme froid et autoritaire, son visage impassible, dur et marqué, ses lèvres minces sous la moustache déjà grisonnante se prêtent d'ailleurs à cette image. En réalité, sa bonté et sa générosité de cœur sont les rares « faiblesses » de son caractère. La noble conception qu'il a de sa tâche de premier ministre, et surtout le détachement que donne l'âge, l'éloignent des sentiments trop vifs de sympathie ou d'antipathie personnelles. M. Neville Chamberlain se méfie des conceptions abstraites. Il pense que le jour où la Grande-Bretagne cessera de négocier avec l'Allemagne et avec l'Italie, il ne lui restera plus qu'à se préparer à la guerre. Il veut user de la même patience dont firent preuve ses prédécesseurs, bien qu'il ne se fasse pas la moindre illusion sur le sens des manœuvres ou « le bluff diplomatique » de telle ou telle puissance. Il croit inévitables certaines transformations du statut de l'Europe Centrale et souhaite qu'elles s'accomplissent sans guerre. Faire preuve en ce moment de trop de fermeté, c'est donner aux petites puissances l'illusion qu'elles sont protégées par l'Angleterre, c'est les encourager à la résistance lorsqu'elles pourraient s'accommoder de leurs voisins redoutables au prix de quelques concessions. De telles idées ne sont pas différentes de celles qu'exprimèrent en termes plus voilés les précédents hommes d'État britannique. Mais les conceptions de M. Neville Chamberlain sont plus franches, plus réalistes.

Ce réalisme est simplement une façon plus détachée de voir les choses, une méfiance naturelle des formules genevoises qui ont emprisonné la diplomatie d'après-guerre. Il va se traduire

par un retour à la politique de la balance des pouvoirs. Mais le réalisme de M. Neville Chamberlain est un réalisme d'action. La lettre personnelle qu'il envoie à Mussolini quelques jours après son élection ne donne pas de résultats ; elle est alors suivie de la Conférence de Nyon, où les flottes franco-anglaises reçoivent l'ordre d'exercer une véritable police de la Méditerranée. Les pourparlers décevants de lord Halifax à Berlin sont suivis des conversations franco-anglaises du 29 novembre, où l'on décide de reprendre des conversations d'états-majors français et anglais. Si les nouvelles négociations que le Cabinet vient d'engager avec l'Italie dans des circonstances dramatiques ne donnent pas les résultats espérés, M. Neville Chamberlain saura avec la même volonté imposer une politique de force. C'est en prévision de telles éventualités qu'il affirme, au cours du débat orageux du 21 février, son étroite solidarité avec la politique française. « Je suis l'ami de la France », dit-t-il avec conviction, fidèle à la tradition familiale.

La diminution graduelle de la zone d'influence anglaise en Europe est probablement due à la conception nouvelle que M. Neville Chamberlain semble avoir des relations anglo-américaines. C'est lui qui prépare les premières négociations en vue d'un accord commercial entre les deux pays, c'est lui qui impose la Conférence de Bruxelles lorsqu'il apprend que le président Roosevelt est disposé à y être représenté, et la prudence et souvent l'inexplicable passivité du Gouvernement britannique à l'égard du Japon sont imposées par M. Neville Chamberlain. L'effondrement de la Chine sera peut-être le prix d'une alliance anglo-américaine à peine concevable aujourd'hui.

Les premiers ministres autoritaires ont rarement été en parfait accord avec leurs secrétaires d'État au Foreign Office. La politique de lord Rosebery se heurta constamment aux objections de Gladstone. Les débuts de sir Edward Grey furent difficiles sous le ministère Campbell-Bannerman, mais si certaines divergences de vue sur des questions de tactique ou de méthode se sont parfois manifestées au cours des réunions de Cabinet, les problèmes fondamentaux de la politique extérieure ne soulèvent jamais de réelles controverses. Bismarck, plus tard von Bulow, eurent le tort de croire que les dissen-

sions apparentes du Cabinet libéral et du Parlement pouvaient faciliter l'exécution de leurs projets. Mais il faut remonter en 1878, à la démission du ministre des Affaires étrangères, lord Derby, pour trouver des circonstances analogues à celles qui viennent d'entraîner la démission de M. Eden.

A la vérité, le conflit entre M. Chamberlain et M. Eden était inévitable. Ce fut un conflit de tempéraments. L'idéalisme, la sensibilité de M. Eden s'opposent au réalisme presque brutal de Neville Chamberlain. M. Eden est surtout l'homme du manifeste des élections de 1935, l'artisan de la politique de sécurité collective, l'inspirateur des sanctions. Le différend entre les deux hommes est aussi profond au sujet de l'Allemagne qu'au sujet de l'Italie. C'est pendant la Conférence de Bruxelles, où est retenu M. Eden, que le premier ministre prépare directement, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Berlin, « l'excursion » de lord Halifax. Mais la politique de M. Eden à l'égard de l'Allemagne est approuvée par la majorité des membres du Cabinet — c'est pourquoi le premier ministre s'efforce, au cours des conversations franco-anglaises du 29 novembre 1937, de montrer qu'il est en plein accord avec son ministre des Affaires étrangères. Au contraire, les ministres ont une tendance à reprocher à M. Eden sa fermeté avec l'Italie, accentuée peut-être par un sentiment de rancune personnelle. C'est par accident que l'opposition d'opinion si fondamentale entre les deux ministres va se révéler en un moment précis sur la question particulière de l'Espagne.

La démission de M. Eden, qui ne fut pas souhaitée par ses collègues, va amener M. Neville Chamberlain à imposer à la direction du ministère des Affaires étrangères le même contrôle que Lloyd George exerça en 1916 sur les trois départements de la guerre. C'est à Downing Street et non au Foreign Office que vont être prises pendant quelque temps toutes les décisions de politique étrangère. Du succès ou de l'échec de la politique personnelle de M. Neville Chamberlain va dépendre en même temps l'avenir de son gouvernement et la stabilité intérieure de l'Angleterre.

GÉRARD BOUTELLEAU

GABRIELE D'ANNUNZIO

Il avait le teint brouillé des grands nerveux, les yeux bleuâtres, d'un azur profond et embrumé, voilé de quelque lointain rêve, la cornée et l'iris légèrement en saillie entre les paupières glabres, comme les yeux des bustes antiques — déjà. Les lèvres d'un gris mauve, comme des lèvres de marbre — déjà — d'un marbre jadis teinté, dont la nuance purpurine se serait effacée. Les dents mauvaises. Mais qu'importaient ces couleurs de la face et de l'émail dentaire ! La couleur est la chose éphémère, comme l'était cette nuance roussâtre du poil sur l'arcade sourcilière, sous le nez, à la pointe du menton. Et qu'importait, de même, ce corps petit et musclé, avec son torse long, ses jambes courtes ! De ces proportions sans grâce le poète s'accommodait, sachant bien que sa gloire future concentrait tout l'intérêt de son humaine apparence dans le buste, promis — déjà — à l'éternité. Or, la tête était admirable par la forme et par les volumes, par tout ce qui ressortit à la statuaire. Il n'est pas jusqu'à cette complète calvitie qui ne parût par avance un dépouillement volontaire de toute simulation et de tout accident. « Ma clarté frontale », comme l'appelait le maître, avec ce mélange d'orgueil et de sarcasme, qui, dans sa bouche, prenait le ton d'un défi, d'une raillerie adressée aux circonstances, aux bizarreries de la nature, aux défaillances d'un dieu distrait. Et la main aussi — la main qui caresse et qui tient la plume (et l'épée) — la main qui est volupté et qui est

esprit (et fierté), la main était belle : petite, féminine, ciselée, impérieuse, ayant cette force de dédain que le plus hautain visage ne peut exprimer et que, seule, une belle main reflète avec tranquillité. Au petit doigt, deux bagues d'or, chacune ornée d'une émeraude cabochon. J'ai lu que, sur le lit funèbre, le doigt ne portait plus que deux minces anneaux nus, sans aucune pierre précieuse. Il y a tout un symbole de grandeur et de renoncement dans cette disparition des émeraudes.

Sur le ciel noir de l'époque, la mort de Gabriele d'Annunzio a jeté, durant quelques jours, les suprêmes clartés de la fusée qui s'éteint ou du météore qui rentre dans la nuit. Astre ou bouquet d'artifice? Là est la question. Certes, la fin d'un tel homme ne pouvait passer inaperçue. Elle devait éblouir encore, les puissances du feu étant les caractéristiques mêmes de l'âme qui prenait congé de nous. Mais je ne puis m'empêcher de noter combien fut bref ce dernier éblouissement, combien la nécrologie (en maints articles où il faut voir un signe des temps et le reflet des modes changées) fut prompte à diminuer, à « minimiser », comme on dit dans un affreux jargon, l'importance de ce brusque départ.

Me trompé-je? Mais il me semble que, en Italie même, c'est avec quelque précipitation que furent rendus à la haute renommée du défunt les honneurs qu'on lui devait, ou qu'on ne pouvait lui refuser. Dans quelques semaines, la « Voie triomphale » ouvrira sa vaste perspective devant le char de M. Hitler. Ses dalles toutes neuves retentiront sous les martèlements sourds de ce « pas romain » qui fait sa rentrée dans Rome après un bien long détour. Mais le char funèbre du poète n'aura pas suivi la nouvelle avenue. Sans doute parce qu'il y aurait eu antinomie à ce que les gloires du passé empruntassent les routes de l'avenir. Dans une petite église de campagne, un simple cercueil de noyer ciré a reçu l'absoute rituelle. Et la dépouille du héros fut inhumée dans la terre de cette même colline où il avait vécu retiré durant les seize ou dix-sept dernières années de sa vie.

Ainsi va le siècle, ainsi vont les destins des hommes et des États, et les cieux, un instant déchirés par le suprême éclair de la flamme que le vent a soufflée, les cieux sont redevenus ce qu'ils étaient : un amoncellement de nuages sombres.

Quel grand vide, pourtant, ce mort laisse après soi ! Ce vide, on ne le mesure pas encore. Ou bien disons, pour ceux qui pensent que la vie est un renouvellement incessant où nul vide ne se creuse qui ne soit aussitôt comblé, où ce qui s'en va est aussitôt remplacé (fût-ce par son contraire, ce qui est le cas le plus fréquent), disons pour ceux-là que la mort de Gabriele d'Annunzio constitue un grand événement, et point seulement dans l'Histoire d'Italie, point seulement dans l'Histoire de la Littérature universelle, mais dans l'Histoire universelle tout court, l'Histoire de l'Humanité. C'est toute une conception du monde qui s'efface avec cette éclatante figure. Et j'entends bien que cette conception était depuis longtemps déjà dépassée, démodée, périmée (comme disent les générations nouvelles, avec ce luxe d'expressions méprisantes qu'elles ont toujours à l'égard des gens et des choses qui les ont précédées). Mais Gabriele d'Annunzio, jusqu'à ce soir du 1er mars où la mort l'a frappé à sa table de travail, était le plus illustre « survivant » d'une époque évanouie, le représentant le plus magnifique et le plus accompli d'un certain ordre de grandeur. Lui disparu, c'est tout un pan de la civilisation qui s'effondre ou, si l'on veut, c'en est tout un décor qui disparaît comme dans une trappe.

Il a commencé par le culte de l'Amour et de la Beauté. Il ne s'agissait pas, dans son esprit, comprenez bien, de deux religions séparées, ayant chacune leur objet distinct, mais d'une religion unique ayant un double objet sur un seul autel. Les exigences des sens le tourmentaient, et ses aventures furent nombreuses, mais il n'eût point donné satisfaction à ses instincts s'il ne les eût associés — du moins en pensée, car l'imagination du poète supplée parfois aux réalités — à la poursuite d'une forme belle. D'autre part, la définition selon laquelle la beauté serait « une promesse de bonheur » correspond exactement à la manière de sentir qu'il eut dans sa jeunesse, et sa jeunesse se prolongea longtemps, comme on sait, jusque dans son vieil âge. Il ne distinguait point alors la Beauté de la Volupté. Certes, il ne ravalait pas son idole, à n'être qu'un instrument du plaisir, mais il considérait l'extase amoureuse, les paradis physiques, comme un accroissement de la Beauté, laquelle ne pouvait, selon lui, atteindre

son point de perfection et, si je puis dire, culminer que dans le délire sensuel. Mais ici encore, gardez-vous d'une équivoque ! N'allez-pas confondre cette chasse ardente avec la morne dépravation. Dès l'instant que l'amour est requis, ou que l'âme aspire à lui, le voluptueux cesse d'être enfermé dans le cercle de la débauche. Ce qu'il cherche dans les voies de la sensualité, c'est une évasion, un moyen de se surpasser soi-même, c'est une issue vers le sublime. La Beauté, aux yeux de Gabriele d'Annunzio, fut donc toujours une sorte de prêtresse qui a pour sacerdoce l'initiation aux mystères, et le plus grand mystère de la vie, peut-être son unique but, pense le poète à cette époque, c'est l'Amour.

De plus, comme cet artiste du verbe était en même temps très érudit en matière d'art, toutes les tentatives que les peintres, les sculpteurs, les orfèvres, les émailleurs, les tailleurs d'ivoire et autres servants de la Beauté avaient faites en tous les siècles et tous les pays, pour saisir et fixer quelque aspect particulier, éphémère de l'éternelle idole, il les connaissait. Aux figures évoquées par sa propre imagination, laquelle ne cessait d'inventer des formes et des symboles, s'ajoutait un peuple de souvenirs. Il était environné d'images rêvées, mais aussi d'une multitude d'images rencontrées par lui dans tous les musées d'Europe. Entre les créatures de son esprit et les visages des portraits, des statues, des médailles, s'établissaient de perpétuels échanges. Il se créait, entre les deux plans, tout un jeu de références et d'allusions. Le danger eût été qu'une mémoire si fidèle n'étouffât, sous ses apports constants, le jaillissement spontané de l'imagination créatrice. Mais la Poésie, chez Gabriele d'Annunzio, n'avait rien à craindre de Mnémosyne. Combien de fois, la Muse annunziesque n'a-t-elle pas prouvé, en souriant, à sa redoutable compagne qu'elle aurait pu se passer d'elle ! Une flamme extraordinaire maintenait à la température voulue le creuset où s'opérait la fusion magique.

Dans le domaine du vers notamment, où il excella tout jeune (son premier recueil, *Primo vere*, contient les poèmes écrits en 1879 et 1880, entre seize et dix-sept ans), Annunzio possède le double don sans lequel il n'est pas de grand poète : l'alliance de l'image neuve et de la sonorité ; il

est plastique et musical. Romancier, il a, par les illustrations qu'il a données du culte « Amour et Beauté », imposé à toute une époque sa vue personnelle du monde, la mystique sensualiste d'un paganisme nouveau. Il est à l'origine d'un certain romanesque lyrique, tout à l'opposé de l'école naturaliste, qui, elle, a bien souvent caché, cultivé comme un vice, sous le couvert de la recherche du Vrai, un amour monstrueux, assidu, acharné de la Laideur. Il a créé une atmosphère d'enchantement qui n'appartient qu'à lui, détourné le XIXe siècle finissant des spectacles amers, des étalages complaisants de la bassesse humaine et de la platitude. Il nous a induits en des rêveries fastueuses ; il nous a rendu les clés des jardins ornés, des palais au fond des parcs ; il a peuplé nos songes de fascinantes figures de femmes, restauré les loisirs heureux ou ravagés par des passions aristocratiques.

Et sans doute, il a pu entrer quelque naïveté dans ces évocations, de même qu'il y eut quelque bric-à-brac dans l'existence de l'auteur lorsqu'il voulut, pour son propre compte, mettre sa vie en accord avec ce luxe imaginaire. Mais on aurait tort de limiter au goût du pittoresque et du bibelot ce vœu profond d'un cœur fervent. N'oublions pas que, dans les romans de Gabriele d'Annunzio, la Mort est toujours présente, accoudée aux terrasses avec les amoureux ou, solitaire, jouant de la harpe, en attendant son heure, dans le boudoir voisin de la chambre à coucher. Le culte « Amour et Beauté » ne peut être sincère, pratiqué avec foi et ne peut mener loin, sans que s'y glissent l'odeur attristante des roses effeuillées, la saveur de la lie au fond du verre, tout ce qui présage, annonce, révèle les approches de la visiteuse voilée. Ensuite il y a entre l'esthétique et l'éthique de secrets passages. Le culte du Beau ne suffirait point à faire accéder une âme à la sainteté. Le Beau ne se confond pas avec le Bon. Que de fois n'est-il pas son contraire ! Mais il est rare que quelqu'un de bien déterminé à faire du culte de la Beauté sa raison de vivre, ne soit pas porté vers ce qui est noble et vers ce qui est grand. Cette ascension est patente dans l'œuvre et le caractère de Gabriele d'Annunzio.

Comparée à son œuvre romanesque, son œuvre dramatique frappe déjà par un certain caractère d'austérité. Les passions

y règnent encore en maîtresses, mais il ne s'agit plus uniquement ici de la passion amoureuse et de l'exaltation de la Beauté. Ce sont tous les tragiques de la vie qui se donnent rendez-vous en ces drames étranges. La volonté de transposer le réel dans le lyrisme, de l'intégrer à la poésie, voilà ce qui crée l'unité entre ces drames divers, ainsi que le lien entre ce théâtre et les romans qui l'ont précédé.

Les Lettres françaises garderont une reconnaissance particulière à ce grand poète italien, ce merveilleux génie bilingue, qui sut couler ses sentiments, ses rêves légendaires, la vibration de sa lyre épique et sacrée dans notre « doux parler ». Lui-même s'est dépeint tel qu'il fut en sa première jeunesse, attentif aux leçons de ceux qu'il nomme ses deux maîtres en matière de langage : l'Italien Ernesto Monaci et le Français Gaston Paris. Il a conté comment, à la veille de la Grande Guerre, exilé sur notre sol, entre le cap de Grave et l'Adour, il se plaisait à reconnaître, au cours de ses promenades à cheval, le long des grèves, dans le large déferlement de la houle atlantique, la grande chevelure glauque de la fée Morgane, divinité bienfaisante des Gaules. Or, « en cet automne lointain des Landes », le poète écrivait *le Martyre de saint Sébastien*, ce poème français, unique dans notre littérature, où les sources communes de notre langue et de la langue italienne retrouvent parfois leur surgeon primitif, comme deux sœurs jumelles, à certaines heures, et quoique depuis longtemps séparées, sentent palpiter encore au fond de leur subconscient le souvenir du tendre emmêlement qu'elles avaient dans le sein maternel. Ce français poétique de Gabriele d'Annunzio est « en dehors de tout » peut-être, hors du courant, hors du temps écoulé. Mais quelle étonnante merveille ! Nourri aux allégories et symboles du *Roman de la Rose*, aux truculences et trivialités magnifiques de nos vieux fabliaux, il est, avec cela, aussi éloigné que possible de l'archaïsme pédantesque, aussi embaumé, aussi frais qu'un parterre de fleurs à l'aurore.

Vint la guerre. On sait ce que la France doit à Gabriele d'Annunzio. Dans la lettre fameuse que le poète écrivit à Maurice Barrès, le jour où l'Italie se rangea aux côtés des Alliés, il est une phrase superbe que je n'ai jamais pu relire

sans être parcouru de ce frisson qui se transmet de l'âme au corps lorsque retentit dans l'air la voix de l'héroïsme : « ... le vert et le bleu de nos drapeaux confondent leurs couleurs dans le soir qui tombe ».

Une vie nouvelle commençait alors pour le grand écrivain. Elle devait être courte et flamboyante. Six années à peine, avant la retraite au bord du lac, sur la colline ! Mais, à partir de ce mois de mai 1915 où il quitta son appartement de la rue Geoffroy-l'Asnier, pour regagner son pays, qu'il allait entraîner dans la guerre, quel changement chez cet homme qui, moins d'un an auparavant, souriait, au milieu d'un cercle de femmes, dans les théâtres et les salons de Paris ! Pourtant, du premier jour où son destin le requiert d'agir, il est prêt, armé chevalier en lui-même, et par lui-même, et sur l'heure ! De la religion « Amour et Beauté », sans transition apparente (mais les transitions, il les avait sans doute vécues dans son cœur, durant ses méditations solitaires sous les pins brûlants d'Arcachon), il passe, non seulement au culte des Héros, mais à la pratique de l'héroïsme, non seulement à la « chanson de geste », mais à la « geste » elle-même. Il n'est plus le troubadour qui s'exalte à célébrer les exploits des Roland, des Olivier, des Renaud. Il est l'égal des preux. Et un jour, il les surpasse. Il s'est élancé dans le ciel, suivi de ses compagnons montés sur des monstres ailés. Il libère Fiume, comme Persée délivra Andromède, et il la rend à sa patrie.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARIS

Festival Beethoven. — La Salle La Caze a vécu. — L'Exposition de Peinture anglaise. — Édouard Champion. — Passez l'hiver a Paris. — Gabriele d'Annunzio.

La salle de l'Opéra-Comique est bondée pour le *Concert Pasdeloup* qui va exécuter trois œuvres de Beethoven, sous la direction de M. Félix Weingartner.

Les salles de concert, telles qu'elles ont été improvisées puis toujours recommencées à travers le temps, semblent destinées à des barbares. Ni l'éclairage brutal de la scène, sur laquelle les instrumentistes sont groupés, ni la disposition précaire de l'orchestre et du chef ne sont rationnels. Je me recroqueville dans un coin de loge et je ferme les yeux.

Aux deux entr'actes, un rideau de velours rouge trop sombre retombe devant la scène, mais l'éclairage n'est pas augmenté dans la salle, qui demeure dans une obscurité de cave. Enfin, tout cela nous est présenté dans une sorte de misérable négligence qui fait tristement présager des temps futurs.

Reste Beethoven. En somme, ce sont les descriptions de Jean-Jacques harmonisées par Homère. La fille de campagne y danse sous le regard des dieux. Une allégresse universelle rase les champs en fleurs avec le souffle du printemps.

La marque du génie, c'est de ne point s'atténuer dans les effets produits, même s'ils présentent des analogies constantes.

La *Symphonie en ut majeur n° 1*, que conduit M. Weingartner, est encore tout imprégnée des conceptions de Mozart,

mais, comme le génie de Beethoven, introduit la nature dans les précieuses architectures de son prédécesseur.

En écoutant le *Triple Concerto*, pour piano, violon et violoncelle, je me demande quelle impression de nouveauté Beethoven n'éprouverait pas, en considérant le long piano et en écoutant ses sonorités, si différentes, j'imagine, de celles d'un *piano forte*, en 1804? Par contre, les violons, les violoncelles ne s'exprimaient-ils pas avec des accents plus sonores et à la fois plus moelleux?

Toute interprétation d'une œuvre, à une époque qui suit la création, va se modifiant. Que penserait Racine d'une représentation actuelle, même réussie, de *Bérénice* ou de *Phèdre*?

Le festival Ludwig van Beethoven se terminait par la *Symphonie Héroïque*. La seconde partie, que de compositeurs, à leur insu même, s'en inspirèrent pour des ouvrages qui devaient glorifier l'homme qui meurt dans l'accomplissement d'un acte héroïque! Ce sont les plus nobles évocations que la musique ait laissées au cours de quelques siècles, les plus émouvantes dans la perfection humaine.

■

La Salle La Caze a vécu. — Des générations d'artistes, d'étrangers et de Parisiens même y étaient passées. L'*Exposition de la Peinture anglaise*, que sir Kenneth Clark, directeur de la *National Gallery*, de Londres, a organisée, inaugure l'ex-salle La Caze, qui a retrouvé ses fenêtres des deux côtés, sur la cour du Louvre et le Carrousel.

On bouchait toutes les fenêtres du Louvre, il y a cent ans. Alors, une salle de musée devait être éclairée, comme un atelier, par le plafond. Depuis, on inventa ces cloisons de deux mètres de haut qui avancent de chaque côté des salles à angle aigu, qu'on appelle des *épis*, et qui permettent d'accrocher des toiles dont une partie profite directement de la lumière.

Sir Kenneth Clark, quelle que fût sa bonne volonté, n'a pas apporté avec lui toute la *National Gallery*, comme s'y attendaient, non sans quelque naïveté, bien des Parisiens. Nous retrouvons là, non sans plaisir, plusieurs toiles peu connues

ayant figuré à l'*Exposition d'Art anglais*, qui succéda, voilà deux ans, à celle de l'*Art français*, qui obtint un succès si vif à Londres : les deux charmants jeunes ménages de la première manière de Gainsborough *(Robert Andrews et sa femme)* et quelques autres, de Ben Marshall, de Zoffany ou de Stubb.

La seconde moitié du XVIIIe anglais a brillé d'un éclat incomparable dans l'art des grands portraits décoratifs. On en trouvera quelques-uns à l'exposition du musée du Louvre, — mais les premiers visiteurs y prennent suffisamment de goût pour déplorer, à l'instant même, que l'Angleterre ne nous en ait pas envoyé davantage.

Sir Kenneth Clark n'a guère que trente ans et se trouve avoir déjà touché brusquement l'extrême limite de sa carrière de conservateur. La tentative de laisser agir un jeune homme à la tête d'une entreprise aussi considérable que la *National Gallery* témoigne d'une initiative hardie. Il est bon de voir, de temps à autre, à l'âge des suggestions hasardeuses et des initiatives rapides, ce qu'un homme jeune peut réaliser à son tour, après des devanciers peut-être trop lourdement chargés d'expérience.

Je parle aujourd'hui avec un des collaborateurs de M. Kenneth Clark dans sa difficile besogne :

— Pour vous autres Français, me dit-il, la peinture anglaise, ce sont toujours des portraits de jolies femmes, éclatantes ! Aussi avons-nous voulu prouver aux visiteurs qui ne viennent pas en Angleterre que nous possédons d'autres peintres que sir Thomas Lawrence, Raeburn, Ramsay, et, par exemple, que nous avons de grands paysagistes, nous aussi !

Le mot *paysagiste*, Mr. V... l'articulait avec une particulière vigueur de sa solide mâchoire.

Peut-être, en effet, les profanes (disons les *profanes*) ignorent-ils les paysagistes anglais, ce qui semble difficile à admettre. Il est certain, pourtant, qu'ils leur sont moins familiers que ces portraitistes dont le Louvre possède quelques œuvres, comme *la comtesse d'Oxford*, au collier de corail rouge, par Raeburn.

Ces œuvres, à leur avis trop admirées, les organisateurs de l'exposition actuelle ont apporté le vif désir de les écarter le

plus possible de la sélection remarquablement homogène qu'ils ont rassemblée à notre intention.

C'est un louable souci que de ne vouloir pas abonder dans un choix d'avance trop prévu. Mais quel élément de propagande se refuser, aux yeux des Français, que de ne point leur offrir, sinon exactement ce que le plus grand nombre peut attendre, — car *le plus grand nombre* vole toujours vers la médiocrité, — du moins un certain choix, susceptible de l'appâter d'abord, pour le mieux retenir!

Je ne fais qu'exprimer l'opinion de quelques-uns des premiers visiteurs des jours précédant l'inauguration. Mon avis ne saurait compter en cette occasion particulièrement, car la peinture anglaise m'est presque aussi familière que celle de la France.

■

La salle La Caze, j'y ai copié l'*Inspiration* et la *Lecture*, deux Fragonard d'une vivacité quasi diabolique, et qui devait devenir bien maladroite sur ces gauches répliques, dont les heures de travail m'enchantaient. Le Louvre, alors, vers 1899, était bien moins fréquenté qu'aujourd'hui, et les copistes plus nombreux. Je me souviens, dans cette même salle, d'un certain M. Sage, qui semblait jouir d'une grande considération parmi ses confrères. Sa vie entière avait dû se dérouler dans les salles du Louvre, où je passais la plupart de mes après-midi. Il copiait les plus vastes chefs-d'œuvre, et à la grandeur exacte, sur de la toile à matelas, dont les carreaux, l'*écossais* bleu et blanc, se voyaient de très loin et surprenaient le regard. Pour mener à bonne fin de si grandes entreprises, ce copiste se servait d'une palette qui n'était guère plus large que deux mains et de pinceaux étiques, auxquels il ne restait qu'une ombre de poils. Il pressait de petits tubes sur la planchette, d'où glissaient de vagues crottes multicolores.

L'un des éléments de curiosité, je dirais même de succès de M. Sage, devant ses larges châssis tendus de toile à matelas, c'était sa calvitie. Elle lui tenait toute la tête, moins une mince couronne de cheveux... Mais ce crâne désert était recouvert, *empâté* d'une épaisse couche de cirage noir et qu'il devait,

par une étrange propension à l'économie, cirer avec une brosse à reluire, afin que l'usage en fût plus durable.

M. Sage ! Pourquoi ce fantôme a-t-il surgi de ma mémoire dans la salle La Caze transformée, aux murs de « pierre fraîche », aux fenêtres percées à nouveau dans l'épaisseur des constructions entreprises par les Valois médicisés, — et si souvent remaniées depuis ?

La salle La Caze représentait la prodigieuse existence d'un amateur de la peinture, digne de Balzac et qui ne trouva son égal depuis lors qu'en la personne de M. Camille Groult, d'ailleurs plus imprévu et d'un caractère comme d'un goût plus sensuels. Ce que les visiteurs et les conseils du musée reprochaient à cette salle La Caze, c'était qu'on y vît voisiner Philippe de Champaigne et Watteau, Rubens et Chardin, Van Dyck et Raoux. Évidemment, la *salle* de ce collectionneur reflétait sa vie amoureuse de chasseur de chefs-d'œuvre. Il aimait la plume et le poil, cet homme, il tirait sur les sangliers et les alouettes, les aigles et les biches.

Le legs merveilleux de M. La Caze n'était plus que toléré difficilement depuis un quart de siècle. Un grand nombre de toiles étaient reprises en secret à la « collection ».

A l'extrémité de la salle, figurait le portrait par lui-même de cet amateur, qui avait accumulé tant de chefs-d'œuvre. Ils représenteraient aujourd'hui plusieurs centaines de millions de francs. On devinait à la main du donateur une palette... Mais il a disparu avec les œuvres si passionnément rassemblées. Elles figureront à leur *place*, école par école, génération par génération. Les musées, qui ont fait tant de progrès dans la présentation des œuvres qu'ils possèdent, sont de plus en plus aménagés — classés — pour les ignorants, auxquels on fait descendre le cours des temps, pas à pas, comme dans un résumé d'histoire. Les conservateurs ont sans doute raison. Mais je regretterai toujours la salle La Caze, son Gilles de Watteau et ses présidents à mortier de Champaigne, ses éclaboussants Fragonard et ses Chardin, pareils à des Rembrandt argentés... Et M. Sage — et mes dix-huit ans !

■

Rendons hommage aux paysagistes anglais, puisque ce

sont eux que nos amis sont désireux de nous voir un peu préférer, enfin, aux dames à la carnation printanière, au collier de corail, aux cheveux dorés et aux mains évidemment toujours semblables — mais l'exemple ne venait-il pas de Van Dyck?

Parmi ces paysagistes, il en est deux pour lesquels les Français, quoi que l'on puisse penser en Angleterre, éprouvèrent dès longtemps une très vive admiration. L'un mourut âgé : Turner; l'autre avant d'avoir atteint sa vingt-huitième année: Bonington. Le continent l'attirait; il vécut à Paris, il parcourut la France et l'Italie, jusqu'à l'Adriatique. Il est peut-être le plus moderne aujourd'hui des peintres de ce temps. Il pressent l'impressionnisme et le cubisme même. Il travaille, par larges plans, dans une pâte qu'il ne retravaille pas. Sa vue du château et du parc de Versailles, qui d'ailleurs appartient au musée du Louvre, montre, au sortir du XVIIIe siècle, une puissance renouvelée et en fraternité avec Géricault, qui devait disparaître à peu près au même âge que lui. Ceux que la mort doit prendre avant qu'ils aient rempli leur destinée ont témoigné bien souvent de dons éclatants et qui furent parfois refusés à ceux dont l'existence devait se poursuivre jusqu'aux limites extrêmes.

Turner est un romantique qui emploie des moyens que ses prédécesseurs et ses contemporains ne soupçonnaient point ou redoutaient et méprisaient. Il y excella. Les toiles envoyées d'Angleterre au Louvre montrent le Turner qui s'est évadé de l'emprise de Claude Lorrain et que l'on voit s'en aller, à l'avant d'un monde qui meurt, vers une sorte d'infini mélancolique, où la Nature prend tous les aspects du rêve — mais dans ce rêve, il maintient, même invisible, même symbolisée par un navire ou une fumée, la présence de l'homme, son âme inquiétée par la secrète intelligence et des forces constantes et ignorées.

■

Édouard Champion. — Il ne m'est pas arrivé de passer une soirée au Théâtre-Français, depuis plusieurs années, que je n'y fasse la rencontre, à un entr'acte, d'Édouard Champion.

Il était là dans l'atmosphère qu'il s'était choisie ou qui l'avait voulu, souhaité et attiré, car certaines fonctions appellent impérativement certaines vocations. La franchise et la bonne humeur de son teint coloré, sa robustesse apparente, évoquaient sous le « Vieux Paris », le Normand.

Je l'aurais souhaité vêtu encore comme les bourgeois de Molière, parce qu'il n'aurait pas eu l'air *déguisé*. Ce qui serait rare aujourd'hui.

De père en fils, on imaginait, sur les bords de la Seine, des générations de Champion libraires, amateurs d'ouvrages de choix, de bons auteurs, de belles reliures, de bons esprits, de bons mots et de bonne chère.

Il tenait sa place à table, avec la fourchette et avec le trait vif de l'anecdote. Il se sentait à l'aise et de pair avec ceux qui étaient, comme lui, exactement français.

Il embrigadait des adhérents pour les *Escholiers*, il attirait des visiteurs au Touquet, où il remplissait les fonctions de maire. Son activité ne se souciait point de l'absence de similitude entre des occupations si diverses. Ce qu'il recherchait, ce n'était peut-être que ce que l'existence offre à l'activité de certains êtres, ou parfois même à leur *agitation* seulement.

On pourrait souvent placer sur le visage de la Vie le bandeau que l'on réserve à la *Fortune*. Aveugle, elle écrase ceux qui l'étreignent amoureusement, dans la plénitude de leurs forces, tandis qu'on la voit, ailleurs, combler de prévenances et d'avantages des hommes qui ne semblent que s'être toujours méfiés de la valeur et de la qualité de ce qu'elle offre.

Édouard Champion aimait les livres, le théâtre, le bon vin, les réunions aimables, les soirées longues. La dernière fois que nous nous serrâmes la main, c'était à la Comédie-Française ; précisément, le plus récent des beaux répertoires annuels qu'il rédigeait sur la Maison de Molière venait de paraître.

Nous nous étions mis à parler de Stendhal, car Champion avait dirigé, avec M. Arbelet, l'édition complète en vingt-sept volumes. Puis, nous nous étions arrêtés au Foyer, devant le *Voltaire*, auquel je ne manque jamais de venir rendre hommage. Nous admirions. Mais l'image de la vieillesse

n'était pas agréable à Édouard Champion, même animée par la flamme du génie de Houdon et l'expression de « Lucifer à la Maréchale » du vieux démolisseur, qui fit des tragédies sans être poète et prépara des révolutions entre des homélies à Frédéric II et des boutades dans le salon d'une favorite.

— Que le roi Louis XV l'eût fait marquis, disait G. Lenôtre, en parlant de Voltaire, à table, chez M. Henri Lavedan, — qui sait la face qu'aurait l'Histoire, aujourd'hui !

Je citais ce mot à Champion et lui avouais, ce soir-là, que j'entendais toujours à la cantonade, malgré moi, en regardant ce vieillard étique, vêtu comme Caton, l'œil noir et tout pétillant dans le marbre, la détonation d'un bouchon de champagne pendant un souper.

La sonnette de l'entr'acte résonna. Je regagnai le balcon, lui l'orchestre. Je l'y vis se rasseoir, à sa place habituelle, tout de suite à droite, près de la scène. Il dort, déjà, — ce bon vivant, — loin des rampes de ce théâtre, qu'il aimait encore, à l'âge mûr, comme l'aimait notre Stendhal à vingt ans, à l'époque de la Duchesnoy, de mademoiselle Fleury, de mademoiselle George et de Talma.

■

Passez l'hiver a Paris. — Ce qui faisait peut-être l'un des charmes de l'existence, naguère, c'était le grand nombre des êtres qui réagissaient. Des femmes n'acceptaient pas une mode, d'autres l'exagéraient ; certaines se trouvaient un type Valois, d'autres Bourbonien; les plus hardies évoquaient la reine Marie-Antoinette ou l'impératrice Joséphine... Des hommes, enfin, éprouvaient le désir ou le besoin de ne point se conformer à des exigences imposées par la masse, sans se voir d'office affiliés pour cela au C.S.A.R. ou à quelque *parti* que désignent certaines lettres de l'alphabet. Nous vivons aujourd'hui sous l'égide de mots d'ordre mystérieux et quasi universels, auxquels le monde se conforme avec une obéissance, j'allais écrire une platitude, une absence de personnalité, d'invention qui déconcertent.

On ne reçoit plus, ou, plutôt, on ne se rend à une invitation d'avant-dîner (pour ceux qui pratiquent ce sport) qu'à six

heures et demie, — ce qui est, d'ailleurs, déjà presque démodé. Sept heures moins un quart est l'heure officielle, en 1938.

Je voyais récemment, à travers des salons qui n'étaient éclairés qu'aux lueurs des bougies, dans un décor où rien, à aucun moment, ne saurait choquer, la table chargée du goûter demeurer dans un désert.

A une extrémité de ce long rez-de-chaussée, — qui semblait attendre l'arrivée d'une héroïne de roman très imaginaire, enlevée par un prince plus que charmant, — cinq personnes, cinq personnes purent bavarder de cinq heures et demie à six heures vingt-cinq, tandis que la maîtresse de maison se demandait si ses trois cents invitations n'avaient pas été jetées dans la Seine. A sept heures, les trois cents personnes invitées pour cinq heures trente étaient là.

Ainsi, du reste, à tous les plans, sur tous les sujets. Le plus surprenant, c'est l'immense amour pour le froid, la neige, les *sports d'hiver*, pour les appeler par leur nom, qui s'est emparé de l'Europe — et de la France, en particulier. S'en aller passer quelques semaines à 1 800 ou 2 000 mètres, pratiquer des luges variés, à cette attitude, excellente pour la santé, c'est parfait. Mais quitter Paris les vendredis ou samedis soirs, pour y rentrer le lundi, après avoir passé quarante-huit heures à faire du ski au-dessus de 1 500 mètres, ne semble point destiné à rendre meilleure la santé d'un peuple qui donne bien plus les signes d'un énervement progressif que de l'équilibre et d'un état satisfaisant.

Mille cocktails forment, d'ailleurs, l'accompagnement de ces plaisirs, avec lesquels on nous brave, en nous assurant de leur efficacité.

Je me souviens des soins que l'on prenait, jadis, pour nous faire couper en deux la montée à Saint-Moritz, en été. La violence des sports auxquels se livrent — pendant un temps si compté, — des gens qui vivent cinq jours de la semaine dans l'atmosphère des cinémas et des bars, ou dans leurs bureaux et leurs appartements chauffés par de multiples radiateurs, ces brusques et si fugitifs changements d'altitude ne semblent pas devoir leur être aussi nécessaires et bienfaisants qu'ils le proclament.

Ces assoiffés de vertige et de mouvement vantent des

bourgades du Tyrol ou de l'Oberland, parfois de la Savoie, et rarement des Pyrénées, car les sports d'hiver ne sont *possibles*, paraît-il — bien entendu ! — qu'hors de France.

■

On voudrait donner un conseil : passez l'hiver à Paris. Et restez tranquilles, le plus souvent que vous pourrez !

Si vous êtes invités avant dîner, n'arrivez pas à sept heures vingt. Si vous ouvrez un journal, ne le rejetez pas, après avoir lu distraitement trois titres en manchette. Si vous entendez, — ce qui ne doit pas être bien fréquent, — parler d'un livre intéressant, ne croyez pas avoir rempli tout le devoir qui vous incombe en disant que vous allez l'acheter, — et ne l'achetant point.

Passez l'hiver à Paris, et, en dépit des radiateurs, faites une provision de bois, brûlez-en dans votre cheminée ; ayez des lampes qui ne diffusent pas seulement la lumière au plafond, pour vous donner l'impression de vivre dans un aquarium, mais qui baignent de clartés une table, sur laquelle se trouvent, par hasard, quelques objets qui vous soient personnels... et ce livre ou ces livres que vous aurez enfin achetés et que vous lirez.

Recevez quelques amis à dîner, de temps en temps, non quarante à la fois, pour vous « débarrasser d'un coup de toutes vos *politesses* », ainsi que vous dites. Faites briller quelques bougies dans des candélabres. Assistez à des concerts le samedi ou le dimanche ; ayez la curiosité d'aller voir jouer le *répertoire*, tel qu'on le donne, depuis M. Édouard Bourdet, à la Comédie-Française. Sachez, enfin, qu'*Esther* n'est pas seulement un nom de modiste. N'ayez pas le snobisme de dire — ce qui est faux, puisque vous ne lisez rien — de dire que vous préférez les ouvrages anglais. Reprenez des auteurs — ou plutôt prenez-les pour la première fois, car vous ne les avez jamais lus, — qui ont fait leurs preuves. Tâchez de vous procurer un petit relieur *à vous* et, pour le prix de quelques leçons de ski, vous posséderez bientôt une bibliothèque, avec votre emblème sur le premier plat des livres.

Ayez autour de vous des fleurs, des fleurs simples, comme

celles que vos mères allaient acheter sur les quais ou le long de la Madeleine ou qu'elles choisissaient chez leur fleuriste, car elles ne les commandaient pas au téléphone.

Sachez faire griller du pain et préparer le thé.

Soyez un peu originales, il est temps :

— Passez l'an prochain votre hiver... à Paris !

■

Gabriele d'Annunzio. — Je déjeunais ces jours derniers avec M. Lucien Doderet, l'un des derniers traducteurs et amis, l'un des plus fidèles compagnons de Gabriele d'Annunzio, pendant *sa* guerre si brillante et depuis que, devenu prince de la Paix, le *Duce* lui avait plus ou moins imposé la résidence de Gardone. Le socle sur lequel on avait placé le romancier-poète, avec défense d'en bouger, et les rayons officiels qui l'auréolaient d'une gloire solidifiée et muette offraient plus de similitudes avec l'exil qu'avec la popularité qu'Annunzio eût souhaitée parmi les siens.

Sur les rives du lac de Garde, il semblait être en quelque île, d'où il eût aperçu, séparé par les plus dormantes des eaux, les cimes d'un continent.

Gardone, c'était une sorte de Sainte-Hélène, mettons d'Elbe, où les saintes Maries Walewska étaient passagères ou installées à la semaine, et cultivaient, autour de l'ancien Enfant de Volupté, le prochain Triomphe de la Mort.

— On veut fêter bientôt ses soixante-quinze ans avec éclat, me disait M. Doderet, de sa voix douce, mais je ne crois pas que cela lui ferait bien plaisir !...

Dans sa retraite, vêtu de bure, l'Enflammé de naguère caressait peut-être le secret espoir de renaître encore de ses cendres.

■

Un soir d'avant-guerre, nous dînions, avenue du Trocadéro, chez une femme peintre de grand talent, Mrs Romaine Brooks, une amie charmante et qu'Annunzio essayait de vaincre avec toutes les ressources qu'il tenait du Verbe. Il nous dit, avec sa voix chantante et ce qui lui demeurait d'accent :

— Un jour, ze m'envolerai et ze m'évanouirai dans l'éther, en fioumée !

Lorsque l'aventure de 1914 eut éclaté et que Gabriele d'Annunzio fut aviateur, après qu'il eut survolé Vienne, sur laquelle il lança des proclamations, — j'en trouverais certainement dans mes papiers une qu'il m'avait envoyée, — ses amis pensèrent qu'il allait peut-être réaliser sa prédiction. Blessé, presque aveugle, il fut soigné à Venise par sa fille et par Mrs Romaine Brooks en particulier. Barrès, qui lui rendit visite dans la chambre noire où il attendait le destin, nous fit maintes fois le récit de ce temps de convalescence.

Lorsque l'épisode de Fiume se joua, tandis qu'il tenait la ville avec une poignée d'hommes, il sembla qu'il ne cherchait plus que l'heure propice de « s'évanouir en *fioumée* ».

Il y survécut vingt années. Il reçut le don princier de Gardone ; ... il reçut la proue du navire sur lequel il avait joué sa vie avec bravoure ; il reçut le titre de prince ; il reçut une garde des marins qui l'avaient accompagné et il fit planter, dit-il à M. Whitney Warren qui me le raconta, des lauriers tout alentour, *afin que les visiteurs pussent les cueillir et les garder secs, en souvenir de lui.*

Peut-être l'évanouissement en *fioumée* dans l'éther eût-il été préférable à ces dernières années de claustration. La vieillesse doit se placer dans une retraite prudente, mais qui n'ait portes ni fenêtres murées ou garnies de barreaux.

Lors d'un dernier séjour à Venise, je revins par le lac de Garde. J'allai donc jusqu'au seuil de ce parc de lauriers, dans lequel une moitié de navire se désagrégeait, retenu par des chaînes. Les lauriers avaient grandi. Au delà du lac, paisibles comme un cœur qui eût cessé de battre dans l'enivrement du printemps, les cimes étaient couvertes de neiges.

Une brusque et poignante tristesse me fit remonter en voiture. A quoi bon revoir le visage complexe de ce verbeux ambassadeur de la Sensualité? Il eût évoqué ses années de Paris. Je les connaissais. J'en avais vécu maints épisodes. Certains n'aiment guère retourner en arrière et effacer sur la terre insensible la trace de leurs pas. Et puis, devons-nous

dresser, devant l'œuvre de la jeunesse, des apparitions qui, au déclin de la vie, en effacent l'acuité ?

On pourrait dire d'Annunzio, que ce que Dieu lui avait refusé, le Diable l'en fournissait abondamment. C'est ce souvenir qu'il m'a laissé des six années qu'il vécut à Paris.

■

Alors, autour de Gabriele d'Annunzio, passaient les jours et les saisons, sensuellement, dans des crises de travail, des fièvres de projets, des angoisses de dettes jamais acquittées et toutes les apparences du plaisir. L'hiver était-il revenu ? Le comte Boni de Castellane donnait-il à dîner dans l'appartement de la place du Palais-Bourbon qu'on y voyait apparaître, au seuil de l'antichambre, — et ce n'était pas en carnaval ! — Annunzio drapé dans une cape sombre, le visage dissimulé derrière un loup de velours noir, — pour se protéger du froid, disait-il.

L'année qui précéda la guerre, il s'était installé, avec des divans et des coupes de verre de Venise, dans un appartement, au troisième étage de l'avenue Kléber. Les divans étaient couverts d'oreillers de velours et les coupes remplies de fruits transparents et lumineux, parmi des fruits véritables, dans lesquels le Sensuel aimait mordre à pleines dents.

Un soir, il nous avait invités avec *Donatella Cross*, pseudonyme de celle qui avait traduit, *sous sa dictée*, son dernier roman *Forse che si, forse che no*, dont le premier tiers contient tout ce qui fut écrit ou filmé depuis sur l'aviation. Quatre ou cinq amis avaient été conviés également à voir un être « dionysiaque ». Le mot *dionysiaque* prenait sur les lèvres d'Annunzio de singulières et voluptueuses inflexions.

Le salon était peu éclairé par les fruits lumineux dans les coupes de Murano. Les invitées s'étaient étendues sur les divans bas. Les accords d'un instrument à cordes se devinèrent dans la pièce voisine et nous vîmes apparaître, sur l'ouverture d'une porte, l'être « dionysiaque ». Il semblait sans âge, ni sexe, vêtu d'une longue chemise à plis droits. Les cheveux étaient pareils à ceux des saints, aux portails de Chartres. Mains jointes, les paupières baissées ou les yeux au ciel,

M. Alastaire (car la créature « *di-o-ny-si-a-que* » était un jeune Anglo-Saxon qui *dansait* les cathédrales) nous *dansa* Notre-Dame de Paris, puis Reims, puis Chartres. Ce fut un instant « sublime ». Mais l'Animateur se tut — et je ne sais pas s'il ne s'était pas assoupi sur l'épaule de sa voisine enorgueillie.

■

... Ce matin, une jeune femme, qui vient de lire le récit des funérailles militaires commandées par le *Duce*, me téléphone :

— Gabriele d'Annunzio? Ce fut un grand soldat, n'est-ce pas?

— Oui, bien entendu, pendant la guerre...

Et j'ajoute :

— Mais vous avez lu ses romans?

Aucune hésitation à me répondre :

— Non... Il a écrit des romans?

Cette jeune femme appartient à un monde que l'on qualifie de cultivé, de brillant, d'instruit.

Et je me demande ce qu'est la Gloire, aujourd'hui !

Je revois, dans le même instant, cette époque qui précéda la guerre, les cinq ou six dernières années pendant lesquelles Gabriele d'Annunzio vécut à Paris, presque exilé, disait-on, ou contraint à l'exil par de lourdes dettes. Sa renommée était toute littéraire, on pourrait dire qu'elle était alors toute de *littérature*. Poésie, romans, théâtre, Annunzio avait brillamment abordé tous les genres, à la tête d'une jeunesse qui en avait fait son *prince*, bien avant que le roi Victor-Emmanuel et M. Mussolini ne lui octroyassent le titre de *prince de la Paix*.

Un quart de siècle à peine s'est écoulé et une jeune femme de vingt-huit ans me demande si Gabriele d'Annunzio a écrit des romans.

Pendant ce long séjour qu'il fit à Paris, rue de Rivoli d'abord, à l'hôtel Meurice, puis en divers logis, je rencontrai fréquemment celui qui était pour nous le romancier de l'*Intrus*, de l'*Enfant de Volupté*, du *Triomphe de la Mort* et, peut-être, surtout, du *Feu*, l'un des derniers, dans lequel il avait pris

pour personnage principal la femme qui l'avait aimé, soutenu, pour laquelle il avait écrit la *Gioconda* et la *Ville Morte* et qu'il avait à peine modifiée, sans ménagement — Éléonora Duse — tandis qu'il se portraicturait lui-même sous les traits et dans les discours du héros, Stellio Effrena, — un nom qu'il s'était fabriqué sur mesure.

La guerre ne paraissait sous aucun aspect dans ces romans, qui avaient rencontré, surtout, une immense clientèle féminine, à laquelle il n'était que trop apparent que l'auteur pensait en écrivant. Le talent poétique d'Annunzio se nourrissait, comme bien des fleurs et des plus éclatantes, dans un terrain lourd de fumier.

Madame Simone me disait récemment, en revêtant en hâte un costume de théâtre et ajustant sur ses tempes les boucles de madame de Maintenon :

— Peut-être que je n'écris des romans que pour peindre des personnages que je redoute de sentir et de garder en moi ?...

Et elle sous-entendait : « afin de m'en affranchir ».

Je ne crois pas que Gabriele d'Annunzio inventa des individus, Stellio Effrena en particulier, pour les bannir de soi, mais, au contraire, il s'efforçait de les peindre avec toute sa science, afin de les rendre à la fois plus décevants, mais plus désirables, et de les identifier à lui.

La vie brillante qu'il mena tout de suite à Paris nous fait penser, avec le recul des années, à ces habits anciens, italiens, précisément, brodés abondamment d'argent et d'or et rehaussés de paillettes, de paillon de nuances diverses, mais qui sont doublés d'une grosse toile, rude à la peau et laide à voir.

L'argent faisait constamment défaut à ce prodigue et il n'était guère préoccupé que d'en trouver.

Un jour, il arriva au déjeuner chez un ami, tenant un flacon de verrerie opaque à la main. Un parfum le remplissait, odorant et lourd, oriental, un de ces parfums à base d'huile, comme on en respire dans les souks.

Une étroite étiquette portait ces mots : *Acqua Nunzia*. Je ne sais quel couturier ou commerçant voulait lancer ce parfum *annunziesque*, avec lequel l'auteur des *Vierges aux Rochers* espérait gagner, enfin, disait-il, « beaucoup d'argent ».

C'est cet Annunzio-là, élégant, moulé dans ses habits,

que nous avons rencontré peut-être plusieurs fois par semaine. Il faisait songer à un titre que prit M. Drieu La Rochelle pour l'un de ses romans : *l'Homme couvert de femmes.*

Ses aventures accaparaient les racontars de dîners. Quelques-unes se terminèrent assez dramatiquement. Mais il n'était jamais vêtu avec moins de recherche, ses cravates ne furent à aucun moment moins brillantes, ses bagues ou boutons de manchettes moins précieux. N'eût été l'immense et irrémédiable calvitie, qu'il ne cherchait point d'habiller de quelques mèches allongées avec peine, mais qu'il offrait d'ailleurs complaisamment (au grand air même, car il est un des premiers hommes de cette génération que j'aie vus à la campagne, au soleil, sans chapeau), il paraissait quinze ans de moins qu'il n'avait.

Cet *Imaginatif* affamé se servait de la littérature pour faire sa cour aux dames, leur suggérer, d'abord, des embarquements, des voyages, des maisons secrètes, embaumées, profusément ornées, au seuil de jardins sublimes, — comme il en a tant décrit, avec un art inégalé des nuances, des parfums, des saisons et des heures, et de la vie qui passe et de la mort errant.

Que ne leur promettait-il pas, que se refusait-il à leur décrire ?

Que de belles pages se sont envolées pendant ces luttes parisiennes dont il s'efforçait de prouver qu'il ne sortirait que vaincu, — à seule fin de pouvoir les entreprendre avec outrance, et de goûter la jouissance de les conduire jusqu'à des limites en apparence imprévues et cependant impérativement fixées!

ALBERT FLAMENT

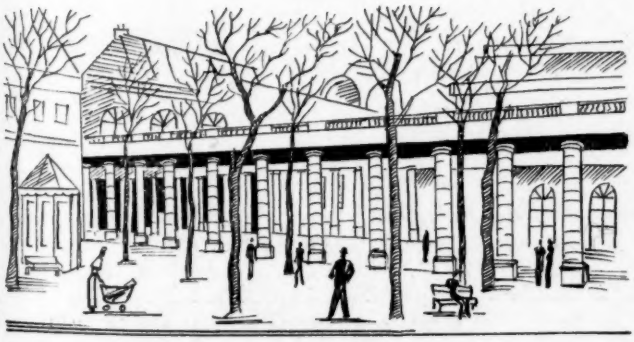
PARIS... d'hier et d'aujourdhui

LE PALAIS-ROYAL MENACÉ

Paris compte vingt monuments plus anciens que le Palais-Royal mais il n'en possède guère qui soient mieux mêlés à son histoire. Le palais construit pour Richelieu a été la demeure de Louis XIV, du Régent, de Philippe-Égalité et de Louis-Philippe avant d'abriter le prince Napoléon et le Conseil d'État. Des cafés voisins, la Révolution de 1789 est partie à l'assaut de la Bastille et de Versailles. Napoléon y a connu ses premières amours. Dans ses célèbres maisons de jeu, après 1815, Blücher a perdu bonne part des rançons payées par la France vaincue. Au temps de Balzac, les fournisseurs à la mode y côtoyaient d'illustres éditeurs. Au temps des Goncourt, quelques traiteurs et quelques joailliers également fameux y subsistaient encore.

L'éphémère triomphe de l'avenue de l'Opéra vida le Palais-Royal. Ce n'est plus qu'un beau jardin somptueusement encadré. C'est aussi, hélas, un thème pour des projets toujours renouvelés : il s'agit de rendre à la « vie » cet oasis ! Déjà, la rue Vivienne venant buter au milieu des maisons qui le bordent, on avait souvent proposé de la faire passer par une trouée. Or, voici que la nouvelle rue du Colonel-Driant, venue de la Bourse du Commerce, trouve devant elle le même insolent obstacle. Le Palais-Royal est désormais menacé à l'est comme au nord.

M. J.-H. Becquet, conseiller municipal de ce quartier, en a le légitime souci. Il veut qu'on y passe et qu'on y passe facilement. Aussi, en février 1937, il a fait adopter par le Conseil municipal « un projet d'achèvement de l'avenue destinée à relier la rue du Louvre, à la hauteur de la Bourse du Commerce, avec l'avenue de l'Opéra... en passant par les jardins du



Palais-Royal... en sous-sol ou... plus vraisemblablement en surface ».

Les monumentales façades de Victor Louis seraient crevées par deux séries de vastes « guichets » placés rue de Valois et rue de Montpensier, un peu au nord de la galerie d'Orléans. La voie nouvelle, traversant le jardin, abattant les maisons entre les rues de Montpensier et Richelieu, entre les rues Richelieu et Molière, atteindrait en biseau l'avenue de l'Opéra. Le 20 janvier dernier, M. Becquet revenait à la charge et le directeur du Plan de Paris l'assurait qu'il « poursuivrait avec ténacité la réalisation » de son projet.

Voilà où nous en sommes. Est-il raisonnable de faire aboutir une voie nouvelle dans une avenue de l'Opéra déjà trop pleine, aux issues insuffisantes ? Est-il raisonnable, pour y parvenir, de défigurer le Palais-Royal ?

Ce projet, dira-t-on, trouvera des obstacles. Il est vrai. S'il ne faut pas trop compter sur la Commission des Monuments historiques (elle a « classé » le Palais-Royal mais elle peut le déclasser), il y a la Commission du Vieux-Paris, il y a même la Cour de Cassation : en ordonnant, le 24 février 1931, la démolition du café de la Rotonde, elle a rappelé que les vues et les sorties des maisons du Palais-Royal devaient demeurer « perpétuellement dans leur état initial ».

Mais il ne faut pas s'en tenir à une défensive qui, à la fin, est toujours vaincue. La circulation est difficile entre les Halles, la Bourse et les quais ; tant qu'elle ne sera pas assurée, Paris souffrira et le Palais-Royal sera menacé. C'est ce problème d'ensemble que résout élégamment l'architecte du Palais lui-même, M. A. Ventre. Il prolonge la rue Vivienne et la rue Driant, mais par des souterrains qui, sous les arbres et les vieux murs, joignent soit un parc à voitures établi sous la grande cour, soit, par la cour et le pont du Carrousel, la rive gauche, soit enfin les quais de la rive droite. Ainsi, l'une des plus solides barricades parisiennes s'abaisserait pour la circulation ; ainsi le Palais-Royal et son jardin seraient définitivement sauvés.

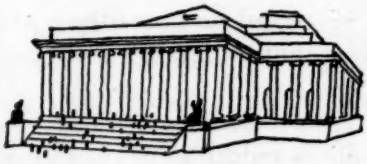
De tels espoirs ne valent-ils pas un examen rapide de ce projet par le Conseil municipal ?

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIEBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER



La consomption de la Bourse, qui n'a cessé de s'aggraver, presque sans arrêt, depuis maintenant une huitaine d'années, la laisse désormais tout à fait indifférente devant les événements, aussi graves ou préoccupants qu'ils puissent paraître. La dernière quinzaine l'a, une fois de plus, nettement démontré. Malheureusement, on ne peut savoir quelle serait son attitude en présence de circonstances franchement favorables, car voici bien longtemps que l'expérience ne nous en a pas été fournie.

Cependant, ne désespérons pas de l'avenir. En dépit de l'adversité qui l'étreint de tous les côtés — politique extérieure, politique intérieure, bouleversement social, anémie de la production nationale — le marché financier reste un organisme encore suffisamment sain, s'il n'est plus robuste, pour récupérer rapidement des forces. Dans un passé lointain, d'autres crises, au moins aussi graves et aussi longues, lui sont advenues, dont il a triomphé alors qu'il ne disposait certainement pas d'autant de moyens ou de sources de redressement qu'aujourd'hui.

Les intermédiaires officiels de la Bourse, d'accord avec ses commentateurs les plus qualifiés, sont unanimes à déclarer que s'il n'y a pas — entendez qu'il n'y en a que très peu — d'acheteurs, il n'y a pas non plus de vendeurs, aussi bien en ce qui concerne les opérations du « terme » que celles au « comptant ». Ce serait une erreur d'en conclure que la clientèle se désintéresse complètement et définitivement du marché. Elle attend, et aussi elle surveille, se tenant prête à intervenir à l'heure jugée propice. Mais les cours de la plupart des valeurs — sauf pour quelques spécialités étrangères telles que les Mines d'or — sont revenus à des niveaux apparemment si déprimés qu'ils semblent bien avoir, désormais, dans le temps, plus de chances de relèvement que de risques d'une nouvelle dépréciation importante et durable. Sans doute, on ne peut manquer d'arguer que les perspectives du com-

merce et de l'industrie ne sont guère brillantes, à l'heure actuelle, chez nous. Cependant, il semble bien que, malgré leurs indéniables et sérieuses difficultés, bon nombre de nos grandes entreprises industrielles — et qui ne travaillent pas toutes pour l'armement national — sont en mesure d'obtenir une productivité satisfaisante.

Nous entrons, en ce moment même, dans la période des assemblées générales annuelles pour la reddition des comptes de l'exercice 1937. Il sera particulièrement intéressant, cette année, de suivre de près ces communications. Déjà des résultats publiés, des dividendes annoncés ou déclarés apparaissent en progrès sur l'exercice précédent. Quand on connaît la prudence de gestion de la plupart de nos grandes affaires — et notamment de nos Banques — on est fondé à penser que si l'avenir apparaissait réellement aussi sombre que les cours de Bourse tendent à en donner l'impression, la plus grande partie de ces entreprises, qui accroissent leur répartition, auraient pris soin d'ajourner cette libéralité — si modeste qu'elle soit.

Il est vrai, aussi, que ces répartitions se font en francs — hélas — dévalués. Mais n'empêche que les actifs sociaux sont toujours là et que leur représentation, par les actions, devraient, dans une certaine mesure, valoir à celles-ci une cotation plus avantageuse.

En somme, il y a tout un vaste travail de réadaptation à effectuer à la Bourse, auquel les circonstances générales ne permettent pas encore de s'atteler. Il faudra pourtant le faire tôt ou tard et certains ne négligent point de s'y préparer déjà. Il paraît probable que les particuliers, détenteurs de capitaux disponibles, qui sauront s'y intéresser eux-mêmes en temps voulu en seront des bénéficiaires nettement avantagés.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).